« ÉCRIVAINS
ÉTRANGERS »

Tennyson

PAR

FIRMIN ROZ

PR
5581
.R69
1911
SMRS

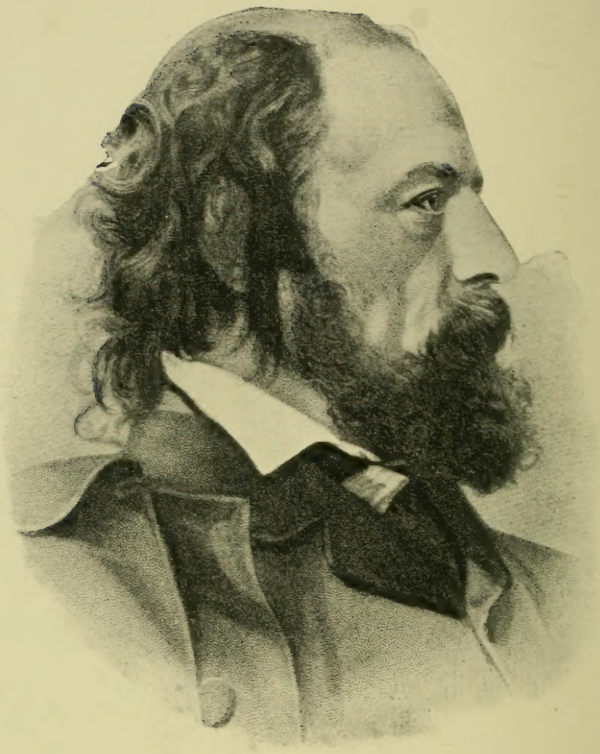
A

MA MÈRE

Tous droits de reproduction, de traduction, et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Bloud et Cie 1910

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/tennysonr00rozf



Grav. par J. STODWART

LORD ALFRED TENNYSON

1809-1892

LES GRANDS ÉCRIVAINS ÉTRANGERS

FIRMIN ROZ

Tennyson

PARIS
BLOUD & Cie, ÉDITEURS
7, PLACE St-SULPICE; 3, RUE FÉROU; 6, RUE DU CANIVET

1911

DU MÊME AUTEUR

Sous la Couronne d'Angleterre (L'Irlande et son destin ; — Impressions d'Ecosse ; — Au Pays de Galles). Ouvrage couronné par l'Académie française. Paris, Librairie Plon, 1 vol., 3 fr. 50.

L'Energie américaine : Evolution des Etats-Unis, Ouvrage couronné par l'Académie française. Paris, Librairie Ernest Flammarion, 1 vol., 3 fr. 50 (Bibliothèque de Philosophie scientifique).

AVANT-PROPOS

Tennyson est certainement un des poètes anglais auxquels l'Angleterre, qui sait aimer et glorifier ceux qu'elle reconnaît pour ses héros, a prodigué le plus de gloire avec le plus d'amour. C'est que ses poèmes ont donné, non pas un moment, mais pendant un demi-siècle, et non pas à une classe ou à une coterie, mais à tout un peuple, la sensation enivrante et le sentiment délicieux d'entendre le chant de sa propre voix. Si nous ne comprenons point les raisons de leur succès, soyons assurés que nous n'avons point compris ce qu'ils ont de plus intime, de plus original et de plus fort, ni en quoi et pourquoi il fut bien vraiment le poète national de l'Angleterre victorienne.

C'est là non point un jugement littéraire, mais un fait. En dehors même des opinions que la critique peut soutenir sur la valeur de son œuvre et la qualité de son génie — il y en a de bien différentes — on ne saurait contester que l'âme moyenne de sa race et de son temps ne se soit reconnue dans son œuvre et n'y ait trouvé son expression. Des trois grands poètes du règne de Victoria, il a été le seul populaire. Qu'on le préfère ou non aux deux autres, Robert Browning et Swinburne, il faut reconnaître son prestige.

Aujourd'hui que nous pouvons embrasser d'un regard l'ensemble de son œuvre, il faut essayer d'en expliquer à la fois la beauté et la fortune. Cette œuvre est trop intimement liée à son temps et à son pays pour qu'il soit possible de l'en détacher. Elle est la fleur d'une vie en étroite communion avec le sol, avec la race, avec les grands intérêts nationaux du présent et de l'avenir. Il faut ramener l'inspiration du poète, comme à ses sources mêmes, à l'ordre et à l'harmonie de cette vie.

Nous considérerons donc ensemble la vie et l'œuvre. Nous unirons la biographie, la psychologie et la critique. A ceux qui se représentent volontiers la poésie comme le sublime délire d'une fièvre, la chanson d'un oiseau d'orage, nous aurons ici l'occasion de révéler une poésie plus sereine et plus pure, plus large et plus profonde, pareille au cours d'un beau fleuve où se mirent les paysages des rives et les aspects du ciel.

Ajoutons que cette poésie est d'un art consommé, d'une virtuosité sans égale. On conçoit qu'elle ait découragé les traducteurs, et la difficulté, l'impossibilité même d'en rendre le charme, d'en garder la musique, est une des raisons, sans doute, pour lesquelles l'œuvre de Tennyson est si peu connue chez nous. Il nous a semblé pourtant indispensable d'en donner du moins quelques exemples aux lecteurs qui ne pourraient la goûter dans le texte même. En dehors de citations assez nombreuses et quelquefois assez étendues, nous avons donc traduit le plus fidèlement possible, et ligne par ligne, afin de garder, à défaut du rythme,

le mouvement des vers, deux grandes pièces, représentant deux grands aspects du génie du poète : l'inspiration nationale et patriotique (*Ode sur la mort du duc de Wellington*), l'expression pathétique d'un sentiment humain (*Rizpah*). On trouvera aussi, à leur place, dans ce livre, quelques-uns de ces fameux « lyrics » où Tennyson est un maître incomparable.

F. R.

NOTE. — Pour la vie du poète, nous sommes surtout redevable aux précieuses richesses du *Memoir* que son fils lui a consacré : *Alfred Lord Tennyson. A Memoir*, by his son (Macmillan & Co., 1897, 2 vol.). — Pour l'œuvre, nous avons utilisé l'excellente « Eversley Edition », publiée par Hallam Lord Tennyson (Macmillan and Co., 9 vol.) et la très remarquable édition classique de l' « Athenaeum Press Series », *Poems of Tennyson*, Edited by Henry van Dyke and D. Laurance Chambers (Boston, Ginn & Company).

Enfance et Adolescence

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE ET ADOLESCENCE

A mi-chemin entre Horncastle et Spilsby, dans une région de tranquilles villages, de vastes champs, de collines grises et de nobles églises aux larges tours, au pied d'une forêt du Lincolnshire, se niche le hameau pastoral de Somersby, blotti parmi les arbres. C'est là que naquit, le 6 août 1809, dans la cure de son père, Alfred Tennyson. L'enfant était robuste, et nous retrouvons dans ces deux vers l'écho des réflexions qu'il avait inspirées :

« Voilà une jambe pour un bébé d'une semaine ! » dit le docteur ;
[et il est prêt à parier
Qu'il n'y a pas son pareil cette année dans vingt paroisses à la
[ronde (1).

Trois garçons l'avaient précédé ; quatre autres et quatre filles allaient suivre. Des douze frères et sœurs, le premier-né seul mourut en bas-âge. La famille des Tennyson était vigoureuse et remarquablement douée. Elle a vraisemblablement une origine danoise. La plus ancienne mention qu'on en trouve remonte à l'an 1343.

(1) *The Grandmother.*

Son premier établissement semble avoir été au nord de l'Humber, à Holderness. Le père du poète, le Rev. George Clayton Tennyson (1778-1831), était le petit-fils d'une Elisabeth Clayton, petite-fille elle-même de Jane Pitt (1). Deshérité au profit d'un frère cadet, il entra dans l'Eglise, avec les cures de Somersby et Bag Endersby, Benniworth et Great Grimsby, car on cumulait alors les bénéfices (2). Il n'avait aucune vocation véritable pour le ministère ecclésiastique, mais ne s'en appliqua pas moins consciencieusement à ses devoirs. C'était un homme fort intelligent, très brillant et très cultivé. On parla longtemps dans le barreau anglais des dîners où les avocats en tournée réussissaient à entraîner le curé de campagne à leur table. Son érudition était solide : il savait l'hébreu et le syriaque, en dehors du grec, du latin et des sciences qu'il enseigna lui-même à ses fils. Alfred, après quelques années, dont il avait gardé un mauvais souvenir, à l'école secondaire de Louth, était revenu, dès l'âge de onze ans, travailler sous la direction de son père. Jusqu'à leur entrée à l'Université, ses frères et lui n'eurent plus d'autre maître. Ils mirent à profit son excellente bibliothèque, où ils trouvaient Shakespeare, Milton, Burke, Goldsmith, Rabelais, Sir William Jones, Addison, Swift, Defoe, Cervantès, Bunyan et Buffin.

Quant à la mère du poète, il l'a plus ou moins décrite dans le poème d'*Isabel*. Tous les témoignages nous la re-

(1) Fille de George Pitt of Strathfieldsaye.

(2) Ce frère, Charles Tennyson d'Eyncourt, succèda au père dans son manoir de Bayons et dans son siège au Parlement. Le nom

présentent comme une douce et sainte femme, au cœur tendre, entièrement dévouée à son mari et à ses enfants. Elle aimait les animaux et leur était si pitoyable que les gamins du voisinage venaient battre leurs chiens sous ses fenêtres pour se faire payer la grâce des bêtes ou induire la bonne dame à les leur acheter. Ses enfants héritèrent de cet amour et de cette pitié. Alfred devint dès ce temps un subtil observateur des mœurs des oiseaux, des fourmis, des abeilles ; il était « expert en choses ailées, et versé dans les voies de la Nature ». Plus tard ces goûts le conduisirent à étudier les sciences avec ardeur. En attendant, il déclarait la guerre aux gardes-chasse du voisinage, détendait tous leurs pièges, et goûtait la sauvage liberté des champs, les spectacles infinis de la terre et du ciel. Un jour que Frédéric, étant écolier à Eton, se trouvait intimidé d'assister à un dîner du voisinage, son cadet, si l'on en croit une tradition de famille, lui aurait dit : « Fred, pense aux grandes nébuleuses d'Herschel et tu te sentiras bien vite au-dessus de tout cela. » (*You will soon get over all that.*)

Cependant le sentiment de l'injustice paternelle et peut-être la vie au milieu d'une population très fruste, dans une province reculée, minèrent la santé du Dr Tennyson et provoquèrent chez lui une dépression nerveuse qui se manifestait par des accès de terrible abattement. Plus d'une fois, Alfred effrayé devant ces crises, sortit

qu'il ajoute au sien est celui d'une vieille famille normande dont les Tennyson, suivant Burke et d'autres héraldistes, représenteaient les deux branches.

dans la nuit noire et se jeta sur une tombe du cimetière, implorant une place pour lui-même sous le tertre gazonné.

Ces moments pénibles n'empêchaient pas qu'il n'y eût de bonnes heures au presbytère de Somersby. Comme les autres enfants, les Tennyson avaient leurs jeux où l'imagination se donnait carrière : ils se transformaient en chevaliers pour des joutes et tournois de fantaisie, ou bien écrivaient des contes en forme de lettres que l'on glissait sous les plats au dîner, et qu'on lisait à la fin du repas. Les frères et sœurs du poète se rappelaient que les siens étaient toujours très variés, les uns plaisants, les autres d'un dramatique féroce, et qu'il était le conteur sensationnel de la bande. Les soirs d'hiver, à la clarté du foyer, le petit Alfred s'installait avec sa plus jeune sœur Cécilia sur ses genoux, Arthur et Mathilde appuyés à droite et à gauche, le bébé Horatio entre ses jambes, et il fascinait cet auditoire enclin au « culte des héros » (1). Garçons et fillettes écoutaient de toutes leurs oreilles et bouche bée les légendes des chevaliers partis à travers des forêts où nul n'avait pénétré avant eux, pour porter secours à des damoiselles en détresse, leurs combats contre des dragons sur des montagnes géantes, ou encore des histoires d'Indiens, de démons et de sorcières.

Parmi les évènements historiques, les exploits de Wellington et de Napoléon étaient les principaux thèmes de narrations et de poèmes. Pourtant Somersby était si loin

(1) *Hero worship* : c'est l'expression fameuse de Carlyle.

du monde, que les enfants n'avaient point entendu parler tout de suite de la bataille de Waterloo. Les aînés retrouvaient pourtant parmi leurs plus anciens souvenirs, « le passage du coche avec les chevaux décorés de fleurs et de rubans : et c'était probablement en l'honneur de la grande victoire de Wellington ».

Quelquefois les frères et sœurs jouaient une des vieilles pièces anglaises, et Alfred mettait dans ses rôles tant d'expression, il avait une voix si musicale, que la famille le voyait déjà lancé dans la carrière d'acteur.

Mais il avait une autre vocation bien plus marquée, il composait des vers.

Autant que je puis m'en souvenir, j'avais environ huit ans, quand je couvris les deux faces d'une ardoise avec des vers blancs à la manière de Thomson ; c'était un éloge des fleurs pour mon frère Charles qui avait un an de plus que moi : je ne connaissais pas alors d'autre poète que Thomson. Avant même de savoir lire, je me prenais déjà, quand le vent soufflait, à étendre les bras et à crier : « J'entends une voix qui parle dans le vent », et les mots « loin, bien loin » eurent toujours pour moi un charme étrange. Vers dix ou onze ans, l'*Iliade* de Pope devint un de mes livres de chevet ; j'écrivis des centaines et des centaines de vers sur ce modèle. Je pouvais même les improviser, et mes deux frères aînés en faisaient autant. Mon père, d'ailleurs, était poète, et montrait beaucoup d'habileté dans la versification régulière... A douze ans environ, je me mis à écrire une épopée de six mille vers à la Walter Scott, en octosyllabes réguliers, variés à l'occasion. Il s'y livrait maintes batailles, et je n'avais point oublié la mer ni les montagnes. Quoique tout cela sans doute ne valût rien, je ne me suis jamais senti plus véritablement inspiré. J'écrivis jusqu'à soixante-dix vers d'une traite, et j'allais les crier à travers champs dans les ténèbres... Un peu plus tard, à quatorze ans,

j'écrivis un drame en vers blancs, que j'ai encore, et d'autres choses. J'étais, il me semble bien, un versificateur consommé (1) ».

Ces poèmes faisaient dire au Dr Tennyson, avec un orgueil excusable : « Si Alfred mourait, nous perdrions un de nos plus grands poètes » ; et aussi : « je ne serais pas surpris qu'Alfred ressuscitât la grandeur de son parent William Pitt ».

Les *Poems by Two Brothers*, publiés à la fin de 1826 avec la date de 1827 (2), ne justifient guère encore cette haute opinion. L'auteur lui-même leur témoignait peu de tendresse. « J'avais fait à cette date des choses bien meilleures qu'il n'y en a dans ce volume. » Il alla jusqu'à l'appeler sa « pourriture de début. » Il est vrai qu'il écrivit plus tard : « Tout n'est pas aussi mauvais que je pensais. » Comme explosion de jeune enthousiasme poétique, le livre ne manque pas d'intérêt ni d'un certain charme, encore qu'il soit plein de l'imitation juvénile d'autres poètes : Shelley et Byron, Southey, Coleridge et Wordsworth. Le fils de Tennyson en a donné une seconde édition, soixante ans après la première, et il a essayé de faire la part des deux auteurs. Cette attribution n'est point sûre, même avec le secours du manuscrit original, car les pièces ne sont pas toujours copiées par celui qui les a écrites. Néanmoins le travail du scrupuleux éditeur a été sanctionné par l'autorité de son oncle Frédéric, le frère

(1) Note rédigée par Alfred Tennyson pour son fils. V. *Alfred Tennyson, A memoir, by his son.* Ch. I.

(2) A Louth, petite ville dont Alfred Tennyson avait fréquenté la « grammar school ».

aîné d'Alfred Tennyson, autant qu'il put s'en remettre à ses souvenirs. Lui-même était l'auteur de quatre des poèmes qui avaient été généralement attribués à Charles.

Il y eut un seul article sur le livre, dans la *Literary chronicle* de mai 1827 : « Ce petit volume révèle une agréable harmonie de goûts et contient plusieurs petites pièces de grand mérite. »

Le jour de la publication, les deux jeunes gens prélevèrent sur leurs droits d'auteur la location d'une voiture ; ils firent quatorze milles à travers bois et marais jusqu'à la plage déserte de Mablethorpe, où ils « partagèrent leur triomphe avec les vents et les vagues ». Mablethorpe était la plage favorite de la famille pour les vacances d'été. Elle y habitait une petite maison, tout au bord de la mer, au pied « d'une longue ligne basse de dunes herbeuses ». Alfred s'attardait volontiers au faîte de ces collines de sable et se plaisait à s'imaginer « qu'elles étaient l'épine dorsale du monde ». De là il contemplait avec émotion l'immense étendue marécageuse qui se prolongeait à l'intérieur des terres et toute cette solitude étrange, fantastique. Du côté de la mer, à marée basse, il y a un immense désert de sable et d'argile. Par le gros temps, les vagues brisent avec un bruit de tonnerre sur cette côte du Lincolnshire. Tennyson se passionna pour la mer dès son enfance, pour la rude mer du Nord, souvent déchaînée et mugissante. Ce fut une des deux grandes influences qui s'exercèrent sur son imagination.

L'autre est celle de Somersby. Sur la pelouse du presbytère, ombragée d'un côté par des ormes, de l'autre

par des mélèzes et des sycomores, il avait composé son premier chant :

« A spirit haunts the year's last hours ».

Au delà du sentier en bordure de la pelouse au sud, courait jadis une large plate-bande de lis et de roses, sur un fond de roses trémières et de soleils. Au delà encore, un jardin descendait par une pente douce jusqu'au champ de la cure, au pied duquel coule, par « pelouse et prairie », le rapide ruisseau aux rives escarpées, où se mêle aux ronces sauvages la douceur des myosotis et où pendent de longues mousses. Le charme et la beauté de ce ruisseau le hantèrent toute sa vie.

C'est pour lui qu'il écrivait les délicieuses et murmurantes strophes d'*Un Adieu*, si mélancoliquement closes sur ce refrain : « *Plus jamais, jamais* ».

Mille soleils brilleront sur ton cours,
Il y tremblera des milliers de lunes';
Mais plus jamais mes pas ne le suivront,
Plus jamais, jamais ! (1).

Le verger à droite de la pelouse forme un petit coin ensoleillé qui éveillait dans son esprit de charmants souvenirs. « Que de fois me suis-je levé dès la pointe de l'aurore pour voir les globes d'or tombés dans l'herbe humide entre les pommiers ! » Il se rappelait aussi avec délices la rare richesse des sentiers ombragés, la vieille croix normande dressée dans le cimetière, près de la porte de la

(1) *A Farewell.*

petite église surannée, le vallon boisé de Holywell, les sources fraîches qui s'échappaient des rocs de grès, les fleurs, les mousses et les fougères. N'est-ce pas sur un de ces rocs qu'il grava, à quinze ans, les mots « Byron est mort », en ce jour d'avril 1824 où, apprenant la nouvelle, il lui sembla que l'univers venait de s'obscurcir pour lui ?

L'univers, au demeurant, lui apparaissait lumineux, en dépit de quelques heures sombres, et l'enfance de Tennyson fut libre et heureuse : une enfance de poète, en vérité, riche d'émotions, d'impressions et de rêves, cultivée aussi, sans étroite discipline scolaire, de telle sorte que l'étude de l'antiquité s'y subordonne à l'imagination et celle des sciences à l'expérience personnelle, lettres et sciences gardant toute leur vivacité, toute leur fraîcheur, comme pour mieux façonner à sa divine tâche, en collaboration avec la famille et avec la nature, l'âme de l'adolescent.

L'Université

CHAPITRE II

L'UNIVERSITÉ

Après la vie dans la famille et dans la nature, les années d'Université. Elles font partie de l'éducation traditionnelle d'un « gentleman ». Elles forment cette aristocratie sociale où l'Angleterre recrute, parmi les fils de ses dirigeants d'aujourd'hui, l'équipe presque complète de ses dirigeants de demain. Oxford et Cambridge ne préparent pas seulement aux grades, mais à la vie. On ne se contente pas d'y étudier, et beaucoup de jeunes Anglais y étudient peu : on s'y groupe, on s'y organise, on y discute et déjà même, en quelque mesure, on y agit. Là surtout se nouent les relations et les amitiés entre hommes qui, appelés à jouer un rôle dans des carrières diverses, garderont à jamais de ce long contact une sorte de ressemblance et comme une affinité supérieure à celle des classes ou des professions.

Le 20 février 1828, Alfred Tennyson et son frère Charles prenaient leurs inscriptions au Collège de la Trinité, *Trinity College*, Cambridge, où leur aîné Frédéric

était déjà un étudiant distingué, lauréat de la médaille de l'Université pour la meilleure ode grecque sur les Pyramides. Ses premières impressions sont nostalgiques. Il écrit à sa tante, Mrs Russell, qu'il voudrait avoir le tapis féérique du prince Hussain pour se transporter près d'elle.

Quelle pitié que ce bel âge d'or soit fini ! Quelle misère de ne pouvoir donner à nos songes aériens la consistance de la réalité !.. Quand, ma bien chère tante, puis-je espérer vous revoir ? Je ne sais comment cela se fait, mais je me sens seul ici au milieu de la société. Ah ! que ce pays est plat, que les divertissements sont monotones, les études de l'Université peu intéressantes et positives !.. Il faut être un petit monsieur à l'esprit bien sec, calculateur et anguleux, pour se délecter aux $a + \sqrt{b}$, etc.

Edouard Fitz Gerald, qui le vit deux ou trois fois à cette époque, avait gardé du Tennyson d'alors le souvenir d' « une sorte d'Hyperion ». Un autre ami le décrit ainsi : « Six pieds de haut, la poitrine large, les membres robustes, un visage shakespearien, les paupières lourdes, le front vaste, couronné d'une chevelure noire ondulée, la tête aux proportions parfaites, une main à faire l'admiration des sculpteurs avec ses longs doigts aux bouts carrés, douce comme celle d'un enfant, mais grande et vigoureuse : ce qui frappait le plus en lui, c'était cette union de la vigueur à l'élégance. » En le voyant pour la première fois entrer dans le hall de Trinity, Thompson, le futur Principal du collège, dit tout de suite : « Voilà certainement un poète ». Blakesley avait de lui cette impression qu'il était « à n'en pas douter un des puissants de la terre ».

Le cercle de ses amis nous montre des jeunes gens pleins de vie, des esprits élevés et poétiques, enclins à la spéculation, aussi enthousiastes de la grande littérature du passé que de la pensée moderne, dédaigneux de la rhétorique et du sentimentalisme. La poésie qui florissait alors parmi eux était celle de Wordsworth, Coleridge, Shelley, Keats, tandis que l'astre déclinant de Byron n'embrasait plus leur ciel. Tennyson écrivit des odes latines et grecques, lut des classiques, des livres d'histoire et de science naturelle. Il prit aussi un vif intérêt à la politique. Il fut parmi les jeunes partisans de la Convention anti-esclavagiste et défendit la mesure pour l'abolition de la signature des Trente-neuf articles. Parmi les hommes d'Etat son admiration allait à Canning, Peel et au Duc de Wellington (1). L'Angleterre était alors en pleine fermentation : les uns espéraient, les autres redoutaient le *Reform Bill*. On incendiait des fermes, on mettait le feu aux meules. La « corde profonde que frappa Hampden » emplissait de ses vibrations le cœur de la jeunesse. Ces complots des classes pauvres excitaient chez Tennyson un ardent désir de faire quelque chose pour ceux qui vivaient dans la misère. Et à la vérité, du commencement à la fin, il prêcha toujours le progrès indéfini de la liberté, tandis qu'il s'opposait avec fermeté à la licence révolutionnaire :

La Liberté, libre de se tuer elle-même, et mourant tandis que l'on crie son nom.

(1) Nous donnerons plus loin l'Ode admirable que sa mort inspira plus tard à Tennyson.

En somme, Tennyson appartenait à cette catégorie d'étudiants dont Carlyle nous a montré les caractères intellectuels dans Sterling : haine du conservatisme étroit et ignorant des torys arriérés au fond de leurs districts ruraux, dégoût des partis et des sectes, respect des grandes traditions et des grands hommes du pays, ardente sympathie pour les malheureux et les incapables. Il se lia surtout avec Spedding, auteur de la *Vie de Bacon*, Milnes, depuis Lord Houghton, Trench, archevêque anglican de Dublin, Alford, doyen de Cantorbéry, Brookfield, doyen de Lincoln, Thompson, Principal de Trinity College à Cambridge, Stephen Spring Rice, Merivale, depuis doyen d'Ely, J. M. Kemble, Heath, premier sorti de l'examen de mathématiques en 1832, Charles Buller, R. Monteith, Tennant, et par-dessus tout Arthur Hallam.

La plupart de ces jeunes gens faisaient partie d'une société appelée « Les Apôtres », qui avait des assemblées régulières, sans préjudice des réunions presque quotidiennes chez l'un ou l'autre de ses membres. On y buvait beaucoup de café et on y fumait beaucoup de tabac. On discutait aussi, sur une question proposée par un Apôtre. Il nous reste la préface d'un essai sur les fantômes écrit par Tennyson pour la société, mais que sa timidité l'empêcha d'y présenter. Aussi bien devint-il très tôt, à titre exceptionnel, un membre honoraire, exempt de toute obligation. La société, comme dit si joliment Heath, était heureuse de le recevoir, lui, sa poésie et sa sagesse, en liberté. Il restait donc assis devant le feu, à fumer et à méditer, disant son mot de temps à autre dans la conversation, un mot qui d'ordinaire résumait et tranchait.

Les amis ne s'en tenaient pas à des débats politiques : ils lisaient Hobbes, Locke, Berkeley, Butler, Hume, Bentham, Descartes et Kant, discutaient des questions comme l'origine du mal, la genèse des sentiments moraux, la prière, la personnalité de Dieu. La discussion était suivie d'un vote. Nous connaissons quelques-uns des sujets traités. « Les poèmes de Shelley ont-ils une tendance immorale ? » Tennyson vote : non. — « Peut-on conclure des phénomènes de l'Univers à une cause première intelligible ? » Tennyson vote : non. — « Faut-il admettre une règle d'action morale qui dépasse l'intérêt général ? » Tennyson vote : oui.

Nous pouvons assez aisément nous représenter les idées du jeune homme, ses aptitudes et son état d'esprit. « L'esprit d'Alfred est ce qu'il fut toujours », disait Hallam à Trench en 1832, « ou plutôt plus brillant et plus vigoureux. Je regrette avec vous que vous n'ayez jamais eu l'occasion de le connaître davantage. Son tempérament nerveux et ses habitudes de solitude donnent à ses manières une apparence d'affectation qui ne correspond pas du tout à la véritable nature de l'homme, et s'efface à mesure qu'on avance dans son intimité... Vous ne manqueriez pas de trouver en lui beaucoup à aimer, aussi bien qu'à admirer. » Ses amis remarquèrent de bonne heure chez lui une profonde intuition des caractères, qu'il manifestait soudain, d'une manière élégante, par un mot décisif, lapidaire, au moment même où on le croyait bien loin dans les nuages. « Nous regardions un jour (raconte Edouard Fitz Gerald) le portrait d'un vieux politicien,

représenté sous son aspect doux, familial. Alfred Tennyson ajusta son lorgnon : *On dirait assez une panthère qui se repose.* Tellement vrai ! » Il avait le solide bon sens d'un Johnson et un rare pouvoir d'expression, beaucoup d'entrain, d'enjouement, de sensibilité et d'humour, avec le cœur passionné d'un poète, saisi soudain par la mélancolie de la vie. Il passait par des crises « d'inexprimable misère », mais qu'il secouait à l'occasion. Il se rappelait avoir subi, lors de ses premiers séjours à Londres, un de ces assauts de la tristesse, à la pensée que « dans quelques années, tous les habitants seraient couchés raides et glacés dans leurs cercueils. »

Durant l'été de 1830, Tennyson se joignit à Arthur Hallam, et tous deux partirent pour les Pyrénées : ils portaient de l'argent aux insurgés, alliés de Torrijos, qui avaient levé l'étendard de la révolte contre l'Inquisition et la tyrannie de Ferdinand, roi d'Espagne. Alfred et Arthur tinrent un conciliabule secret avec les chefs de la conspiration, et leurs amis n'entendirent plus parler d'eux pendant quelques semaines.

Ce Torrijos, « un noble type d'homme, accompli, sincère, digne d'être un chef », espérait restaurer ce que les Cortès avaient assuré de liberté à l'Espagne, dans la constitution élaborée après la guerre de la Péninsule. C'était la constitution à laquelle Ferdinand avait juré fidélité au retour de sa longue captivité à Bayonne, mais qu'il s'était hâté de renier, en même temps qu'il prononçait la dissolution des Cortès et rétablissait l'Inquisition.

En 1820, après une série de révolutions, les Cortès s'assemblèrent de nouveau, sous la protection d'une partie de l'armée, et l'Inquisition fut abolie. Cet état de choses ne dura pas. En 1823, Ferdinand fut, avec l'aide du duc d'Angoulême, proclamé roi absolu. Encore une fois, le despotisme l'emportait. Nombre de libéraux s'enfuirent en Angleterre ; ils avaient reconnu pour chef le général Torrijos. Parmi les « Apôtres », beaucoup s'étaient pris d'ardente sympathie pour cette bande romantique, dont voici que les plus résolus, Torrijos en tête, se retrouvaient à Gibraltar, après sept ans d'exil. Leur équipée eut une fin tragique. La dernière nuit de novembre 1831, ils quittèrent Gibraltar sur deux petits navires. Le gouverneur anglais, à l'occasion du récent soulèvement du général Mina contre le despotisme espagnol, avait signifié que Gibraltar ne devait pas abriter de rebelles contre l'Espagne. Ils firent voile pour Malaga, furent pourchassés par les garde-côtes espagnols et échouèrent à Fuengirola. Ils se barricadèrent dans une ferme où ils furent cernés par des forces très supérieures et obligés de se rendre. Ils périrent tous, — au nombre de cinquante-six, parmi lesquels Boyd, le cousin de Sterling, et un ou deux jeunes démocrates de Regent street, — exécutés militairement sur l'Esplanade de Malaga.

Alfred Tennyson rentra en Angleterre, rapportant de l'étranger, parmi ses impressions, celle de la gaîté française. Mais il préférait infiniment « l'atmosphère de liberté » de son pays, et il écrit :

Quelqu'un dit que rien ne frappe plus un voyageur, à son retour du continent, que l'aspect d'une ville de province anglaise. Point de ces grandes maisons alignées : chacun a la sienne, petite ou grande, distincte des autres, son château à lui, bâti suivant ses moyens et sa fantaisie, et où l'on reconnaît l'humeur individualiste de l'Anglais. Je suis frappé, à mon retour de France, par l'air de bon sens du peuple de Londres.

Au mois de février 1831, l'étudiant quittait Cambridge. Son père ne se sentait pas bien, et désirait qu'il vînt près de sa mère. Quelques jours après, on trouvait le Dr Tennyson renversé dans le fauteuil de son cabinet, où il avait paisiblement rendu l'âme. A vingt-deux ans, le jeune Alfred allait voir la vie en face, avec ses difficultés et ses douleurs. Où en était alors sa poésie ?

Les Débuts littéraires

CHAPITRE III

LES DÉBUTS LITTTÉRAIRES

A l'Université, Alfred Tennyson n'avait pas cessé d'écrire des poèmes. Le 6 juin 1829, il avait remporté la médaille du Chancelier pour sa pièce en vers blancs, *Timbouctou*. Son père lui ayant manifesté le désir qu'il prît part au concours, il avait remanié un vieux poème consacré à la « Bataille d'Armageddon », avec quoi il avait triomphé de ses concurrents, Milnes, Hallam et d'autres.

On trouve, dans ce premier poème de Tennyson, avec ses qualités ordinaires de goût, de correction et d'élégance, des développements originaux, une imagination créatrice, un grand luxe de description et le don des symboles. Le jeune écrivain, en effet, ne se borne pas à la tâche ingrate de versifier des récits de voyageurs : c'est sa propre vision qu'il nous donne, avec les sentiments et les pensées qu'elle lui inspire, une vision qu'il doit, non à ses yeux, mais au rêve qui le transporte au sommet d'une montagne d'où il découvre l'immensité de l'océan. Alors, méditant sur la fabuleuse Atlantide et sur l'Eldorado, il interroge :

Vaste Afrique, est-ce que ton soleil
Eclaire, est-ce que tes collines étalent une cité aussi belle
Que celles qui étoilaient la nuit du vieux monde ?
Ou bien la rumeur de ton Timbouctou
Est-elle un rêve aussi fragile que ceux des anciens âges ?

Il se demande s'il est possible que la réalité d'une vision si glorieuse soit cachée dans les profondeurs du continent noir. L'esprit de l'idéal lui apparaît, symbolisant

La pénétration de la vie qui court à travers
Tout l'inextricable réseau de veines
De la grande mine qu'est la Fable,

et il lui montre une rivière serpentant à travers

Les rues d'argent de la cité, dont l'image
Y renverse doucement ses dômes qui tremblent.

Mais

Le temps viendra bientôt
Où il me faudra livrer ce glorieux séjour
Au clair regard de la Découverte,

et alors les brillantes tours se contracteront et se briseront en huttes,

Taches noires dans un morne désert de sable,
Avec leurs murs bas, faits de boue, campement de barbares.
Quelle différence avec cette belle cité !

Charles Wordsworth — le frère du poète et l'évêque de Saint Andrews — jugeait, il est vrai, que le poème, à Oxford, eût désigné l'auteur pour un asile de fous ; mais Arthur Hallam, un des concurrents que le vain-

queur avait battus, écrivait à Gladstone qu'il considérait Tennyson comme promettant bien d'être le plus grand poète de leur génération. Un article de l'*Athenaeum* déclarait d'ailleurs que ce poème « indiquait vraiment un génie poétique de premier ordre, dont n'importe quel écrivain pourrait s'honorer ».

Son premier volume : *Poems, chiefly lyrical*, fut publié en 1830 par Effingham Wilson, l'éditeur aussi du *Paracelsus* de Robert Browning. Il y eût des articles favorables de Sir John Bowring dans le *Westminster*, de Leigh Hunt dans le *Tatler* et d'Arthur Hallam dans l'*Englishman's Magazine*. L'article du *Westminster* (janvier 1831) contenait cette remarque prophétique, à propos d'une pièce intitulée *Le Poète* : « Si nous ne nous méprenons point sur Mr Tennyson, lui aussi est un poète ; et dans bien des années, puisse-t-il lire sa juvénile description de ce caractère avec la fière conscience d'y retrouver la description et l'histoire de son œuvre même. » Le plus beau témoignage lui fut rendu par l'enthousiasme de son ami Arthur Hallam : « Il y a une étrange ardeur dans son adoration de la beauté ; et de là vient le charme de ses chants passionnés. On le sent plutôt qu'on ne peut le définir, mais on n'y échappe point quand on l'a une fois senti. Il n'y a pas de doute qu'un génie original ne se manifeste là, clairement et fortement. L'auteur n'imite personne ; nous reconnaissons l'esprit de son temps, mais non la forme particulière de tel ou tel écrivain. Ses pensées ne ressemblent pas plus à Byron ou à Scott, à Shelley ou à Coleridge, qu'à Homère ou Calderon, Firdousi ou Calidasa.

Nous avons remarqué cinq traits principaux de son talent. Premièrement le luxe d'une imagination qui sait rester disciplinée. Secondement, le pouvoir de s'identifier à des personnages idéaux, ou plutôt à leur manière d'être, avec tant de vérité et de précision que les circonstances du récit semblent en harmonie naturelle avec le sentiment prédominant, comme si elles en étaient pour ainsi dire tirées par une force d'assimilation. En troisième lieu, sa vive et pittoresque peinture des objets et l'habileté particulière avec laquelle il réussit à les *fondre* tous, pour employer une métaphore à la science, dans un milieu de forte émotion. Quatrièmement, la variété de ses mètres lyriques et l'exquise modulation qui élève et abaisse le rythme des mots et des cadences en harmonie avec celui des sentiments exprimés. Enfin l'élévation habituelle de la pensée, qui donne une douce gravité de ton, plus propre à pénétrer nos esprits qu'un développement explicite des opinions de l'auteur dans ses vers et qu'une tentative pour instruire l'entendement au lieu de communiquer au cœur l'amour de la beauté. »

Nous pouvons envisager ensemble le recueil de 1830 et celui de 1832 qui représentent les véritables essais de Tennyson (1). Il en a réimprimé tout ce qu'il voulait garder dans l'édition de 1842, dont ils forment, sous le titre de *Juvenilia* et de *The Lady of Shalott, and other Poems*, le

(1) POEMS, CHIEFLY LYRICAL. By Alfred Tennyson. London : Ellingham Wilson, Royal Exchange, Cornhill. 1830. 12 mo.

POEMS, BY ALFRED TENNYSON. London : Edward Moxon, 64 New Bond Street. 1833. 12 mo.

premier volume. C'est là et sous cette forme ramassée que nous les lisons aujourd'hui. Mais il conviendrait de se reporter aux éditions originales, si l'on voulait exactement connaître la première manière du poète, étudier la formation de son génie et rechercher sous quel aspect il s'est présenté d'abord au public et à la critique. Le vrai est qu'on ne lui fit pas fort bon accueil. L'élégance de ses vers parut froide et leur raffinement trop cherché. Les lecteurs n'y virent qu'artifice. Quelqu'un a pu dire, — l'auteur lui-même nous le rapporte, — à propos de ces essais, qu'il avait été un artiste avant de devenir un poète. Il répondait par le mot bien connu : on ne devient pas poète. Et sans doute il a raison; mais l'observation à laquelle il réplique, mal présentée peut-être, n'en reste pas moins juste. Disons donc, plus exactement, que son sens poétique, avant de se manifester par les hautes qualités qui devaient le faire éclater plus tard et s'exprimer alors dans un art supérieur, ne se révéla guère d'abord que par cette ardente adoration de la beauté, « a strange earnestness in his worship of beauty », dont parlait Arthur Hallam, un extrême souci de la forme et une versification mélodieuse. Ce sont là plutôt en effet des mérites d'ordre esthétique.

Il est très remarquable que Victor Hugo débuta chez nous, — avec toutes les différences de tempérament et de milieu, — d'une manière analogue. Les *Odes et Ballades*, les *Orientales*, ressemblent à de brillants exercices de virtuosité, auprès des beaux poèmes où s'exprime, dès les *Feuilles d'Automne*, une inspiration infiniment plus émue.

Mais plus encore que Hugo, Tennyson cherchait, dans les thèmes où trouvaient à se satisfaire les exigences de son sens artistique, une éducation de sa sensibilité elle-même, un perfectionnement de ce privilège mystérieux qui donne au poète le pouvoir de traduire la vie, d'en embrasser les multiples manifestations, d'en saisir et d'en dégager la beauté secrète, le sens caché, l'invisible essence. Avant même de les pénétrer ainsi, il est attiré vers elles; incapable d'en donner sa propre interprétation, il s'arrête aux interprétations des autres. La curiosité n'a rien ici d'une dissipation futile : elle révèle bien plutôt l'ardeur d'une âme mobile encore et qui cherche le point où elle se fixera, le centre d'où rayonnera sa propre lumière. Certains critiques n'ont voulu voir en Tennyson qu'un dilettante (1). Ils ont forcé ainsi jusqu'à le fausser, un trait de son talent, sensible surtout à l'origine; ils se sont fermé du même coup l'intelligence de tous les autres et condamnés à une vue incomplète, superficielle. Mais à l'origine de leur erreur il y a une vérité. Nous aurons suffisamment caractérisé les premiers poèmes de Tennyson si nous la mettons en lumière.

L'auteur est d'abord un lettré, un « scholar », comme Swinburne lui-même, le dernier disparu des grands poètes de l'ère victorienne, et tant d'autres poètes anglais, comparables, à cet égard, à ceux de notre Renaissance et aussi aux Elizabethains. Il sait le latin et le grec ; il

(1) Tel est notamment le point de vue de Taine dans son *Histoire de la Littérature anglaise*, t. V, *les Contemporains*, ch. VI.

traduit, il imite. Il montre par un spécimen ce que pourrait être, d'après lui, une traduction de l'*Iliade* en vers anglais. Un artiste érudit, Savage Landor, un grand poète, Keats, venaient de ranimer le sens de l'antique. A son tour il puise dans les légendes de la mythologie. Voici *Les Hespérides*, *Œnone*, *Les Sirènes*, *Les Mangeurs de Lotus*, en attendant *Ulysse*, *Tithon*, *Amphion*. Pour cette imagination éprise de beauté, la beauté n'a pas d'âge. Les hommes reprennent et continuent les anciens rêves. Pourquoi l'art, puisant dans les inspirations d'autrefois comme dans les inspirations présentes, ne reproduirait-il pas les plus beaux traits déjà découverts avant d'y ajouter ceux qu'il découvre ? Tennyson ne se propose donc pas, comme un artiste érudit, des reconstitutions fidèles. Il use librement des modèles, s'approprie ses emprunts et, avec les moyens qu'il ne doit qu'à lui-même, les fait servir à ses propres fins. Ecoutez les lamentations d'Œnone dans un val vaporeux de sa montagne natale. Nous savons que le décor est un paysage des Pyrénées et que le poète écrivit une partie de son poème dans la vallée de Cauterets. Mais sa mémoire savante embaume les impressions de ses sens d'un parfum d'antiquité. Et c'est aussi sa conception de la vie et de l'amour qu'il place, sans souci de l'anachronisme, sur les lèvres de Pallas. Entre Héra et Aphrodite, elle fait sa profession de foi à Pâris, avant le fameux jugement qu'il doit rendre :

> Le respect de soi-même, la connaissance de soi-même, la pos-
> [session de soi-même,
> Voilà les trois seuls guides qui mènent la vie au souverain
> [pouvoir.

Non pas pour le pouvoir, car le pouvoir en soi
Viendrait sans qu'on le cherche mais pour vivre selon la loi :
Car si nous suivons la loi, nous vivons sans crainte ;
Et comme le juste est le juste, suivre la voie de la justice,
Telle est la sagesse, au mépris des conséquences.

Nous figurons-nous ces mots-là dans la bouche d'une déesse païenne, d'une déesse d'Hellade : « Self-reverence, self-knowledge, self-control ? » Cela n'empêche pas que le poème ne brille çà et là de touches exquises, délicieusement antiques, où nous reconnaissons l'humaniste de Cambridge. Mais la pensée reste moderne et le fond bien anglais. On ne peut se défendre de se rappeler ici, pour peu qu'on les ait vus une fois, ces dignitaires et ces « gradués » des Universités d'outre-Manche qui, dans leurs fêtes, savent poser avec tant de liberté la toge médiévale sur le vêtement d'aujourd'hui.

La curiosité de Tennyson ne se cantonne pas dans l'antiquité. A ce domaine consacré de nos classiques elle ajoute celui de nos romantiques : le moyen âge et l'Orient. L'influence de W. Scott d'une part, de Thomas Moore et de Southey de l'autre, se retrouve, mais non pas leur esprit ni leur manière, dans des ballades comme *La Dame de Shalott*, *Lady Clara Vere de Vere*, *Souvenirs des Mille et une Nuits*. Elles ont déjà l'accent personnel de Tennyson, ce mélange unique de pittoresque et de musique, une certaine résonance profonde du sentiment et la marque de son imagination élégante, riche et de noble goût, comparable à un de ces « studys » anglais, ouverts sur un parc dont une glace, encadrée dans une étagère chargée de beaux livres, reflète les verdures.

Enfin, comme les poètes qui chez nous ont succédé au romantisme, comme quelques-uns de nos romantiques eux-mêmes, dès que fut calmé leur premier élan d'inspiration personnelle et apaisé, si l'on peut dire, cet appétit de confession, ce maladif besoin de parler de soi, Tennyson arrête ses regards sur la réalité toute proche, sur la poésie des humbles existences et des jours ordinaires; il reprend l'idylle anglaise, la peinture de l'amour honnête dans un paysage tranquille (1). Plus tard il surpassera son maître, et Wordsworth lui rendra ce témoignage : « Mr Tennyson, j'ai essayé toute ma vie d'écrire une pastorale comme votre *Dora*, et je n'y ai pas réussi. »

Mais il n'en est pas encore là. Dans tous les sujets que lui fournissent sa large culture ou sa jeune expérience, il trouve surtout des occasions de fortifier, d'assouplir ses facultés d'artiste épris de perfection, d'étendre la matière de son art et d'y égaler les ressources de sa forme. On peut lui reprocher de mettre trop de zèle à cette tâche : le thème disparaît sous les ornements : nous ne percevons plus l'ensemble tant nous sommes occupés au détail. L'auteur s'y arrête avec un scrupule excessif : il tombe dans les raffinements et dans l'artifice : « Il excelle, dit M. Henry van Dyke, dans le délicat travail préraphaélite; il sait peindre les fleurs dans la prairie, les bourgeons sur les arbres, les vagues en mouvement, l'eau qui court, les oiseaux qui volent ou se posent. » Je ne sais si, vingt-cinq ans après les débuts de Tennyson, les

(1) *The Miller's Daughter.*

théoriciens du préraphaélisme, Ruskin et Rossetti, songèrent à se réclamer des premiers vers du « Lauréat ». Peut-être pourtant n'auraient-ils rien pu trouver dans la littérature anglaise qui répondît mieux à leur idéal.

Et c'est leur idéal aussi, un idéal de rêve, que nous reconnaissons dans ces images de femmes : *Claribel, Lilian, Isabel, Mariana, Madeline, Adeline, Margaret, Rosalind, Eleanore*, ces apparitions qu'évoque la suave fantaisie du jeune poète. M. Taine est très sensible à leur charme ; il nous conseille de les admirer de loin. « J'ai traduit bien des idées et bien des styles, je n'essaierai pas de traduire un seul de ces portraits-là. Chaque mot y est comme une teinte, curieusement rehaussée ou nuancée par la teinte voisine, avec toutes les hardiesses et les réussites du raffinement le plus heureux. La moindre altération brouillerait tout ». Il y avait donc du vrai dans l'opinion que nous rapportions plus haut d'un critique : Tennyson est déjà un parfait artiste. Nous voulons bien qu'il soit né poète, mais il ne s'était pas encore révélé grand poète.

La Préparation des Chefs-d'œuvre

CHAPITRE IV

LA PREPARATION DES CHEFS-D'ŒUVRE

Un silence de dix années, — et Tennyson reparaît transfiguré : il vient se placer au premier rang de la poésie anglaise. A la distance où nous apparaît aujourd'hui cette grande destinée poétique, nous y voyons se dérouler la suite des effets et des causes . Si le temps est la condition du progrès, il n'en est point le principe : le progrès s'accomplit en lui, non par lui, qui prête en quelque sorte son étoffe à toutes les créations, mais ne saurait rien créer. Un évènement survint, dont on ne put mesurer que plus tard toute la portée, quand le poète sortit plus grand d'une longue crise, après en avoir fixé l'histoire dans un chef-d'œuvre, *In Memoriam* : en 1883, Alfred Tennyson perd son plus cher ami, Arthur Hallam, son compagnon de Cambridge, le confident de son esprit, le guide de sa pensée. Le coup fut de ceux qui ébranlent une jeune âme jusque dans ses profondeurs et la font chanceler. Le monde n'entendit plus la voix du poète.

Avant ce deuil déjà il était fort découragé. La *Quarterly* avait consacré à son second volume un article qu'Arthur Hallam qualifiait d'infâme. Ses amis lui représentaient

que la Revue était connue à Londres comme l'organe d'un parti, en littérature aussi bien qu'en politique. Ils l'encourageaient en lui disant qu'avec son originalité, ses ressources exceptionnelles de métrique et cette harmonie si rarement réalisée du son et du sens, il fallait que son œuvre créât d'abord le goût capable de l'apprécier. « Elever la masse », écrivait Hallam, « jusqu'au point de vue où il est lui-même, voilà à quoi l'artiste doit employer ses énergies ; il créera ainsi de l'énergie chez les autres. Il y a moins de noblesse à s'abaisser jusqu'à eux, encore que ce soit plus commode. » Il n'en reste pas moins que la *Quarterly* était tenue en haute estime, et un vieux squire du Lincolnshire assurait Tennyson « qu'il n'y avait rien au-dessus de la *Quarterly*, si ce n'est la Bible de Dieu. »

L'heure appelait les nouveautés et ne leur était pas favorable ; car le champ ne se trouvait pas libre encore pour l'inspiration qu'on attendait. La merveilleuse constellation de poètes qui avait illuminé le premier quart du siècle s'était presque évanouie : tous, du moins, ils avaient fini leur œuvre, et ceux qui vivaient encore, Wordsworth, Coleridge, Scott, ne reflétaient plus leur époque et ne pouvaient être les interprètes des jeunes générations. Mais ils dominaient encore, avec Byron, avec Shelley, avec Keats, le goût public et l'opinion des juges qui le dirigent. Tennyson se rendait compte de cette résistance. Il ne sentait aucune sympathie autour de lui en Angleterre. Des lettres de ce temps, on recueille l'impression qu'il y avait une forte tendance à le déprécier dans certains milieux littéraires. Et le grand public

l'ignorait. Il était à demi résolu d'aller vivre à Jersey ou dans le midi de la France ou en Italie. C'était chez lui une conviction profonde que le peuple anglais n'aurait jamais souci de sa poésie et, sans l'intervention de ses amis, il n'est pas impossible qu'après la mort de Hallam il eût renoncé à écrire.

De tels découragements ne peuvent être que passagers. La vocation de Tennyson était trop impérieuse et trop absolue pour que tout ne tournât pas, en fin de compte, à la fortifier. Elle prit plus clairement conscience d'elle-même dans la solitude et le silence. Le poète ne perdit pas courage ; il profita des critiques, amicales ou hostiles, perfectionna son art et exerça cette longue patience sans laquelle, le plus souvent, il n'y a pas de génie. « Il faut d'abord », disait-il, « que l'œuvre fasse connaître l'ouvrier, ensuite l'ouvrier fait connaître l'œuvre » ; mais « seule l'œuvre concise et parfaite durera ». Après une période d'extrême prostration causée par la douleur, après bien des accès de morne désespoir, l'amour passionné de la vérité, de la nature et de l'humanité le maintint à sa tâche, où il persévéra avec une intuition plus profonde et plus complète de ce que demandait son temps :

Sa résolution
Le soutint et sa foi solide —
Et battant à travers tout cet univers d'amertume,
Comme des fontaines d'eau douce dans la mer,
Lui conservèrent une âme vivante (1).

(1) *Enoch Arden.*

Voyons de plus près ces années douloureuses et décisives.

Alfred Tennyson ne sortait guère de Somersby, où il semble s'être soumis à une rigoureuse discipline de travail, comme l'atteste un emploi du temps qui nous a été conservé : histoire, chimie, botanique, électricité, physiologie animale, mécanique et biologie, le matin ; allemand chaque après-midi, pendant une semaine, puis italien, puis grec ; le soir, poésie.

En juin 1834 il y a grande détresse parmi les Tennyson, parce que le propriétaire menace de jeter bas les bois de Holywell et le Bois des Fées à Enderby, où, sous les arbres, s'épanouissent les plus beaux et les premiers perce-neige. Le Bois des Fées échappa au désastre et Tennyson compléta son poème, *La Belle au Bois dormant*. Il se remit avec plus de cœur à son œuvre parce qu'on venait d'en parler favorablement dans la lointaine Calcutta.

Le pénible départ de Somersby eut lieu en 1837. Charles était pasteur à Grasby, Frédéric avait suivi à Corfou son cousin George d'Eyncourt, secrétaire de Lord Nurgent, le Commissaire général des îles Ioniennes. En l'absence de ses deux aînés, c'est à Alfred que revenait le soin de la famille et le choix d'un nouveau foyer. Pour bien des raisons, la tâche n'était pas aisée. La mère « gouvernait par le droit de l'amour », mais ne connaissait rien du monde. Tennyson montra combien il était loin d'être dénué de sens pratique. « J'ai connu trois grands poètes », disait un jour Mrs Procter, la femme de Barry

Cornwall (1), au présent Lord Tennyson : « Wordsworth, Browning et votre père ; et quand ils voulaient, ils savaient être plus positifs et plus pratiques que personne. » On choisit, comme résidence, High Beech dans la forêt d'Epping (2). L'installation fut faite par les soins du poète : il n'y manqua rien, nous dit-on, « pas même les ustensiles de cuisine, et tout cela joli et économique. » La maison et le parc étaient agréables. L'hiver, Tennyson patinait sur l'étang. Il aimait la proximité de Londres où il allait voir ses amis : le critique Spedding, le poète Fitz Gerald, Heath, l'historien Kemble, Tennant et d'autres. Ses absences ne dépassaient pas la journée, car l'état nerveux de sa mère ne lui permettait guère de la quitter. Il lut à ce moment-là beaucoup de Wordsworth, et aussi Keats et Milton.

C'est à la fin de 1837 ou au début de 1838 que l'on commence à le connaître en Amérique. Le professeur Rolfe, qui s'est intéressé à cette question, a écrit au fils du poète que R.-W. Emerson se trouva avoir entre les mains, d'une manière ou de l'autre, les volumes de

(1) Bryan Waller Procter, plus connu sous le pseudonyme de Barry Cornwall (1787-1874). Quelques-unes de ses œuvres, *Dramatic Scenes*, *Marcian Colonna*, *Mirandola*, connurent en leur temps la célébrité. Il était admiré comme poète par Byron, son condisciple à Harrow, Moore, Leigh Hunt, Charles Lamb et autres contemporains fameux. Il est bien oublié aujourd'hui ; mais certaines chansons des *English Songs* (1832) sont devenues populaires, comme aussi les *Legends and Lyrics* de sa fille, Adelaïde Anne Procter.

(2) La famille y vécut jusqu'en 1840. Elle alla ensuite à Tunbridge Wells ; mais la mère du poète ne s'y plaisait pas et on se transporta, en 1841, à Boxley, près de Maidstone.

1830 et 1832, et s'empressa de les prêter à ses amis. Il lança même l'idée d'une réimpression ; mais le projet n'aboutit pas. Alfred Tennyson entra aussi, la même année, en relation avec M. Gladstone, qui avait été l'ami de collège de Hallam, et à ce titre ne pouvait lui être indifférent. Ils restèrent désormais étroitement liés, sans que les divergences politiques parvinssent à les séparer (1).

Depuis 1836, Alfred Tennyson était fiancé. Son frère Charles avait épousé, le 24 mai, Louisa Sellwood, dont la sœur aînée, Emilie, comme demoiselle d'honneur, marchait dans le cortège au bras du poète. Leur première rencontre remontait à 1830. Les Sellwood étaient venus en voiture de Horncastle, un jour de printemps, faire visite à la cure de Somersby. Arthur Hallam était alors l'hôte des Tennyson ; il avait invité Emilie Sellwood à une promenade dans le bois de Holy Well. A un détour du sentier, ils se trouvèrent face à face avec Alfred qui, voyant cette mince et belle jeune fille de dix-sept ans dans sa simple robe grise, laissa échapper : « Etes-vous une Dryade ou une Oréade errante dans nos chemins ? » Ils ne s'étaient guère revus avant cette fête de mariage. Ils ne devaient guère se revoir jusqu'au jour encore lointain, où ils purent eux-mêmes se marier. Pour l'instant il n'y

(1) « J'aime M. Gladstone », disait-il plus tard, quand le Premier Ministre présentait au Parlement son projet de Home Rule pour l'Irlande, « mais je hais sa politique. »

fallait pas songer : le ménage eût manqué des ressources indispensables, et l'on sait que la positive Angleterre préfère les longues fiançailles aux unions inconsidérées.

Les années d'intense labeur et d'éducation personnelle, et l'engagement avec Emilie Sellwood, avaient encore fortifié le jeune homme pour la bataille de la vie. Le cours de son esprit ne suivait plus sans cesse la pente des souvenirs de deuil et des pressentiments mélancoliques. Durant l'automne de 1838 il découvrit « des bois pleins de fraîcheur et des pâturages nouveaux » à Torquay, où il écrivit son *Audley Court*.

Ses amis n'avaient pas encore perçu le changement dans l'orientation de ses pensées, et ils tâchaient à le réconforter. « Venez vivre à Cambridge », lui écrivait Venables. « Vous pourrez vous rendre compte, si vous en avez jamais douté, du plaisir que nous avions tous à vous voir la dernière fois que vous êtes venu ici, et il nous en coûte si peu de nous occuper de vous. Maintenant vous vous sentiriez chez vous ici, bien plus que vous ne faisiez alors après une si longue absence. Vous pourriez avoir des livres à profusion et fumer et causer, ou ne pas causer ; et faire de la poésie et la confier à des archives plus sûres que les feuilles exposées à se perdre. Ne continuez pas à être si insouciant de renommée et d'influence. » Une autre fois il conseillait au poète d'aller travailler à Prague, où il trouverait des impressions nouvelles, et un nouvel excitant pour son imagination. « Je m'étonne presque qu'avec votre amour de la musique et du tabac, vous n'alliez pas vivre dans quelque lieu de ce genre. »

Mais Tennyson ne se laissait pas détourner par les sollicitations. Il suivait son chemin. Il avait maintenant la matière d'une publication importante. Il s'était fait des amis à Londres, et l'œuvre prochaine ne serait point celle d'un inconnu ni d'un isolé : elle était assurée de ne pas passer inaperçue et de trouver beaucoup de sympathies. Le présent était heureux en somme et s'ouvrait sur la perspective de jours meilleurs encore :

> L'espoir, aigle aux ailes ouvertes, montait
> Au-dessus du matin qui n'était pas encore levé.

Le sol, un instant ébranlé sous les pas du poète, se raffermissait maintenant. Cet homme, jeune encore et déjà mûri, avait toutes les raisons de vivre : assurer ses ressources en vue de son mariage, mettre au point ses matériaux afin de donner au monde un volume aussi parfait que possible.

Je me sentais alors sûr d'une chose : si je voulais me signaler de quelque manière, ce devait-être par la brièveté, car on avait été si diffus avant moi, et la plupart des grands sujets, à l'exception du roi Arthur, avaient été traités.

A Boxley, où ils viennent résider en 1841, les Tennyson sont voisins de leurs amis les Lushington de Park-House. L'année d'après leur installation, Cécilia épouse Edmond Lushington, helléniste, germanisant et égyptologue. A Park-House (1), Tennyson rencontrait de nom-

(1) Le parc qui entoure la maison est décrit dans le prologue de *La Princesse*, publiée en 1847.

breux amis, anciens et nouveaux : Monckton Milnes, Venables, Chapman, Savile Morton (qui fut pendant quelques années le brillant correspondant du *Daily News* à Paris), Lear, William Thomson (depuis Lord Kelvin.) Avec un de ses amis, ou le plus souvent tout seul, il faisait de longues promenades soit sur la route du Pèlerin, soit jusqu'à quelqu'un des pittoresques villages du voisinage.

De temps en temps il séjournait en ville, et se mêlait à des gens de toutes conditions. Il se plut toujours « en plein grondement » de Londres, et son fils nous raconte que, plus tard, quand ils venaient ensemble, une de leurs premières démarches était une promenade dans le Strand et Fleet Street. « Au lieu des maisons en stuc du West End, voici où je voudrais habiter, » disait-il. Il aimait aussi beaucoup regarder Londres des ponts sur la Tamise et aller à Saint-Paul et à l'Abbaye. Il logea dans le quartier du Strand, Norfolk Street, la dernière maison au bout de la rue à gauche. Généralement il descendait au Temple, ou dans Lincoln's Inn Fields, et dînait avec ses amis au Coq ou dans d'autres tavernes. Son régal était un bifteck, une pomme de terre, une tranche de fromage, une pinte de porto, le tout suivi d'une pipe (jamais de cigare). Il y eut ainsi de joyeuses soirées, où l'on ne ménageait ni les anecdotes, ni l'esprit. Tennyson était membre du Sterling Club, une société littéraire où il rencontrait beaucoup de ses camarades les « Apôtres ». Il vit souvent aussi Carlyle, Rogers, Barry Cornwall, Thackeray, Dickens, Forster, Savage Landor, Maclise, Leigh Hunt, Tom Campbell.

Au milieu de cette société, il montra toujours le plus vif intérêt pour les évènements de son temps, les grandes découvertes scientifiques, les inventions et le progrès économique. La politique tenait une grande place dans sa conversation, ainsi que la philosophie, la théologie et les controverses qui se multipliaient. Il réfléchissait beaucoup sur les projets de réforme et les grands mouvements philanthropiques. Les agitations du chartisme et du socialisme alarmaient alors le pays. Tennyson pensait qu'il ne convenait point de leur opposer l'emprisonnement et la répression, mais une large diffusion de l'éducation nationale, la prédominance de l'esprit patriotique sur l'esprit de parti dans la presse, l'adoption partielle des principes du libre échange, plus d'énergie et de sympathie chez les adeptes des différentes formes de christianisme. S'il a paru quelquefois avancer à diverses époques des opinions opposées, c'est parce que son ferme sentiment de la justice l'amenait à présenter une opinion contraire à la sienne sous le jour le plus favorable, de manière à en permettre la plus généreuse interprétation possible.

L'Angleterre traversait une période d'intense activité sociale et politique. Bright et Cobden, Carlyle, Thackeray et Dickens, chacun à sa manière, exposaient les abus et s'efforçaient de les corriger. Le mouvement d'Oxford était dans toute sa force. Depuis 1828, Newman occupait la cure anglicane de Sainte-Marie et il exerçait dans ce milieu intellectuel une action qui devait avoir la plus profonde influence sur l'avenir de la vie religieuse en Angle-

terre. « Qui aurait pu », dit Matthew Arnold lui-même, — un des chefs pourtant, après son père, de ce « libéralisme » que Newman exécrait et poursuivait comme « la grande apostasie » — qui aurait pu résister au charme de cette apparition spirituelle ? Elle glissait dans le demi jour des nefs, s'élevait jusqu'à la chaire, d'où sa voix nous ravissait en extase, versant dans le silence des mots et des pensées qui étaient une musique religieuse, — subtile, pleine de douceur et de tristesse. Il me semble l'entendre encore :

Après la fièvre de la vie, après les fatigues et les maladies, les luttes et les désespoirs, la langueur et le chagrin, les efforts et les succès ; après tous les changements et tous les hasards de cette condition troublée et malsaine, — à la fin vient la mort, à la fin la blancheur du trône de Dieu, à la fin la vision béatifique. C'est au commencement du mouvement contre l'Eglise libérale, *Broad Church,* que Newman écrivit, à son retour de Sicile, en 1833, tandis qu'il considérait les difficultés de son entreprise, l'hymne *Conduis-moi, Lumière amie*, « Lead, kindly Light », qui est aujourd'hui aussi populaire dans les églises les plus avancées que dans celles où domine le point de vue religieux de son auteur. Newman, Hurrell Froude, Pusey et d'autres, écrivaient les « Tracts for the times » d'où vint le nom de « Tractariens. » Leur thèse, qu'ils soutenaient tantôt dans de courtes brochures, tantôt dans de doctes traités, était alors la mission divine de l'Eglise anglicane. Mais en 1841, le fameux « Tract XC » vint jeter l'alarme dans le parti protestant. Newman déclarait qu'il n'était pas incompatible de sous-

crire aux Trente-neuf Articles, et d'accepter la doctrine de l'Eglise catholique sur le purgatoire, l'invocation des saints et la messe. Le Conseil hebdomadaire de l'Université condamna le Tract (1). Cependant Maurice et le groupe de Cambridge s'attachaient de préférence aux problèmes sociaux et s'efforçaient de faire pénétrer chez tous les hommes un sentiment de fraternité. Ce double effort réalisa en quelques années un puissant changement dans l'esprit de l'Eglise nationale en élargissant ses frontières et approfondissant sa spiritualité.

Toutes ces discussions, toutes ces pensées trouvaient un écho dans l'âme recueillie et sonore d'Alfred Tennyson. Les dix années de réflexion et d'expérience, pendant lesquelles il ne publia aucun ouvrage, inscrivent et manifestent leurs résultats dans les deux volumes de 1842.

---

1. Deux ans après Newman donnait sa démission de curé de Sainte-Marie, et en 1845 il adhérait à l'Eglise romaine.

Les « Poèmes » de 1842

CHAPITRE V

LES « POÈMES » DE 1842

Ce n'est pas sans raison que le langage appelle les douleurs des « épreuves ». Tennyson avait été douloureusement éprouvé et il manifestait, après dix années de lutte obscure, une âme harmonieuse et forte, capable de retrouver son équilibre, et plus ferme après les assauts contre lesquels se sont déployées victorieuses ses ressources d'ordre et d'énergie. Du haut de l'expérience personnelle qu'il domine, et par conséquent qu'il dépasse, ce poète de trente-trois ans a une vue plus large et plus sereine de la nature et de l'humanité. Le champ de sa poésie est devenu extraordinairement vaste : idéal de la chevalerie, idées morales de devoir, de respect, d'empire sur soi-même, toutes les émotions humaines, l'amour, le patriotisme, les sciences, la philosophie, la foi toute simple et l'esprit religieux avec ses manifestations les plus diverses et les plus complexes : voilà ce que nous présentent les nouveaux poèmes, au lieu de cette obsession du « moi », qui est le trait distinctif du lyrisme moderne. Certes, c'est

bien ici du lyrisme encore, et la poésie de Tennyson résonne de toutes les vibrations de son âme : mais cette âme n'est pas seulement occupée d'elle-même, et l'émotion qu'elle mêle à ses chants n'a pas une source individuelle.

En même temps, la forme s'est dépouillée, dégagée. Un sentiment plus humain et un intérêt plus profond l'ont faite plus simple, plus pure : il y a, comme le remarquait Spedding, « moins d'images et de draperies, un contact plus intime avec la vérité, une plus grande confiance dans la toute-puissante simplicité de la nature. Des traits de caractère, traits moraux et intellectuels, prennent plus d'importance, au détriment du détail extérieur et pittoresque. Le poète s'adresse davantage au cœur et moins aux oreilles et aux yeux » (1). Si ce progrès se manifeste surtout, comme il est naturel, dans les pièces nouvelles, on peut le suivre déjà, et cela ne manque pas d'intérêt, à travers les corrections et remaniements des pièces de 1830 et de 1832 qui composent le premier volume. *La Dame de Shalott*, par exemple, *La Fille du Meunier*, *Les Mangeurs de Lotus*, *La Reine de Mai*, sont allégées de leur richesse décorative et renforcées, rehaussées, dans leur signification. Telle quelle, cette œuvre atteste, en somme, le développement naturel d'une inspiration puisée « aux profondeurs même d'un cœur pensif, d'un cœur dont les méditations ferventes et les sentiments sincères

1. *Edinburgh Review*, Avril 1843. Réimprimé dans *Reviews and Discussions*.

ont accoutumé d'embrasser les devoirs essentiels et les intérêts vitaux de l'homme ».

C'est alors que commence vraiment la notoriété de Tennyson, sinon sa gloire. A partir de 1842, la situation change tout à fait. « A mon retour à Oxford, en octobre 1842, écrit le Doyen de Westminster, son nom était sur toutes les lèvres, on discutait ses poèmes, on les critiquait, on les interprétait. Ils étaient donnés comme texte de traduction en vers latins ou grecs dans les écoles et les Collèges ; beaucoup d'étudiants les savaient par cœur. Une petite Société, la Décade, bien connue en ce temps-là à Oxford, mit en discussion les mérites comparés de Wordsworth et de Tennyson ». Et le Doyen se rappelait les discours de J. C. Shairp, A. H. Clough, auxquels il croyait pouvoir ajouter celui du futur « Chief Justice », John Coleridge. Jusqu'à cette date on ne connaissait Tennyson, à Oxford, que dans un petit cercle, un très petit cercle. On parlait beaucoup de Keble, d'une part, de Shelley et de Byron, d'autre part ; il y avait aussi le clan des admirateurs de Wordsworth, où l'on se montrait moitié amusé, moitié furieux, des dispositions de quelques étudiants à déprécier Milton et sa poésie puritaine. L'admiration passa sur ce petit monde comme une tempête et le souleva. « Il me semble encore entendre des voix depuis longtemps éteintes aujourd'hui répéter vers par vers ces poèmes, que je puis à peine lire après si longtemps sans retrouver devant moi, avec leur accent même et leur visage, les amis *des jours qui ne sont plus* ».

Nous pouvons mesurer aujourd'hui, d'après les témoi-

gnages de Dickens, Landor, Rogers, Carlyle, Fitz Gerald, Aubrey de Vere, la valeur des sympathies qui accueillirent la poésie de Tennyson. Il faut ajouter à ces noms ceux des plus grands écrivains de l'Amérique : Hawthorne, Emerson, Lowell, Edgar Poë. En 1845, Wordsworth écrivait à Henry Reed, de Philadelphie : « Tennyson est décidément le premier de nos poètes vivants, et j'espère qu'il vivra pour donner au monde des choses encore meilleures. » Les choses que le monde trouvait déjà si bonnes et qu'il allait aimer, — j'entends le monde anglo-saxon, — chaque jour davantage, ce n'était rien moins, sous des formes délicieusement poétiques et avec tous les prestiges de l'émotion et du sentiment, que l'évangile national de la loi et de l'ordre.

Voici d'abord le sentiment de la nature. Il n'y a pas de poésie moderne qui ne l'exprime. Le romantisme lui doit une part, et non la moindre, de son originalité et de sa puissance. Les poètes romantiques se livrent sans réserve à la nature, s'y abandonnent jusqu'à s'y perdre, ou au contraire se reprennent et se révoltent, s'emportent contre elle et l'invectivent. Toujours les jouets de leur mobile humeur, ils maudissent aujourd'hui ce qu'ils adoraient hier. Ils exècrent une indifférence qu'ils appelaient l'instant d'avant sérénité, et ce qui leur était tout à l'heure un réconfort, leur semble maintenant une insulte. Les a-t-on assez souvent cités, ces vers si beaux de Lamartine :

> Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime ;
> Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours.
> Tout change autour de toi, la nature est la même,
> Et le même soleil se lève sur tes jours.

Mais comment oublier les autres, aussi beaux dans leur indignation et leur colère, — ceux de Vigny :

> Je roule sous mes pas sans voir et sans entendre
> A côté des fourmis les populations ;
> Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre ;
> J'ignore en les portant les noms des nations.
> On me dit une mère et je suis une tombe ;
> Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe.
> Mon printemps ne sent pas vos adorations...

N'attendez point de Tennyson ces chants passionnés, ces transports extrêmes. La nature n'est que le décor et l'ornement de notre vie ; elle s'y adapte, et l'homme ne cesse jamais de lui demeurer supérieur. Il en est le maître, sûr de ne trouver en elle que le reflet de ses pensées, l'écho de ses paroles. Nous avons relevé dans les premiers poèmes un sentiment purement esthétique de la nature, et nous l'avons vu se manifester par des finesses et des grâces qu'on appellera plus tard préraphaélites. Il s'humanise peu à peu, et les paysages ne sont plus guère colorés que par l'émotion dominante du poème. Peut-être cet accord est-il la conséquence d'une longue familiarité du poète avec la nature ; entre elle et lui, il s'est établi une harmonieuse correspondance ; elle ne l'enivre pas, ne l'opprime pas ; elle n'est pour lui ni mystérieuse, ni forformidable. Au contraire, il admire ses grandes lois, il les trouve harmonieuses et belles ; il estime que désordres, discordes et désastres viennent de les avoir violées.

Confiant et charmé, il peut céder au prestige de la nature sans qu'elle le tyrannise jamais, sans qu'elle lui fasse oublier l'humanité.

Tennyson est largement, profondément humain. Peu de lyriques l'ont été, si je puis dire, avec autant d'étendue. L'homme, ses différents caractères, ses diverses conditions, les luttes, les labeurs et les rêves de l'homme, voilà le vaste domaine de sa poésie. Elle met en scène les enfants et les mères, les marins et les soldats, les paysans et les princes, le philosophe et l'ascète, le réformateur et l'artiste. Nombre de poèmes ont pour titre un nom propre et laissent parler un personnage. Mais ne nous y trompons pas : le personnage ici est un symbole, tout chargé du sens traditionnel et légendaire, un représentant connu et reconnu de la nature humaine, et dont le nom seul évoque telle de ses infortunes, de ses aspirations ou de ses aventures. Ulysse est le besoin d'aller de l'avant et de braver la bataille de la vie ; sir Galahad est la pureté virile comme la nonne de *Saint Agnes' Eve* est la virginale pureté. Œnone est la femme abandonnée qui évoque sa disgrâce, maudit sa rivale et se lamente avec fureur sur sa propre destinée. Ce ne sont point tant des caractères particuliers, comme chez Browning, que des types généraux, considérés précisément dans ce qu'ils ont d'universel. Ils sont moins destinés à intéresser notre curiosité qu'à éveiller notre émotion. Robert Browning est infiniment plus précis, plus riche, plus divers. Il dresse devant nous un milieu, une époque, une profession : il détaille ses analyses et pousse ses peintures ; il y a en lui un psychologue, un

historien, un érudit même, et un artiste. Tennyson est tout simplement un poète, un poète à qui rien d'humain n'est étranger, mais qui ne cherche dans l'humanité ni l'exceptionnel, ni l'étrange et qui s'attache de préférence aux figures où elle se reconnaîtra.

Car il faut qu'elle se reconnaisse et que cette image lui inspire le respect de soi-même, le sens de sa destinée, le désir de réaliser l'équilibre des différents pouvoirs et la plénitude harmonieuse où se déploie la vie,

> Quand l'esprit et l'âme, en parfait accord,
> Font entendre leur musique ordinaire
> Mais élargie.

C'est à cette inspiration qu'il convient de rattacher les poèmes d'amour de Tennyson. Taine, l'opposant à Musset, dénie toute intensité de passion, toute ardeur de sentiment au noble et calme poète anglais, qu'il voit toujours maître de lui et indifférent à tous ceux qui ne sont pas maîtres d'eux-mêmes. Il serait bien tenté de classer cette partie de son œuvre parmi les produits du puritanisme et des convenances sociales, d'y voir d'excellente littérature « victorienne », bien faite pour la respectable « veuve de Windsor » et ses fidèles sujets, un chant à la louange des affections honnêtes, des longues fiançailles et des chastes fidélités. Sans doute, il y a de cela dans l'œuvre de Tennyson, et il ne serait pas, sans cette inspiration, le grand poète anglais qui eut la rare fortune de parler pour toute sa race pendant un demi-siècle. Ce n'est

pas une raison pour oublier que *Maud* est un des plus ardents et, par endroits, un des plus enivrants poèmes d'amour de la littérature moderme, et que l'anathème de *Locksley Hall*, dans sa violence brutale, n'a jamais été dépassé. Indiquons seulement, — mais indiquons du moins, — ces deux notes extrêmes.

Maud et le jeune homme qu'elle aime sont séparés par la vie, en attendant que bientôt ils soient séparés par la mort. Tragique et fatal amour. Comme il était pourtant follement attendu !

> Oh ! que la terre ferme
> Ne manque pas sous mes pieds,
> Avant que ma vie n'ait trouvé
> Ce que d'autres ont eu de si doux ;
> Advienne alors que pourra,
> Qu'importe si je deviens fou,
> J'aurai eu mon jour.
>
> Puisse durer le ciel si doux
> Et ne pas se fermer ni s'assombrir sur moi
> Avant que je ne sois tout à fait sûr
> Qu'il y a quelqu'un à m'aimer ;
> Advienne alors que pourra
> A une vie qui a été si triste.
> J'aurai eu mon jour (1).

Et après l'attente de l'amour, voici, quand la certitude est venue, l'attente de la bien aimée. Il y a grande fête chez elle : il n'est pas invité, et, tandis que les ombres des danseurs passent derrière les vitres étincelantes, il

(1) *Maud*, XI.

rêve dans le jardin de Maud, lui qui est seul ce soir à ne pas la voir dans toute sa gloire, mais qui sait et qui se répète et qui répète à toutes les fleurs dans la divagation de son ivresse : Elle est mienne, pour toujours, à jamais. Elle va venir ; la nuit a pâli ; voici l'aurore. Elle va venir. Elle vient...

Elle vient, ma colombe, ma chère ;
Elle vient, ma vie, mon destin ;
La rose rouge s'écrie : « Elle approche, elle approche » ;
La rose blanche pleure : « Elle tarde » ;
Le pied-d'alouette écoute : « J'entends » ;
Et le lys murmure ; « J'attends ».

Elle vient, mon trésor, ma suave;
Fût-il jamais démarche plus aérienne.
Mon cœur entendrait ses pas et battrait,
Fût-il terre dans un lit de terre.
Ma poussière les entendrait et battrait,
Fussé-je mort depuis un siècle ;
Elle tressaillerait et tremblerait sous ses pieds
Et refleurirait pourpre et rouge (1).

Encore n'est-ce là, pourrait-on dire, qu'un délicieux chant lyrique, un des plus embaumés, un des plus frémissants de la poésie anglaise. Mais où donc la passion a-t-elle laissé éclater plus de douleurs et d'amertume que dans cette plainte où se révèle la souffrance d'une blessure envenimée ?

(1) *Maud*, XXII, x et xi.

O ma cousine au cœur léger, ô mon Amy qui n'es plus mienne !.
... Tu t'abaisseras à son niveau de jour en jour,
Ce qui est raffiné en toi se dégradera pour sympathiser avec [la boue.
Tel mari, telle femme. Tu t'es alliée avec un rustre :
La grossièreté de sa nature sera comme un poids pour te [ravaler.
Sitôt que sa passion aura épuisé sa première fougue, il te [tiendra
Pour quelque chose d'un peu mieux que son chien, d'un [peu plus cher que son cheval.
Qu'est-ce là ? Ses yeux sont lourds : ne pense pas qu'ils [sont moites de vin ;
Approche-toi de lui, embrasse-le, prends sa main dans la [tienne.
Il se peut que monseigneur soit las, qu'il se soit surmené le [cerveau :
Trouve pour le délasser tes plus fraiches fantaisies, caresse-le [de tes plus légères pensées.
Il répondra comme il faut, il répondra des choses faciles à [comprendre.
Mieux vaudrait que tu fusses morte devant moi, t'eussé-je tuée [de ma main !
Mieux vaudrait que toi et moi nous fussions sous terre, [à l'abri des hontes du cœur,
Roulés dans les bras l'un de l'autre et silencieux dans un [dernier embrassement (1).

Il suffit peut-être de ces deux exemples. D'autres montreraient, comme eux, que Tennyson fut capable des accents les plus passionnés. La vérité est qu'il se méfie de la passion, qu'il en a peur, qu'il s'efforce de la dominer

(1) *Locksley Hall.*

et de la contenir. Il ne revient qu'une certaine place à l'amour dans un monde bien ordonné. Est-ce donc méconnaître son pouvoir que de redouter ses ravages ? Et sont-ils seuls à le ressentir, ceux qui lui abandonnent tout ? C'est une illusion romantique d'adorer dans l'amour je ne sais quel droit sacré, le droit suprême de l'individu, qui a tous les droits, et de bénir ses dévastations. Tennyson ne pouvait se complaire à cet individualisme exaspéré. Nous le retrouvons devant l'amour, comme nous l'avons vu devant la nature, avec le sentiment de la loi et de l'ordre.

On voit combien il s'oppose, en même temps qu'à notre romantisme, aux Shelley, aux Byron, à ces poètes de la révolte, dont l'Angleterre conservatrice et traditionaliste accueillit les chants avec une stupeur mêlée d'indignation et d'admiration. Elle allait se reconnaître, au contraire, tout entière et pendant un demi-siècle, dans l'œuvre qui exprimait non plus ses explosions et ses représailles, mais les dispositions normales et habituelles de son âme.

La Princesse

CHAPITRE VI

LA PRINCESSE

Il ne faut pas se faire illusion sur le succès du recueil de 1842. Malgré l'admiration enthousiaste de la jeunesse lettrée et ardente d'Oxford et de Cambridge, malgré le chaleureux hommage de quelques hautes personnalités, qui appartenaient presque toutes d'ailleurs au groupe des amis du poète, le nom d'Alfred Tennyson n'était point populaire encore ; il ne se répandait dans le public qu'avec une extrême lenteur. Aubrey de Vere nous en donne cette preuve, très significative entre beaucoup d'autres. Il avait qualifié Tennyson de « grand poète ». Le directeur de l'importante Revue qui publiait cet article, effaça « grand », il y substitua « vrai ». Cet éloge lui paraissait plus conforme au sentiment général, qu'il eût craint de choquer avec une épithète excessive et inattendue.

Ce n'était point la publication suivante, qui pouvait avancer beaucoup l'heure du triomphe. Le premier effort de ce génie lyrique pour imaginer et construire fut plu-

tôt hasardeux. Son poème narratif et philosophique, *La Princesse*, dont le plan le préoccupait déjà en 1839, et dont il avait montré la première partie, durant l'été de 1845, à son ami Edmond Lushington, parut en 1847. L'année précédente, Elisabeth Barrett écrivait à Robert Browning qu'un ami lui avait fait ouvrir de grands yeux en lui exposant le sujet, et qu'elle ne savait qu'en penser. Après la lecture elle s'avouait très désappointée. « Le livre est en vente », écrivait l'auteur à Fitz Gerald, « je le déteste et sans doute en ferez-vous autant. » Celui-ci devait dépasser l'attente du poète. « On me considère comme un grand hérétique », avouait-il plus tard, à propos de Tennyson, « parce que, comme Carlyle, j'ai absolument désespéré de lui après *La Princesse*. »

On ne saurait donc dissimuler l'échec de cette composition bigarrée, dont l'auteur n'a pas réussi à dominer l'ensemble et à fondre les divers éléments. Sans doute le goût anglais est moins sensible que le nôtre à de tels défauts : il a moins de mesure et la prodigalité luxuriante ne lui déplaît pas. Il fut néanmoins un peu déconcerté par cette « macédoine » (1) de fantaisie et de pédagogie, de poésie et de romanesque, de sérieux, de burlesque et de grâce, de satire et de rêve.

C'est l'histoire d'une Princesse Ida qui ambitionne pour son sexe l'émancipation intellectuelle. Elle fonde dans ce dessein une Université où les femmes doivent être élevées complètement séparées des hommes. Mais l'en-

(1) L'auteur appelle lui-même son poème : *A medley*.

treprise est traversée par les efforts d'un Prince du Nord, fiancé depuis son enfance à la Princesse du Sud, qu'il a adorée de loin comme un idéal. Il s'introduit dans le collège avec deux camarades sous un déguisement, se fait admettre parmi les étudiantes, est découvert et ignominieusement chassé, quoiqu'il ait trouvé une occasion de sauver la vie d'Ida. Le père du Prince investit le collège avec une armée, et les trois rudes guerriers, frères de la Princesse, accourent pour la défendre. On décide de vider la querelle par un combat de cinquante guerriers dans chaque camp. Le parti du Prince est vaincu, lui-même est blessé avec plusieurs autres. Ida ouvre toutes grandes les portes du collège aux blessés des deux armées, et près du lit où souffre le jeune homme qui l'aime, elle est conquise par la pitié.

Nous avons peine à imaginer un poète français combinant les spéculations de quelque haut traité de l'Education des filles avec la donnée des *Mousquetaires au Couvent*. Tennyson a placé le tout dans le décor d'un moyen âge irréel, et il a écrit là-dessus une œuvre hétéroclite, un peu ennuyeuse parfois, et plus souvent charmante.

La fantaisie du poète exploite complaisamment ce thème d'une Université féminine dans son cadre idéal et son riche décor d'élégance. Il y a là un prétexte à maintes esquisses pittoresques : costumes académiques, en soie narcisse et lilas, avec ceintures d'or ; palais aux arches sculptées, salles à colonnes, cours de marbre, où le parfum des jasmins et des roses se mêle à la musique des fontaines et au « carillon du rossignol. » L'aménagement

n'est pas moins somptueux : lampes au globe blasonné, horloges au timbre d'argent, lits aux rideaux de soie et aux couvre-pieds de pourpre, pupitres en bois de satin. Enfin l'art ajoute à toutes ces splendeurs la beauté de ses symboles : on voit Pallas casquée et Diane le croissant au front, d'innombrables souvenirs du triomphe de la femme et emblèmes de ses aspirations. C'est un autre prétexte encore à de brillantes scènes, que les leçons ou les divertissements de ces jeunes filles : telle l'excursion géologique agrémentée d'un festin champêtre sous une tente de satin, avec coussins brodés, trépied pour brûler les parfums, services d'or pour les viandes délicates, verres évasés pour les vins d'ambre, et même une harpe pour donner au vol de l'heure les ailes de la musique...

Mais le poème n'est pas seulement une « macédoine » à cause de ses anachronismes et de tout ce qu'il y a d'hétéroclite et d'irréel dans ce pêle-mêle des pays, des civilisations et des siècles, qui lui donne l'inconsistance d'un rêve ; c'est un « mélange » en un autre sens encore, une fusion de plaisanterie et de sérieux, de raillerie et d'exhortation. La Princesse Ida, en dépit de ses erreurs et de ses fautes, représente un noble désir de la femme, son vœu d'un développement plus complet, son élan vers une vie plus large. Et cette fille de roi n'est pas égoïste ; elle a le sentiment de son pouvoir et de sa responsabilité, elle pense aux autres, elle paie de sa personne et se dévoue :

> Quand nous avons mis la main
> A cette grande œuvre, nous arrêtâmes en nous-même le dessein
> De ne jamais nous marier...

N'avons-nous pas fait nous-même le sacrifice ?
Les femmes... tombent si souvent
Du haut de leur désir ! Elles ne savent pas, elles ne peuvent
A quel point leur bien-être nous passionne. [pas deviner

Tennyson, d'après le témoignage du *Memoir*, la considérait comme une des plus nobles parmi ses figures de femmes. Il n'était point en sympathie avec le « féminisme ». Le poète Sydney Dobell, qui se lamentait bien haut de voir « grossir d'heure en heure le bataillon des authoresses, ces vices charmants et ces brillantes calamités de la jeune littérature anglaise », saluait *La Princesse* comme une noble censure des aspirations féministes. Voyez ce qu'il advient de la belle princesse, qui s'était instituée comme la supérieure de cette sorte de couvent, où elle formait des jeunes filles à secouer le joug des hommes : son dessein s'effondre parmi des désordres et des souffrances, tandis qu'elle revient tout simplement à la loi de la vie, à la loi de l'amour. Tennyson ne veut-il pas nous signifier par là que les affections naturelles l'emporteront toujours, chez la femme, sur ses efforts d'indépendance et sa révolte contre la domination intellectuelle de l'homme, établie et reconnue ? S'il en est autrement, il n'y a à attendre que du mal. « Vous avez vu », écrivait Tennyson à Dawson, au reçu de son *Etude sur La Princesse*, « que si jamais les femmes se laissaient aller à de tels caprices, le burlesque et le tragique pourraient s'y donner la main. » On sent sous tout le poème comme un courant de passion naturelle qui désagrège tout l'édifice d'indépendance féminine et de confiance

en soi que la Princesse a entrepris de bâtir sur la base de l'émancipation intellectuelle.

Il ne faut donc pas dédaigner comme insignifiant ce romanesque conte d'amour; il ne faut pas non plus le prendre trop au sérieux, comme le font à la fois ceux qui reprochent à l'auteur de jouer avec un sujet aussi délicat et aussi grave, et ceux qui veulent voir dans son poème « le mélodieux évangile de l'enseignement supérieur des femmes », *the herald melody of the higher education of women*. Nous ne pensons pas non plus qu'il y ait lieu de chercher, dans des œuvres antérieures, les « sources » de *La Princesse* et les modèles de son rêve. Sans remonter jusqu'à *La République* de Platon où nous voyons soutenir l'idée que, dans l'Etat parfait, hommes et femmes devraient poursuivre les mêmes travaux et, à cette fin, recevoir une éducation commune, nous pourrions citer, en Angleterre seulement, la *Faerie Queene* de Spencer (1), *Peine d'amour perdue*, de Shakespeare, l'*Essay on Projects* de Defoe, Mary Wollstonecraft avec sa *Revendication des droits de la femme*, et ses *Pensées sur l'éducation des filles*, — à quoi il conviendrait d'ajouter tels passages de Milton, Ascham, Steele, Shelley. Il y a aussi Auguste Comte, que l'on n'ignorait point en Angleterre. Tennyson le connaissait-il et s'est-il inquiété de toute cette littérature spéciale ? C'est assez douteux. Mais il paraît bien difficile, au contraire, de ne pas admettre qu'il ait connu la petite pièce, composée deux cents ans plus

(1) Livre V, chants IV-VII.

tôt par Marguerite Cavendish, comtesse de Newcastle, sous le titre *Académie des Femmes* (*The Female Academy*) et dont le point de départ est le même que celui de *La Princesse :* des jeunes filles enfermées dans un collège où des galants essaient de pénétrer. Il serait plus vraisemblable encore que le poète se fût inspiré de ce passage de Johnson au dernier chapitre de son *Rasselas*, publié en 1759 :

« La princesse pensait que, de toutes les choses sublunaires, le savoir était la meilleure : elle désirait d'abord apprendre toutes les sciences, puis se proposait de fonder un collège de femmes instruites, dont elle aurait la présidence, et où, conversant avec les vieilles et instruisant les jeunes, elle partagerait son temps entre l'acquisition et la transmission de la sagesse, et préparerait pour l'âge suivant des modèles de prudence et des parangons de piété. »

Quoi qu'il en soit des origines littéraires de la donnée du poème, la question était dans l'air et nous avons la preuve que Tennyson avait déjà réfléchi aux droits de la femme et aux entraves qui gênent sa croissance. Voici, en effet, deux strophes supprimées dans *A dream of fair women :*

En tout pays je pensais que, plus ou moins,
  La plus forte, la plus rude des deux natures, écrasait
La plus douce, sans trouver de résistance dans cette douceur,
  Et toute à son éternel égoïsme :

Et je me demandais s'il y avait quelques moyens par où,
  En quelque lointain futur, la plus douce des deux âmes
Pourrait reprendre toute la part qui lui revient
  Dans la conduite de l'humanité.

C'est en somme la réponse à ces questions qu'apportent les derniers vers du poème, où se traduit, avec une admirable sincérité et splendeur d'éloquence, la haute pensée du poète, toute de mesure et de raison.

Peu à peu le lyrisme se dégage, avec toute sa puissance d'expression, personnelle et humaine : au-dessus du vain tumulte des idées, il affirme la vérité de la vie et de l'amour ; plus haut que les querelles et les systèmes, il fait entendre son chant :

— Ne te blâme pas trop, lui dis-je, ne blâme pas
Trop les fils des hommes et leurs lois barbares :
Elles ont été les voies rudes du monde jusqu'à maintenant.
A l'avenir, tu auras une aide, la mienne, car je sais
Que la cause de la femme est celle de l'homme : ils s'élèvent
[ou s'avilissent
Ensemble, rapetissés ou divins, esclaves ou libres :
Car celle qui sort du Léthé pour gravir avec l'homme
Les degrés resplendissants de la nature partage avec l'homme
Ses jours et ses nuits ; avec lui, elle marche à une même destinée.
C'est elle qui tient dans sa main la jeune planète :
Si elle est de nature petite et mesquine,
Comment les hommes pourraient-ils grandir ? Mais renonce à
[travailler seule.
Nous pouvons beaucoup dans notre rang : autant qu'il est en nous.
Nos efforts unis les serviront l'un et l'autre quand nous vien-
[drons à elle,
L'aidant à se dégager des végétations parasites
Qui semblent la soutenir, et qui ne font que la courber vers la terre.
Nous tâcherons de lui donner de l'espace, pour que tout puisse
[fleurir
En elle, pour qu'elle s'appartienne à elle-même en pleine propriété,
Maîtresse de se donner ou de se refuser ; de vivre, d'apprendre,
[et d'être
Tout ce que comporte sa propre nature de femme ;

Car la femme n'est pas un homme ébauché,
Mais un être différent : si nous la rendions semblable à l'homme,
Il faudrait voir mourir l'amour et ses suavités. Car cette harmonie
N'est pas un même son répété : elle est l'accord de deux sons
[différents
Avec de longues années cependant, croîtra la ressemblance :
L'homme sera plus féminin, la femme plus virile ;
Lui, croîtra en douceur et en élévation morale
Sans perdre les muscles qui se tendent pour lutter ;
Son esprit à elle s'élargira sans qu'elle perde ses instincts
[de mère,
Sans que la pensée étouffe en elle les grâces enfantines ;
Jusqu'à ce qu'enfin elle s'adapte à l'homme
Comme une musique parfaite à de nobles paroles.
C'est ainsi que je les vois à l'horizon du temps,
Assis côte à côte dans la splendeur de leurs facultés,
Recueillant la moisson du passé et semant l'avenir,
Se vénérant l'un l'autre, et se respectant eux-mêmes,
Distincts dans leur individualité...
Puissent ces espérances se réaliser !
Elle répondit en soupirant : — « J'ai bien peur
Qu'elles ne se réalisent pas. » — « Chère, à nous du moins de
[les symboliser
Dans notre propre vie, et que pour nous périsse cet orgueilleux
[mot
D'égalité, puisque à lui seul chaque sexe
N'est qu'à moitié lui-même, et que, dans toute véritable union,
[il n'y a plus
D'égal, ni de supérieur : l'un apporte
Ce qui manque à l'autre, et toujours unis dans la pensée,
Unis dans le dessein et dans la volonté, ils deviennent
L'être unique et parfait,
Le double cœur qui rythme d'un même battement
La vie. » Et soupirant de nouveau, elle reprit : — « Le même rêve
Que j'ai fait autrefois ! Quelle femme a pu vous apprendre
[toutes ces choses (1) ? »

(1) *The Princess*, VII.

Il convient d'indiquer du moins, puisque sans le secours du texte nous ne saurions faire plus, l'incomparable maîtrise avec laquelle Tennyson use continuellement, dans le poème, de son mètre préféré, le « vers blanc » : mètre purement anglais, plus susceptible que tout autre, comme le fait remarquer en termes excellents Sir Alfred Lyall, d'une structure scientifique, puisqu'il se passe du secours adventice de la rime. Le vers normal consiste, on le sait, en cinq iambes, marqués non seulement par la quantité, mais aussi par l'accentuation ; et c'est à la mobilité de l'accent que la prosodie anglaise doit sa liberté et la langue sa merveilleuse puissance poétique. « L'artiste consommé triomphe dans le vers blanc, grâce à l'infinie variété de la mesure dans les sons qu'il peut tirer de cet instrument à cinq cordes. Il semble facile d'en jouer ; mais peu de mains en somme savent lui faire rendre autre chose qu'un fastidieux bourdonnement (1).

L'uniformité rythmique du poème est coupée par d'exquises chansons qui y mêlent leur lyrisme. Il y en avait trois dans le texte primitif. Tennyson en intercala six autres, une en tête de chaque chant, à la troisième édition, en 1850. Nous donnons ici une des premières, dont la mélancolique tendresse exprime le regret, la détresse, et l'attente d'une vie sans amour.

Larmes, ô vaines larmes, je ne sais ce qu'elles veulent,
Les larmes qui du fond d'un divin désespoir
Sourdent au cœur et s'amassent aux yeux,
A la vue des heureux champs d'Automne,
A la pensée des jours qui ne sont plus.

(1) *Tennyson*, by sir Alfred Lyall, p. 23.

Frais comme le premier rayon sur une voile,
Qui nous ramène nos amis et semble émerger des flots,
Triste comme le dernier dont se rougit la voile
Qui s'efface à l'horizon avec tout ce qu'on aime;
Aussi tristes et frais les jours qui ne sont plus.

Ah! tristes, étranges, comme en une aube obscure
Le matinal gazouillis des oiseaux à demi éveillés
Pour des oreillles mourantes, lorsqu'à des yeux mourants
La fenêtre lentement devient un carré pâle;
Aussi tristes, aussi étranges les jours qui ne sont plus.

Chers comme les baisers remémorés après la mort,
Et suaves comme ceux qu'une fantaisie sans espoir prend en rêve
A des lèvres qui sont pour d'autres; profonds comme l'amour,
Comme les premiers amours, et, de regret, sauvages;
O Mort dans la Vie, les jours qui ne sont plus.

In Memoriam

CHAPITRE VII

IN MEMORIAM

C'est à la publication d'*In Memoriam*, en 1850, que remonte la véritable popularité de Tennyson.

Le 25 septembre 1833, Arthur Henry Hallam, le fils de l'historien, l'ami le plus cher d'Alfred, mourait subitement à Vienne, et on l'enterrait le 3 janvier 1834 dans l'église « obscure et solitaire » de Clevedon, qui domine le Canal de Bristol. Au soir d'un de ces tristes jours d'hiver, Tennyson avait déjà noté sur son album quelques vers inachevés, où nous reconnaissons le germe de l'œuvre qui devait mettre seize années à mûrir :

> Où est la voix que j'aimais ? Ah ! où
> Est cette chère main que je voudrais presser ?
> Hélas ! les larges cieux froids et nus ;
> Les étoiles qui ne connaissent pas ma détresse !
>
> La vapeur façonne le ciel ;
> Des formes indécises se meuvent dans l'ombre !
> Plus grande que nature voici passer
> L'ombre de l'homme que j'aimais,
> Et elle joint les mains comme en prière !

Dès lors, ce fut comme une obsession, tour à tour cruelle et douce. Il y a dans les amitiés de jeunesse une

force incomparable de sentiment. Mais nulle part peut-être elles ne trouvent à s'épanouir comme dans la noble intimité des Universités anglaises, ces séminaires où la vie du cœur et la vie de l'esprit accordent leurs démarches. Peut-être aussi le peu de goût de la race pour les abstractions prédispose-t-il davantage aux attachements personnels : on aime les liens concrets, on s'enthousiasme moins pour des définitions théoriques du génie et de la vertu que pour des modèles visibles et vivants. Il semble bien qu'il en ait été ainsi d'Alfred Tennyson et d'Arthur Hallam. Le premier, avec sa sensibilité de poète, aimait dans le second son jeune idéal de droiture et de pureté ; il y reconnaissait sa propre conscience, plus radieuse et plus ferme, et s'en reposait sur elle avec un double sentiment délicieux de sécurité et d'admiration. Et brusquement le voilà rejeté en lui-même, condamné à achever seul le travail si facile à deux : le voilà solitaire dans le monde spirituel qui s'ouvre devant lui avec ses trésors et ses énigmes, les aspirations de l'âme et les problèmes de la pensée.

L'inspiration du poète en fut approfondie et transformée. Déjà, nous l'avons vu, le recueil de 1842 attestait un élargissement de sa pensée et de sa poésie. Mais c'est huit ans plus tard encore, qu'il livra, si l'on peut dire, le secret de cette métamorphose, quand il publia, sans nom d'auteur, sous l'inscription funéraire IN MEMORIAM A. H. H. Obiit MDCCCXXXIII, les cent trente et un poèmes d'un mètre uniforme qui nous révèlent l'épreuve

mémorable de sa douleur et le triomphe de son amour.

A une première lecture avide, nous risquons, nous autres Français, d'être déçus. Ce ne sont point là les magnifiques épanchements des *Contemplations*, ces plaintes inspirées et ces chants d'une simplicité déchirante où se lamente la plus grande sensibilité lyrique de la poésie moderne. Nature recueillie et méditative, Tennyson n'a si longtemps vécu sur son intime souffrance que pour la conquérir à sa pensée, et cette lutte obstinée s'est terminée par une sereine victoire. Elle est minutieusement retracée, avec cet admirable sérieux, cette patience, cette lenteur du génie anglais, que ne lasse pas la monotonie. Car malgré la richesse des variations, la diversité des nuances, cette longue suite de pièces sur le même thème, dans le même rythme, est monotone inévitablement. Elle lasse une oreille distraite, ou toute sonore encore des fanfares éclatantes, des musiques aux larges flots. Mais elle est écrite pour des lecteurs posés, attentifs : ils en pénètrent, à mesure qu'ils l'écoutent chanter de plus près, ils en épuisent tout le sens, toute la vérité, toute la beauté. « La plus grande élégie du siècle », répètent volontiers les critiques de langue anglaise. Oui, sans doute, en dépit de cette précision aiguë, de cette allure calme. Ces petits iambes octosyllabiques, groupés en strophes régulières de quatre vers, à rimes croisées, semblent faits pour l'analyse bien plutôt que pour les effusions, et rappellent les courtes pièces psychologiques d'un Sully-Prudhomme :

> L'habitude est une étrangère
> Qui s'installe dans la maison...

. Le poète n'est pas emporté par le flot tumultueux d'un chagrin que rien ne maîtrise : il domine sa douleur, il l'oblige à se tenir devant lui, docile et frémissante ; il l'interroge, il se fait son confident, son conseiller, son consolateur ; il l'apprivoise, il l'apaise ; elle l'écoute, elle lui répond, elle devient, pour le satisfaire, subtile, ingénieuse : lui, ne laisse rien perdre ; il la suit dans ses lentes rêveries et dans ses méditations comme dans ses envolées. Il veut enfin lui prêter un langage digne d'elle, dût-il pâlir sur les propos qu'elle tient et que pieusement il interprète.

On s'y est trompé : cette douleur a paru trop tranquille, trop raisonneuse et trop bien disante. C'est le plus grave des contresens. « Son long poème *In memoriam*, écrit à la louange et au souvenir d'un ami mort jeune, est froid, monotone et trop joliment arrangé. Il mène le deuil, mais en gentleman correct, avec des gants parfaitement neufs, essuie ses larmes avec un mouchoir de batiste, et manifeste pendant le service religieux qui termine la cérémonie toute la componction d'un laïque respectueux et bien appris (1). » L'illustre auteur de la *Littérature anglaise* paie ici la rançon de sa maîtrise et de sa méthode. Il a dégagé le caractère dominateur : Tennyson est un dilettante. Dès lors cette longue élégie ne saurait être qu'un accident dans sa carrière poétique, un intermède, disons le mot : une erreur. « La grande affaire pour un artiste est de rencontrer des sujets qui

(1) Taine, *Histoire de la Littérature anglaise*, livre V, ch. VI.

conviennent à son talent. Celui-ci n'y a pas toujours réussi. » Il n'est pas possible de se méprendre davantage. On serait plus près sans doute de la vérité en affirmant qu'il n'y a pas d'œuvre dans la poésie lyrique moderne où le poète ait mis plus de lui-même, de sa vie intérieure, de sa vie profonde. C'est là non pas seulement qu'elle s'exprime, mais encore qu'elle se décide : c'est là qu'il faut aller la chercher si nous la voulons connaître, là qu'il faut l'interroger si nous voulons qu'elle nous livre son secret.

A l'âge où un jeune « intellectuel » s'éprendrait d'une philosophie ou d'une idée, Alfred Tennyson avait été attiré par une âme. Cette affection était pour lui un grand réconfort. L'ami parti, son appui se dérobait, son modèle devenait invisible. La fidélité du poète réussit à vaincre la mort. Il ferma, devant celle qui était venue comme une voleuse, les portes de son souvenir, et ce qu'elle avait cru lui soustraire, il ne l'en posséda que mieux. D'une belle vie près de laquelle il avait rêvé de dérouler la sienne, il fit une vie intérieure à sa vie. La mort n'interrompit rien : elle transforma et elle acheva. Ce qui avait été d'abord la noble entente de deux êtres devint une communion absolue, une mystique fusion. Henry Arthur Hallam survit dans Alfred Tennyson qui a enrichi son âme de cette âme (1).

Les pièces d'*In memoriam* nous retracent cette longue lutte et cette victoire. L'œuvre écrite ne fait que suivre

(1) CXXX, *Thy voice is on the rolling air.*

le progrès, noter les péripéties et les étapes, fixer les résultats d'une œuvre plus originale et plus rare, que la grande affaire du poète fut d'abord de réaliser en soi. Pour se consoler, il fallait croire; pour continuer de vivre, il fallait espérer. Son âme était faite pour la foi et pour l'espérance. Elle s'appuyait sur le sens de la loi et de l'ordre. Dès lors, ses méditations n'expriment pas tant une crise qu'un éveil, un élargissement, un progrès. Elle se repose maintenant dans cette certitude : « Mieux vaut avoir perdu l'objet de son amour que n'avoir pas aimé. » Elle s'y repose, parce qu'elle sait qu'une éternelle séparation des âmes unies par l'amour est inconcevable. Ne lui demandez pas comment elle le sait : les chants d'un poète ne sont pas les spéculations d'un philosophe (XLVIII). Mais l'âme peut arriver « à force de rester sérieuse et pensive », comme dit Vigny, jusqu'à ce haut degré de sérénité religieuse, jusqu'à cette paix supérieure qui est le prix des longs efforts et des patientes élévations.

La foi qu'il a conquise sur les défaillances et les doutes, Tennyson la défendra plus tard contre l'incroyance de son temps ; il en proclamera les articles essentiels : présence, puissance et bonté de Dieu, liberté de l'homme, immortalité de l'âme. Sa poésie montera d'un vol tranquille jusqu'aux cimes où la pensée respire, comme un air du ciel, les révélations de la conscience et de l'extase. De ces hauteurs, le monde matériel n'apparaît plus que comme l'ombre de l'esprit de Dieu. Nous ne connaissons le tout de rien. Le temps n'est qu'une illusion imposée à

notre vie consciente. Les misères et les imperfections de l'univers sont des apparences auxquelles est condamnée notre nature humaine. Pour dépasser l'intelligence bornée, pour croire, il faut mériter de croire. Soyons droits, soyons purs, restons libres. La liberté est un mystère, mais elle est un fait. « Nos volontés sont nôtres, nous ne savons pas comment ». Et notre volonté, qui est la plus haute et la plus durable partie de notre être, se rattache à la volonté divine, d'où procède sa signification spirituelle, éternelle.

> O vivante volonté qui dureras
> Quand tout ce qui est apparence sera brisé,
> Dresse-toi sur le roc spirituel,
> Coule à travers nos actes pour les purifier.

Enfin, à quoi pourrons-nous trouver encore de l'importance en ce monde, sans une foi absolue dans l'immortalité de l'âme et de l'amour ? Toute la vie n'est qu'une série de renversements et de contradictions auxquels on ne voit plus ni signification ni importance, si les espérances qui naissent ici ne sont pas destinées à se réaliser ailleurs...

C'est dans *In memoriam* que s'éveille et s'exprime pour la première fois cette pensée morale et religieuse. Bien des poèmes la développent dans la suite (1) ; mais nous la trouvons là à sa source et presque tout entière. En même temps, nous voyons apparaître, pour la première fois aussi, la forme parfaite, celle que Tennyson attendait

(1) Voir notamment : *Will*, — *Milton*, — *Wages*, — *The Higher Pantheism*, — *Flower in the Crannied Wall*. — *The Ancient Sage*. — *Vastness*, — *Merlin and the Gleam*.

sans doute d'avoir atteinte avant de se reconnaître un artiste. Il le devint, par le recueillement de sa douleur, par son noble effort pour la dépouiller de tout ce qui n'est pas digne d'elle, pour en dégager la plus pure essence humaine et la rendre, si l'on peut dire, transparente au divin. A cette grande école, son art apprit le secret de la beauté la plus simple, qui est aussi la plus touchante ; il atteignit ainsi ce point de perfection où l'émotion, l'idée, les mots et le rythme, intimement unis, semblent n'avoir jamais été distincts et ne pouvoir plus jamais être séparés. Autant dire qu'une telle poésie est intraduisible. L'art du poète en arrive à s'effacer, comme pour éviter tout ce qui ressemblerait à un artifice. Quelle simplicité, quelle sincérité et quelle beauté dans l'exquise et toute pure expression de sentiments si vrais et si forts ! Mieux vaut mourir que d'oublier, dit quelque part le poète, « car vivre davantage alors ce n'est plus vivre » :

In more of life true life no more.

« Mieux vaut avoir perdu l'objet de son amour que n'avoir pas aimé » :

Tis better to have loved and lost
Than never to have loved at all.

Et quel accent encore dans ces émouvantes paroles, un soir que la peine est trop forte, et que, malgré l'effort pour espérer, la volonté de croire, le cœur trop pesant retombe avec un cri :

Considérez que nous ne savons rien ;
Je ne puis qu'espérer dans l'avenir meilleur ;
Tout sera bien, plus tard, peut-être, un jour lointain ;

Et, chaque hiver passé, reviendra le printemps.
Ainsi je vais rêvant, mais que suis-je ?
Un enfant criant dans la nuit,
Un enfant criant après la lumière,
Et qui a tout dit quand il a crié.

Ecoutez sonner les clochers prochains, les clochers lointains :

From far and near, on mead and moor...

« Bonne volonté, la paix à vous tous ! Bonne volonté à tous et la paix ! »

Peace and goodwill, goodwill and peace,
Peace and goodwill, to all mankind.

Il faut lire enfin cette admirable pièce du carillon de Noël où passe toute la philosophie du poète, où se mêlent les voix alternées de sa mélancolie et de son espoir, où se répondent les cœurs, les appels et les prières jetés aux quatre vents du ciel par une âme qui monte :

Ring out, wild bell, to the wild sky.

Mais rien ne peut donner, en français, l'impression de ce large rythme sonore : « ring out, — ring in, — ring out. — ring in... », dont chaque battement comme une bénédiction, apporte quelque bien, emporte quelque mal.

Sonne, cloche éperdue, au vertige du ciel,
A la froide lumière, au nuage qui fuit ;
Cette année agonise et mourra dans la nuit :
Sonne, cloche, et la livre au néant éternel.

Sonne pour elle un glas, sonne pour la nouvelle,
  Sonne, cloche joyeuse, au-dessus du sol blanc :
  Un an s'enfuit ; suis-le de ton adieu tremblant ;
Sonne le glas du faux, et que ta voix appelle

Le seul vrai. Sonne un glas pour le chagrin rongeur
  Qui s'attache à ma vie à jamais désolée ;
  Pour la guerre entre riche et pauvre : et, voix ailée,
Sonne l'avènement pour tous du Droit vainqueur.

Sonne un glas pour la fin de la mourante foi
  Du parti qui prolonge une cause vieillie ;
Sonne pour accueillir une plus noble vie,
  De plus humaines mœurs, une plus pure loi.

Un glas pour le besoin, les soucis, le péché,
  La cruelle froideur de cet âge sceptique ;
Sonne un glas, sonne pour mon vers mélancolique,
  Et qu'un plus large chant par toi soit annoncé.

Sonne un glas pour l'orgueil des grandeurs ou du sang,
  Pour la haine civique ou pour la calomnie ;
  Sonne pour célébrer la justice infinie,
Et, dans l'amour du bien, le monde renaissant.

Sonne un glas pour l'amour de nos penchants mauvais ;
  Sonne un glas pour la soif de l'or, mère de haine,
  Pour la guerre pendant vingt siècles souveraine :
Et sonne pour fêter vingt longs siècles de paix.

Sonne, et dis que voici l'homme à la libre foi,
  Au cœur fier et plus large, à la main plus ouverte ;
  Sonne et chasse la nuit dont la terre est couverte,
Sonne, annonce le Christ dont va régner la loi (1).

1. Léon Morel, *In Memoriam*, Poèmes d'Alfred Tennyson, traduits en vers français. Paris, Librairie Hachette, 2e édition, 1909.

« Je ne sache pas de livre », écrivait Milsand, « qui laisse une idée plus immense de la nature humaine : les conceptions de certains penseurs font entrevoir l'infini dans les capacités de l'esprit ; le livre de M. Tennyson le fait entrevoir daus les facultés morales. » De là vient précisément son originalité. De là vient qu'il est si profondément anglais et répond si bien aux dispositions de l'Angleterre contemporaine. Nous n'y trouvons point l'illusion qui croit tout changer, non plus que la déception qui s'indigne de ce que tout demeure : dans la sérénité de ces poèmes nous reconnaissons l'ampleur de vision qui permet d'embrasser l'ensemble des choses. Une ère nouvelle commence, dont les poètes ont, avec le sens des réalités, le désir de pénétrer la vie, de la comprendre et de la dominer. Leur spontanéité n'exclut pas la puissance de réflexion, et ils savent allier à leurs passions vives des convictions et des affections profondes. La sensibilité est comme soutenue et ennoblie de raison. L'une et l'autre s'appuient sur cette double force de la race et de la nation : une foi, une loi.

L'Aurore de la Gloire et du Bonheur

CHAPITRE VIII

L'AURORE DE LA GLOIRE ET DU BONHEUR

L'année qui vit paraître *In memoriam* fut vraiment pour Tennyson l'année des félicités et du triomphe, *golden year*, celle où il entra, juste au milieu de sa vie, dans la sérénité glorieuse. Quelques mois après la publication du livre, il épousait celle que, vingt ans plus tôt, il avait rencontrée pour la première fois aux côtés d'Arthur Hallam dans le bois de Holy Well, et qui depuis quatorze ans était à la fois sa belle-sœur et sa fiancée (1). Ils s'étaient retrouvés au printemps de 1840 à Shiplake sur la Tamise, où ils avaient été tous les deux les hôtes des Drummond Rawnsley, cousins de Miss Emily Selwood. L'éditeur Moxon avait promis au poète, s'il consentait à publier ses Elégies, un petit versement annuel de droits d'auteur sur ce recueil et les autres poèmes, et Tennyson s'était estimé alors en état d'offrir honorablement un foyer à la compagne qu'il avait dès longtemps choisie. En conséquence,

(1) V. p. 52

après dix années de séparation, ils renouvelèrent leurs fiançailles.

Au mois de mai, *In Memoriam* fut imprimé et donné à quelques amis. Bientôt après, il y eut une première publication anonyme, mais on ne mit pas longtemps à découvrir l'auteur.

Cependant le volume ne fut pas en somme accueilli d'abord avec sympathie par la critique. Un grand journal, par exemple, déclara qu' « il y avait là beaucoup de sentiment poétique perdu » et « beaucoup d'art futile gaspillé en tendres protestations à une Amaryllis du Barreau. » Un autre voyait dans ce poème « des vers touchants où s'épanche sans doute le cœur débordant de la veuve d'un soldat. » Cependant des hommes comme Maurice et Robertson pensaient que l'auteur avait réalisé l'accord du plus haut esprit religieux et philosophique avec les progrès de la science contemporaine, et qu'il était le seul poète qui, « à travers les affres d'une sorte d'agonie », eût tenu bon contre ses propres doutes et difficultés, et contre ceux de son temps, « au profit de ces premiers principes qui sont le fond de tous les credos, qui appartiennent à notre première enfance et sur lesquels les plus sages et les meilleurs se sont reposés au long des siècles : à savoir que tout est bien ; que les ténèbres s'éclairciront ; que Dieu et le temps sont les seuls interprètes ; que l'Amour est Roi ; que l'Immortel est en nous ; enfin, ce qui est la clef de tout le reste, que *tout est bien, quoique la Foi et la Forme soient séparées dans la Nuit de la Crainte.* » Les maîtres de la science comme Herschel, Owen, Sedgwick et Tyn-

dall voyaient en lui un de ses champions et saluaient avec des mots d'admiration pure son amour de la science, l'ardeur avec laquelle il accueillait en bienvenues toutes les découvertes scientifiques les plus récentes, et sa confiance dans la vérité.

Le 13 juillet 1850, le même mois qui vit paraître *In Memoriam*, le mariage de Tennyson fut célébré dans la vieille et charmante église de Shiplake, fameuse par ses magnifiques boiseries de chêne sculpté, ses riches vitraux et les exquises dépouilles de l'abbaye de Saint-Bertin, près de Saint-Omer, saccagée durant la Révolution française. La cérémonie fut des plus simples. Henry Sellwood, père de la fiancée, un de ses beaux-frères, Charles Weld, Edmond et Cecilia Lushington, — la sœur et le beau-frère de Tennyson, — et M. Greville Phillimore formaient toute la noce, avec les trois fillettes qui faisaient les demoiselles d'honneur : Mary et Margaret Rawnsley et Jenny Elmhirst. Tennyson disait plus tard : « La paix de Dieu est descendue sur ma vie devant l'autel où nous nous épousâmes. » Et il faut ici saluer cette noble figure de femme, cette délicate et parfaite compagne d'un grand poète. Elle fut dès lors le conseiller de toutes les heures. « Je suis fier de son intelligence », écrivait Tennyson. Avec elle il discute toujours ses travaux en cours ; elle recopiait ses poèmes et il ne demanda jamais qu'à elle de dire le dernier mot avant la publication. Tout en elle était tendresse, spiritualité, instinctive noblesse de pensée : où eût-il pu trouver une sympathie plus dévouée, plus vaillante et plus sage ? Ce fut

elle qui protégea la sensibilité du poète contre tout ce qu'il y a de fatigant et de fastidieux dans la vie, répondant, par exemple, aux innombrables lettres qu'il recevait de tous les coins du monde. Il trouva dans la sincérité d'âme de cette compagne, dans sa bonne humeur, son abnégation, « sa foi aussi claire que les bleues profondeurs du ciel de juin », le suprême appui aux heures de dépression et de chagrin; et il écrivit pour elle deux des plus beaux parmi ses courts poèmes : *Dear, near and true*, et les vers qui forment la dédicace de son dernier volume : *La Mort d'Œnone* (1).

On ne peut se défendre d'admirer la gravité, la haute raison, la patience qui ont préparé, ménagé et mérité un tel bonheur. Ces vertus sont essentielles à la personnalité de Tennyson : elles contiennent, au moins pour une grande part, le secret de sa force et de son génie. A l'esquisse brillante, mais simplifiée et sommaire, qui forme un des moins bons chapitres de sa belle *Histoire de la littérature anglaise*, où il y en a d'excellents, Taine ajoute un parallèle avec Musset, et la comparaison, l'opposition devrais-je dire, exalte le poète français. On aurait peine à trouver un moyen plus direct et plus sûr de ne point comprendre Tennyson. Certes la douleur des *Nuits* a sa beauté, qu'on peut préférer à toutes les autres, et une âme tourmentée, une âme de désir et d'orage, a des frémissements et des sanglots dont la poésie est énivrante. Mais cette poésie n'est pas la seule; et pourquoi même serait-elle la plus vraie ou la plus belle ? Les matins

(1) Voir p. 216.

clairs, les soirs d'été, les nuits calmes n'ont pas moins de beauté que les tempêtes et ne révèlent pas moins la puissance de la nature. C'est une illusion romantique de ne concevoir la force que dans la violence : elle s'affirme tout aussi bien, mieux peut-être, dans la sérénité et dans la grâce. En tout cas, il y a une poésie de la paix, de l'ordre, de l'harmonie, aussi bien qu'une poésie des convulsions, des bouleversements et des ruines ; il y a une poésie de la santé et de la vie, aussi bien qu'une poésie de la maladie et de la mort ; et, pour ne pas sortir de l'Angleterre, je me demande si Tennyson n'est pas à la fois plus national et plus humain que Byron, si sa gloire, moins bruyante, ne se révèle pas déjà plus solide et plus durable.

C'est qu'elle est l'expression lentement dégagée, toujours plus ample et plus sûre, d'un intime accord entre le poète et son temps, son pays. A mesure que cette personnalité s'affirme, elle s'élargit ; elle embrasse plus d'éléments de l'âme anglaise et les étreint avec plus de force, et le chant du poète devient chaque jour davantage le chant de la nation.

In memoriam avait trouvé dans le Prince Consort un admirateur enthousiaste. Quelques mois après son mariage, avant même qu'il fût installé dans une demeure à lui, Tennyson reçut un matin la lettre suivante :

Château de Windsor, 5 nov. 1850.

Par la mort de feu le regretté Wm. Wordsworth, la fonction de poète lauréat de la Reine est devenue à la disposition de Sa Majesté.

Les anciens devoirs de cette charge, qui consistaient en Odes à la louange du souverain, ont été depuis longtemps, comme vous le savez sans doute, laissés de côté, et il n'y a point été fait appel durant le règne de sa présente Majesté. La Reine, pourtant, s'est préoccupée de maintenir la fonction, d'abord à cause de son antiquité et ensuite parce qu'elle établit un lien, à travers sa maison, entre Sa Majesté et le corps des poètes de ce pays.

Mais pour que le maintien de cet office soit en harmonie avec l'opinion publique, la Reine sent qu'il doit rester lié à un nom dont la haute distinction dans le monde littéraire donne crédit à la fonction, et c'est ce sentiment qui a déterminé Sa Majesté à offrir d'abord la fonction à M. Rogers. Il a exposé, en réponse à Sa Majesté, que la seule raison qui le contraignait de décliner avec gratitude la gracieuse intention de Sa Majesté, était que son grand âge le rendait incapable de recevoir aucune charge nouvelle.

C'est toujours parce que la Reine désire nommer un poète dont le nom rehausse la fonction de lauréat, qu'elle m'a donné l'ordre de vous offrir le poste comme une marque de l'estime en laquelle Sa Majesté tient votre distinction littéraire.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre obéissant et humble serviteur,

C. B. Phipps.

Tennyson prit un jour entier de réflexion, consulta le soir les amis qu'il avait à dîner et accepta. Le titre lui fut officiellement décerné le 19 novembre. Quelques jours après, il écrivait à son ami le Rev. T. H. Rawnsley.

Je vous remercie de vos félicitations. Mes amis m'ont conseillé de ne pas décliner la fonction de Lauréat. Je n'ai nullement la passion des cours et n'aime rien tant que la retraite. La charge rapporte, je crois, à peine 100 livres par an, et mon ami R. M. Milnes me dit que le brevet et le costume de cour absorberont tout le revenu de la première année... J'attends, vers mars ou avril prochain, un héritier sans héritage. Je suppose qu'il faut mettre en réserve pour lui mes honoraires de Lauréat comme faisait Southey.

Et il demande à son ami s'il pourrait lui indiquer une maison d'environ 60 livres par an (1500 francs). Nous le voyons bientôt, après un essai malheureux à Warninglid dans le Sussex, installé à Chapel House, Montpelier Row, Twickenham. La maison avait vue sur les parcs du général Peel et du Duc d'Aumale. On entrait par un vestibule carré, et, au pied d'un vieil escalier de belle allure, un évêque sculpté, mitre en tête, « semblait vous bénir au passage. »

Le 21 février 1851, Mr et Mrs Tennyson interrompaient leur lecture d'*Alton Locke* (1) pour courir les routes en voiture à la recherche d'un costume de gala qui permît au poète d'assister au baisemain du 26. Quand Rogers apprit l'embarras de son jeune confrère, il offrit le sien, qui avait été porté aussi par Wordsworth et promis à la famille en héritage. Tennyson pourrait ainsi assister au baisemain du 6 mars. L'habit allait assez bien, mais on n'était pas sans inquiétude sur les autres pièces du costume, qui n'avaient pas été essayées.

Ce même mois de mars, tandis qu'il était l'hôte de Sir Alexander Duff Gordon, il fut présenté, au cours d'une soirée donnée par Lord John Russell, à Bunsen et au Duc d'Argyll. Le Duc devait rester, jusqu'à la fin de la vie de Tennyson, un de ses amis les plus fidèles.

Le 20 avril, un premier enfant vint au monde, mais, par suite d'une chute de la mère, il était mort.

(1) Roman de Charles Kingsley, qui parut en 1849 et fit appeler son auteur, à cause des idées de réforme constitutionnelle qui y sont soutenues, « Le Pasteur chartiste ».

C'était le dimanche de Pâques, et à sa naissance j'entendais le grand roulement de l'orgue et le chant du psaume [dans la chapelle contiguë à la maison]... Tout mort qu'il était, je me sentais fier de lui. Aujourd'hui, en écrivant cela, je ne puis maîtriser l'émotion de ce souvenir, je suis heureux de l'avoir vu, le cher petit être sans nom qui a vécu sans avoir vu le jour. Oui, moi, ton père, je t'aime et je pleure sur toi, quoique tu n'aies aucune place dans l'Univers. Qui sait ? Tu en as une peut-être... Que la volonté de Dieu soit faite !

Le 25 juillet, ils partirent pour Boulogne, en route vers l'Italie. Il emmenait avec lui comme compagnons de voyage, Shakespeare, Milton, Homère, Virgile, Horace, Pindare, Théocrite et probablement la *Divine Comédie* et *Gedichte* de Gœthe. Il y avait alors de tels troubles en Italie que le couple n'alla pas à Rome, comme il en avait l'intention. Ils durent aussi abandonner Venise où sévissait la fièvre. Ils séjournèrent trois semaines aux bains de Lucques, où leur grand plaisir était les promenades du soir en voiture dans les montagnes ; ils jouissaient alors « des splendeurs violettes qui coloraient les Apennins, et du pittoresque des paysans battant leur lin et des paysannes filant leur quenouille à la porte de leurs chaumières. » Ils allèrent de là à Florence où ils furent les hôtes d'un frère du poète, Frédérick Tennyson, à la villa Torrigiani. Le 24 septembre ils se mettaient en route pour Paris, où les Browning vinrent les voir à leur hôtel. Robert Browning était déjà l'ami de Tennyson. La frêle Elisabeth, aux grands yeux pleins de spiritualité, traita tout de suite Mrs Tennyson « comme si elle avait été sa propre sœur. » Savile Morton, alors correspondant pari-

sien du *Daily Mail*, vint aussi. Au moment de la séparation, les Browning offrirent au couple deux jolis bouquets parisiens, tout pareils. Quand Tennyson retrouva son logis, il répéta, en franchissant le seuil, les vers de Catulle :

> O, quid solutis est beatius curis !
> Cum mens onus reponit, ac peregrino
> Labore fessi venimus larem ad nostrum,
> Desideratoque acquiescimus lecto.
> Hoc est, quod unum est pro laboribus tantis !

Ce poète pouvait bien être attiré, comme tous ceux de son pays, par la belle Italie, par la terre des souvenirs classiques et des paysages lumineux : il n'était chez lui, il n'était lui-même, que sur le sol anglais. Nous allons y voir grandir, d'un même progrès lent et sûr, son établissement et son inspiration.

Les Idylles anglaises

CHAPITRE IX

LES IDYLLES ANGLAISES

Le 24 novembre 1853, Alfred Tennyson et sa femme quittèrent leur maison de Twickenham avec leur fils Hallam qui y était né le 11 août 1852, et le lendemain ils entraient dans leur nouvelle demeure de Farringford où ils ne cesseront plus d'avoir leur résidence et où le poète écrira, pendant quarante années, une bonne part de ses œuvres les plus célèbres.

Deux considérations avaient déterminé ce choix : la beauté du lieu et son éloignement des agitations du monde. « Si la société était ce qu'elle n'est pas », écrivait Lady Taylor à Aubrey de Vere, « il pourrait être bien de lui faire quelques sacrifices. » La société étant ce qu'elle est, Tennyson résolut d'abandonner Twickenham et d'aller vivre en pleine campagne, en plein travail, sans autre perspective mondaine que les visites de ses nombreux amis. Ses droits d'auteur lui rapportaient alors 12.500 francs, auxquels s'ajoutait le revenu de soixante-

quinze mille francs d'actions de chemin de fer (East Lincolnshire Line). Il prit la maison à l'essai, en location avec promesse de vente. Le ménage s'y organisa tout de suite une vie de propriétaires campagnards, surveillant la petite ferme, s'occupant des pauvres et des malades du village. L'après-midi, on balayait les feuilles, on coupait le gazon, on sablait les allées. Tennyson construisit « une tonnelle de paille » (*a bower of rushes*) dans le jardin de la cuisine. Les primevères, les perce-neige et autres fleurs faisaient leur constant délice et il commença un dictionnaire d'horticulture. Il acheta une jumelle afin de pouvoir observer les faits et gestes des oiseaux dans les yeuses, les cèdres et les pins. Il se mit aussi à la géologie et entreprit à pied, avec le géologue du lieu, Keeping, maintes longues expéditions.

Un second fils, Lionel, naquit en 1854 ; et de bonne heure les deux frères devinrent les petits compagnons du poète. Leur mère n'ayant pas la force de faire de longues marches, il les attelait à sa voiture de jardin, poussait lui-même par derrière, et l'on faisait ainsi des courses par monts et par vaux. Quand les journées étaient assez chaudes, on s'asseyait dans un champet Tennyson lisait à haute voix. Par les temps froids il jouait au foot-ball avec ses garçons dans une vieille carrière à chaux, ou construisait au sommet d'une falaise (Beacon Cliff) des forts en cailloux que l'on canonnait de loin, ou bien encore leur apprenait à tirer de l'arc. Quelquefois on allait herboriser, et au retour, si l'on avait rapporté quelques fleurs inconnues, on consultait le *Flowering Plants* de Baxter.

Quand la pluie ou la tempête les retenaient à la maison, il édifiait des villes de briques, jouait aux raquettes, lisait les *Contes de Fées* de Grimm ou récitait des ballades :

> Malbrou' s'en va-t-en guerre,
> Mironton, mironton, mirontaine.

et

> Si le roi m'avait donné
> Paris sa grand'ville

ou encore *Ye mariners of England* et *L'Enterrement de Sir John Moore*. Les jours de fête on jouait des scènes de quelque pièce fameuse. Il prenait plaisir à diriger les charades enfantines et, s'il fallait un prologue, il en écrivait sa part.

Les plus fécondes séances de travail étaient le matin et le soir, après le déjeuner et après le dîner, durant les deux demi-heures qu'il appelait ses « pipes sacrées. » Il ne voulait alors personne auprès de lui, car ses meilleures idées lui venaient à ce moment-là. A mesure qu'il composait ses poèmes, il les récitait ou les lisait. La lecture à haute voix était pour lui le plus sûr moyen de découvrir tout ce qu'ils pouvaient avoir de défectueux.

Au mois de juin de 1855, l'Université d'Oxford lui offrit le titre de Docteur, sur la proposition de Temple, depuis archevêque de Cantorbéry. Il logea à Balliol, ainsi que sa femme. Assis dans les jardins du collège, en attendant la cérémonie, il entendait les cris des étudiants assemblés au Sheldonian Theatre, et il les comparait aux cris de la plèbe romaine : *Christiani ad leones !* Très nerveux au

moment de partir, — car il avait, comme Virgile, une sorte d'ombrageuse pudeur qui lui faisait haïr de se produire en public, — il entra au théâtre tout à fait calme avec Sir John Burgoyne, Montalembert et Sir de Lacy Evans. Quand il eut pris place sur les gradins, il y eut trois grandes acclamations, une pour *In Memoriam*, une pour la victoire de l'Alma (c'est, ne l'oublions pas, l'année de la guerre de Crimée) et une pour Inkermann. Au moment de la remise du diplôme, Tennyson fut l'objet d'une « formidable ovation ».

Le volume contenant *Maud* et sept autres poèmes, parmi lesquels l'*Ode sur la mort du Duc de Wellington*, parut en 1855. Les droits d'auteur servirent à l'achat de Farringford. Citons ici cette gracieuse page, enchantée et touchante, du Journal de Mrs Tennyson :

30 avril 1856. Ce matin est arrivée une lettre de Mr G. S. Venables disant que Mr Chapman avait vérifié les titres de propriété de Farringford. Nous avons convenu d'acheter ; et je puis donc dire que cette maison couverte de lierre et cachée parmi les pins est à nous. Visite à notre oseraie : que de belles jacinthes bleues, d'orchis, de primevères, de pâquerettes, de soucis d'eau et de cardamines ! Des cerisiers sauvages aussi avec leur floraison neigeuse, et les aubépines avec leurs « perles de mai ». Le parc a été durant plusieurs jours richement paré de coucous et d'ajoncs en fleurs. Les ormes enguirlandent d'or le pied des dunes ; au nord de la maison, le mespilus et le marronnier d'Inde sont en fleur et les pommiers couverts de bourgeons rosés. Alfred a creusé la planche pour les rhododendrons. Une grive chantait parmi les rossignols et autres oiseaux, « folle-de-joie », disait-il. Au coucher du soleil, le vert doré des arbres, l'ardente splendeur de Blackgang Sainte-Catherine, et le rouge talus de la rivière en contraste avec le bleu turquoise de la mer (que nous voyons du salon), font ensemble un miracle de beauté. Nous sommes heureux que Farringford soit à nous.

Cette vie calme, retirée, si favorable au recueillement du poète, si propre à le faire participer plus étroitement à la vie profonde des choses, il l'avait réalisée lentement, avec un instinct très sûr et une admirable sagesse. Elle convenait mieux que toute autre à son génie, qui va s'en nourrir, s'en fortifier, s'y épanouir. A mesure qu'il prend plus nettement conscience de lui-même et que sa manière s'élargit, Tennyson se plaît davantage à peindre la vie anglaise, à se faire l'interprète des sentiments anglais : son œuvre devient plus locale à la fois et plus nationale.

Dès 1842, le titre d' « Idylles anglaises » apparaissait pour désigner ces scènes de la vie familière dont les unes, — les premières, — comme *la Fille du Jardinier* (1833), n'étaient guère qu'un exercice de poésie délicate et savante, et dont les autres, comme *la Fille du Meunier* ou *Dora*, déjà bien supérieure, rappellent encore étroitement Wordsworth, avec plus de souplesse, plus de cette intimité transfigurée par la poésie, de cette simplicité qui laisse une si forte impression de noblesse morale et de grand art. Mais c'est avec le volume de 1864, *Enoch Arden*, etc., que l'originalité du poète s'affirme tout entière. Elle s'est nourrie de la sève même du sol. Les poèmes en dialecte du Lincolnshire, ces poèmes que Tennyson aimait à lire à haute voix avec le « broad accent », marquent le plus haut degré de précision dans le réalisme concret (1). Les autres, et parmi eux ce chef-d'œuvre populaire, *Enoch*

(1) *Northern Farmer. Old style. — Northern Farmer. New style. — The Northern Cobbler. — Old Roá...*

Arden, atteignent à la perfection d'un art qui sait idéaliser, sans rien leur faire perdre de leur vérité, les figures les plus humbles et les situations les plus ordinaires.

C'est que le lyrisme de Tennyson, à l'opposé de celui de nos romantiques, est étonnamment impersonnel, « objectif ». On a pu parler avec raison de

Lamartine ignorant qui ne sait que son âme.

Celui-ci sait toutes les âmes. Et le secret de sa science, c'est l'amour. Quand la réaction contre le romantisme tourna notre littérature vers le réalisme, l'observation se fit volontiers dédaigneuse ou cruelle, impassible à tout le moins, l'analyse aiguë et dissolvante. Les poètes cédèrent le pas aux romanciers, à des romanciers comme les Goncourt, Flaubert, Zola, Maupassant. Il y a dans leurs œuvres une forte dose de mépris, d'ironie et de pessimisme. Nous ne retrouvons la générosité et la tendresse que chez notre admirable Alphonse Daudet, et cette originalité le fit comparer, assez improprement d'ailleurs, à Dickens. C'est qu'aussi bien le réalisme anglais ouvre sur la vie des yeux plus indulgents, plus fraternels, des yeux toujours prêts à chercher sa beauté, à découvrir ce qui peut la faire aimer, la faire paraître meilleure, plus digne d'être vécue. La littérature de ce peuple religieux et actif glorifie volontiers les œuvres de Dieu et volontiers arrête les regards de l'homme sur les spectacles propres à exalter son énergie. Nul poète anglais n'est en cela plus anglais que l'auteur d'*Enoch Arden* et de tant d'autres chefs-d'œuvre où l'on respire,

non plus les odeurs, mais les parfums de la réalité. Parfums sauvages quelquefois comme ceux des forêts et des landes, âpres même, mais toujours salubres et toujours émanés du cœur même des choses. La poésie de Tennyson est toujours vraie, nous voudrions pouvoir dire *réaliste*, si le mot n'avait été chez nous fâcheusement détourné de son sens. Cette vérité précise, concrète, objective, soutient l'ensemble et anime chaque détail de l'émouvante histoire dont la pure noblesse reste si près de la vie.

Annie, devenue grande, a dû choisir entre les deux garçons qui l'aimaient, ses deux compagnons de jeu : elle a épousé Enoch Arden, elle a laissé Philip avec son amour au cœur. Enoch, après des années de mariage, est parti au loin chercher fortune. Il n'est pas revenu. On le croit mort. La misère menace son foyer; mais Philip veille. Discrètement, timidement, un jour il ose proposer à la mère de s'intéresser aux enfants, de payer pour eux les frais d'école, puisqu'il est riche et qu'il était un ami du père, et qu'il les aime parce qu'ils sont les enfants d'Annie. Elle hésite, elle permet enfin. Et peu à peu, le cœur fidèle de l'homme se reprend à espérer, le cœur désemparé de la femme cède à la noblesse de cette affection, au besoin d'un appui. Annie, après avoir longtemps résisté, enchaînée par sa dette, presque contrainte par l'opinion qui jugerait mal cette situation fausse, Annie se résigne à épouser Philip. Enoch revient. Sa maison est abandonnée et à vendre. Il entre à l'auberge où on ne le reconnaît pas; il attend, il veut savoir. Dès les premiers jours, les bavar-

dages de l'hôtesse lui rapportent, entre autres histoires, sa propre histoire : comment Annie est remariée, riche et heureuse. Meurtri, perdu, chancelant sous le poids de sa destinée, il va rôder dans le soir autour de la demeure de Philip ; et voici le tableau qu'encadre la fenêtre claire :

Les tasses et l'argenterie, sur le dressoir reluisant,
Etincelaient, car l'âtre flamboyait joyeusement.
Et à la droite de l'âtre, il vit
Philippe, le prétendant dédaigné d'autrefois,
Vigoureux, le teint frais, avec son petit enfant sur ses genoux ;
Derrière son second père, penchée vers lui, était une jeune fille,
Une autre Annie Lee, plus jeune, mais plus grande,
Blonde, élancée, et de sa main élevée en l'air
Elle balançait un bout de ruban et un anneau
Pour tenter l'enfant, qui étendait ses petits bras potelés,
Essayait de saisir le jouet, et le manquait toujours ! et tous riaient.
Et à la gauche de l'âtre, il vit
La mère qui regardait souvent du côté de son petit enfant,
Mais se tournait de temps à autre pour causer avec lui,
Son fils, qui se tenait auprès d'elle, grand et fort,
Et elle lui disait quelque chose qui lui faisait plaisir, car il souriait.

Alors simplement, stoïquement, Enoch décide et accomplit son silencieux sacrifice. Il se loge tout près, cherche des journées d'ouvrier et traîne une vie misérable que les tortures d'aujourd'hui, après les épreuves passées, auront tôt fait d'achever. Pas une plainte, pas une faiblesse ; mais quand il sent sa dernière heure venue, quand tout est consommé, quand il va disparaître, alors, pour alléger son agonie, il dépouille la lourde armure d'héroïsme qui a écrasé son âme douloureuse, son corps usé : il confie son secret à l'hôtesse et lui demande de faire voir mort à ses enfants le père qu'ils ne pouvaient revoir vivant, de

leur dire, de dire à Annie qu'il n'a jamais cessé de les aimer.

Faut-il souligner les traits particulièrement anglais de ce poème ? Je signalerais la fidélité obstinée de Philip, la force de ce sentiment capable de résignation et de durée, et qui peut persister sans s'exprimer, sans se satisfaire. Il faudrait remarquer surtout cette énergie muette, cette capacité de silence, cette abnégation taciturne. Et il convient d'insister enfin sur la manière même du poète, cette simplicité de ton presque prosaïque, d'où monte, émouvante et pure, comme de la très simple réalité des choses, la poésie. Oui, voilà du réalisme encore, mais combien différent de la vision des choses à laquelle nous avons donné ce nom ! Guy de Maupassant a traité le sujet d'*Enoch Arden* dans un conte intitulé *le Retour*. On y retrouve la vigueur décidée de l'admirable écrivain, sa sûreté de touche. Rien de comparable à la grossièreté voulue, à la complaisante déformation, au déplaisant cynisme dont l'école a fait, sous des vocables prétentieux, les principaux articles de son programme et qui sont restés les principaux instruments de son succès. Pourtant, c'est bien le même esprit : nous reconnaissons cette sorte de délectation morose à découvrir l'aspect trivial des émotions les plus poignantes, l'envers mesquin des grandes choses, cette coquetterie d'indifférence à l'égard de l'humanité, — voire de dédain. Nos réalistes ne sont pas humains ; ils se piquent à tout le moins d'être impassibles, quand ils ne se flattent pas d'être cruels. Et il se dégage de leurs peintures une impression décourageante ; si

l'homme devant elles se sent moins bon et moins fort, c'est pour eux comme un triomphe sur les « poncifs » de la « morale », une affirmation de l'indépendance et de la suprématie de l'art. Le réalisme anglais a des caractères tout opposés : il ne s'approche de ses humbles modèles qu'avec respect et avec amour : il cherche la vérité par la sympathie; il illumine les âmes pour nous en mieux découvrir les profondeurs ; il repose sur cette conviction que le monde subsiste par ses vertus, et que l'humanité a quelque chose d'auguste. Ce réalisme-là est celui de très grands romanciers comme les Brontë ou George Eliot. On conçoit qu'à la différence du nôtre, où la poésie n'a jamais eu rien à prendre, il ait trouvé son expression la la plus haute chez un grand poète comme Tennyson.

Le Poète lauréat

CHAPITRE X

LE POÈTE LAUREAT

L'Angleterre est, par excellence, le pays de l'esprit public et du sentiment national. Comment le poète qui représentait si éminemment les goûts, le caractère et le génie de son pays, n'aurait-il pas donné une expression poétique de cet esprit et de ce sentiment? Jamais la dignité de poète lauréat ne fut plus heureusement conférée. A partir de 1850, celui qui exprimait déjà la vie intime, l'âme individuelle de ses compatriotes, devient l'interprète désigné et officiel de leur conscience commune. Il parle pour eux dans les circonstances où un sentiment unanime cherchait les mots sur leurs lèvres. Avec la parfaite intuition de son rôle qui le guida toujours, Tennyson reste indépendant de tous les partis politiques et se défend de prendre position, comme l'ont fait avant lui Dryden, Swift, Addison, voire Southey et Wordsworth. Le poète de la race, précisant et accentuant son caractère national, devient le poète de la patrie, et de la patrie tout entière, dans ce qu'elle a d'aspirations pro-

fondes et de sentiments universels. Par une rencontre heureuse et toute naturelle, il ne fut jamais plus ni mieux inspiré que dans les poèmes où il exerçait sa fonction. Ils n'ont rien d'une poésie de commande. On les a beaucoup trop négligés dans les études françaises consacrées à Tennyson. Ils sont une part significative et durable de son œuvre.

En 1852, la mort du duc de Wellington offrit au Lauréat la première occasion de mettre sa fonction au service du sentiment public. Il n'en devait point retrouver une pareille ; aussi l'ode qu'elle lui inspira est-elle restée le plus noble poème où jamais poète officiel ait prêté sa voix à la nation. Dans son impersonnalité grandiose, c'est le chant de tout un peuple derrière le char funèbre d'un de ses héros, de celui qui joua le premier rôle à une heure décisive de sa destinée. Les deux premières strophes peuvent être regardées comme un prélude où l'on entend la rumeur confuse d'une multitude assemblée : ceux pour qui il a travaillé, ceux pour qui il a bataillé.

I

Ensevelissons le grand duc
Avec la lamentation d'un empire,
Ensevelissons le grand duc
Au bruit des sanglots d'une puissante nation,
En larmes quand tombent ses chefs ;
Les guerriers portent le drap mortuaire du guerrier
Et le chagrin assombrit le village comme le château.

II

Où déposerons-nous l'homme que nous pleurons ?
Ici, au milieu même du flot grondant de Londres.

Que la rumeur de ceux pour qui il a travaillé,
Et les pas de ceux pour qui il a bataillé
Résonnent autour de ses os à jamais.

La lente procession se déploie aux sons d'une marche funèbre, dont nous entendons comme les battements de tambour dans la répétition d'une seule rime :

III

Menez le deuil avec tristesse, avec lenteur,
Comme il convient à un deuil universel ;
Que le long, long cortège avance
Et que la foule affligée grossisse autour de lui
Et que la musique martiale fasse éclater sa douleur :
Le dernier grand Anglais est couché dans le cercueil.

La quatrième strophe est un intermède : le poète, regardant le cortège, revoit le héros tel qu'il avait coutume de se promener dans les rues de Londres, et rappelle la simplicité et la force de son aspect et de son caractère.

IV

Pleurez, car il nous apparaît comme le dernier,
A nous qui nous rappelons combien il fut grand dans le Passé.
On ne le verra plus saluer en soldat, [dans la rue.
La main au front, le passant qui attachait sur lui ses regards
O mes amis, notre grand oracle politique est mort.
Pleurez le héros inébranlable.
Homme de guerre et homme d'Etat, modéré, résolu,
Exemplaire achevé d'humanité, un bien public.
Pleurez l'homme dont l'influence pouvait grandir,
Sans que jamais il fût souillé d'une pensée ambitieuse.

Notre plus grand homme et le plus dépourvu de prétention,
Grand dans les conseils et grand dans la guerre,
Premier capitaine de son temps,
Riche en précieux bon sens,
Et, comme les plus grands seuls peuvent l'être,
Sublime dans sa simplicité.
O brave tête grise que tout le monde connaissait,
O voix dont tout le monde attendait des oracles,
O vigueur de fer que l'occasion trouva toujours prête,
Oh ! te voilà donc tombée à la fin, puissante tour
Qui dressais tes quatre pans contre toutes les bourrasques !
Tel était l'homme que nous pleurons. [terme.
Le long sacrifice qu'il nous faisait de sa vie est parvenu à son
Le grand vainqueur du monde, nous ne le verrons plus.

Le défilé continue. La musique est dominée par la sonnerie répétée de la grosse cloche de la cathédrale de Saint-Paul, puis par les décharges de mousqueterie quand le corps est porté dans l'église.

V

Tout est fini et consommé.
Rends grâces à l'Auteur de tous dons,
Angleterre, pour le fils qu'Il t'a donné.
Que les cloches sonnent à la volée.
Rends grâces à l'Auteur de tous dons
Et rends ce héros à la terre.
Sous la croix d'or
Qui brille au-dessus de la cité et du fleuve (1),
Il reposera pour toujours
Parmi les sages et les forts.
Que les cloches sonnent à la volée ;
Et qu'un peuple pénétré de respect contemple

(1) La cathédrale de Saint-Paul.

Le char superbe et les chevaux noirs ;
Qu'il voie briller les écussons de gloire
Sur les sombres tentures funèbres.
Que les cloches sonnent à la volée :
Mais un glas plus profond tintera dans le cœur ;
Et l'hymne de deuil va résonner
Sous le dôme à la croix d'or ;
Et les salves du canon vont annoncer sa perte.
Il connaissait dès longtemps cette voix,
Car bien des fois sous bien des cieux
Son oreille de capitaine avait perçu dans ses grondements
Les rumeurs de la victoire et l'arrêt du destin,
Lorsqu'il travaillait avec ces voix profondes,
Gardant du déshonneur rois et royaumes.
Avec ces voix profondes notre capitaine mort instruisait
Le tyran, et il revendique aujourd'hui
Par cette voix formidable le grand nom
Qu'il a porté si pur de blâme,
Toujours égal dans la louange ou le reproche,
En homme toujours maître de lui.
O patrie, ô muse, à ce nom,
A ce nom durable à travers les âges,
A ce nom réserve un vaste champ de renommée,
Ouvre-lui des avenues toujours sonores de chants.

Les voici ouvertes, en effet, devant l'hymne des strophes VI, VII et VIII. Nelson s'éveille dans sa tombe et demande quel est celui qui vient reposer à côté de lui. La réponse éclate dans les chants de l'orgue et du chœur ; ils célèbrent les glorieux exploits du guerrier, l'homme d'État, sa conduite et ses conseils, le désintéressement de l'homme privé et l'intégrité de son caractère, puis s'éteignent dans une sorte de finale qui, comme une fugue, court de note en note sur le mot « honneur... ».

VI

« Quel est celui qui vient comme un hôte honoré, [et de prêtres,
Bannières déployées, au son de la musique, avec un cortège de soldats
Avec une nation en pleurs, — et qui trouble mon repos ? » (1)
Puissant homme de mer, c'est celui
Qui fut grand sur la terre comme toi sur la mer.
Ton île t'aime bien, ô héros fameux,
Le plus grand des marins qu'ait jamais vus le monde.
Maintenant, au son des tambours voilés,
Le plus grand des soldats vient à toi
Car c'est celui
Qui fut grand sur la terre comme toi sur la mer.
Ses ennemis étaient les tiens ; il nous a gardés libres ;
Oh ! souhaite-lui la bienvenue ; il est, celui-là,
Digne de nos pompes magnifiques,
Et digne d'être mené jusqu'à toi ;
Car il est le plus noble fils de l'Angleterre,
Celui qui a gagné cent batailles
Et n'a jamais perdu un fusil anglais.
Il est celui qui, bien loin, là-bas,
Contre les myriades d'Assaye,
S'est jeté avec sa poignée de braves et a vaincu ;
Et sous un autre soleil,
Faisant la guerre en un temps plus près de nous,
Autour de Lisbonne effrayée il a tracé
Les trois défenses, les vastes plans
De ses remparts bien établis,
Où il se retranche pour une belle résistance,
D'où il s'élance pour ses sorties,
Devenant plus grand chaque jour,
Rejetant dans leurs pays les troupes françaises en déroute,
Les rejetant sur la France en frappant à coups redoublés,
Jusqu'à ce que par dessus les collines les aigles eussent pris leur vol

(1) C'est Nelson qui parle, Nelson, déjà enseveli dans les caveaux de Saint-Paul, où vient le rejoindre la dépouille mortelle du duc de Wellington.

Au-delà des pins des Pyrénées,
Poursuivies dans les vallons et les gorges
Par les sonneries du cor, les clameurs des hommes,
Le roulement du canon et le fracas des armes,
Tandis que l'Angleterre se déversait sur ses ennemis.
Car telle fut la fin d'une telle guerre.
Mais de nouveau leur aigle dévorant s'élança
Dans sa fureur, tournoya sur ses ailes qui mettaient l'Europe à leur [ombre,
Et aboya après les trônes des rois ;
Jusqu'à ce qu'un qui ne cherchait que la couronne de fer du Devoir
Dans tous ce fracas et ce désordre jeta le pillard à bas.
Jour des assauts désespérés !
Chargeant sur les carrés inébranlables,
La foule des escadrons s'y éparpillaient comme une écume ;
A la fin, la trompette prussienne sonna ;
L'air longtemps déchiré et bouleversé
S'illumina soudain d'un joyeux rayon du ciel,
Et notre élan vainqueur balaya leur déroute.
Qu'il était grand le soldat qui nous enseigna là
Ce que la longue endurance des cœurs pouvait faire
Dans ce cataclysme où l'univers trembla, Waterloo !

Puissant marin, tendre et sincère,
Et pur comme lui de tout lâche artifice,
O sauveur de l'île aux côtes d'argent,
O toi qui fis trembler la Baltique et le Nil,
Si rien de ce qui arrive en ce monde
Peut atteindre un esprit parmi les choses divines,
Si l'amour de la patrie peut t'y émouvoir encore,
Réjouis-toi car voici que ses os sont placés auprès des tiens !
Et à travers les siècles voici que la voix d'un peuple,
La pleine acclamation,
La voix d'un peuple,
La preuve et l'écho de toute renommée humaine,
La voix d'un peuple en liesse,
Dans ses fêtes civiques, ses pompes et ses jeux,
Va proclamer les titres du grand capitaine
A l'honneur : oui, honneur, honneur, honneur à lui
Eternel honneur à son nom !

VII

La voix d'un peuple ! Nous sommes un peuple encore,
Quoique ailleurs tous les hommes oublient leurs rêves de noblesse,
Désorganisés par l'aveugle appétit des foules et les forces anarchi-
Grâce à Celui qui a fait de nous une île et a rudement établi [ques !
Les Bretons au milieu des mers battues des vents et parmi les
[averses !
Nous avons une voix, et nous pouvons nous en servir pour payer
D'amour infini et de respect et de regret [la dette
A ces grands hommes qui ont combattu et nous ont conservé notre
Et conserve-nous la, ô Dieu, libre de la tyrannie brutale ! [terre.
O hommes d'état, gardez-nous, gardez l'œil, l'âme
De l'Europe, gardez notre noble Angleterre intacte,
Et sauvez la seule vraie semence de liberté
Qui ait été jetée entre un peuple et son vieux trône,
Cette sobre liberté qui est la source
De notre loyalisme passionné pour nos rois au pouvoir tempéré ;
Car si vous sauvez cela, vous préparez le salut de l'humanité
En attendant le jour où la vie publique se redressera sur tous les
[torts en poussière,
Et vous ouvrez ce monde grossier au passage de l'esprit
En attendant le jour où les foules aux mille têtes seront sages et
[où les têtes couronnées seront justes.
Mais ne fermez plus les yeux dans une paresseuse confiance.
Rappelez-vous celui qui conduisait nos armées ;
Il vous ordonnait de garder les côtes sacrées.
Vos canons s'effritent sur les remparts marins ;
Sa voix est silencieuse dans notre conseil
A jamais ; oui, quelles que soient les tempêtes qui menacent,
A jamais silencieuse ; même si elles éclataient
En tonnerre, oui silencieuse ; eh bien ! rappelez-vous tout
Ce qu'il a dit parmi vous, et quel homme prononçait ces paroles ;
Lui qui n'a jamais vendu la vérité pour en faire l'esclave de l'heure,
Ni joué au puissant avec l'éternité de Dieu ;
Qui a laissé courir les rumeurs aux flots troubles
Du haut en bas d'un monde bavard ;
Dont la vie était travail, dont le langage était tout plein

De rugueuses maximes taillées à même la vie ;
Qui ne parla jamais contre un ennemi ;
Dont quatre-vingts hivers glaçaient d'un seul reproche
Tous les grands égoïstes foulant aux pieds le droit :
Il disait la vérité, celui que notre Angleterre appelait Alfred :
Il aimait la vérité, notre duc anglais ;
Tous les souvenirs peuvent remonter à la lumière,
Aucune honte ne le touchera jamais.

VIII

Le voici, celui qui conduisit ces guerres glorieuses,
Processionnellement porté maintenant à sa glorieuse sêpulture,
Escorté par les braves des autres contrées,
Lui sur qui, de ses deux màins ouvertes,
L'honneur prodigue a versé toutes ses étoiles
Et la fortune opulente vidé toute sa corne.
Oui, puisse-t-il ainsi être comblé de tous les biens,
Celui qui ne s'inquiète point de sa propre grandeur,
Mais de sauver ou de servir l'Etat.
Ce n'est pas une fois ni deux que dans la rude histoire de notre île
Le sentier du devoir fut le chemin de la gloire :
Celui qui s'y avance, sans autre soif
Que pour le bien, et apprend à amortir
L'amour de soi, avant qu'il soit au terme de son voyage,
Verra le dur chardon éclater
En brillantes fleurs de pourpre, qui rendent rouges
Tous les voluptueux jardins de roses.
Ce n'est pas une fois ni deux que dans la belle histoire de notre île,
Le sentier du devoir fut le chemin de la gloire :
Celui qui, toujours docile à ses ordres,
Avance par l'effort de son cœur, de ses genoux et de ses mains,
A travers le long défilé jusqu'à la lointaine lumière et gagne
La cime où mène le sentier, et triomphe,
Celui-là découvrira que son ascension sur les rocs croulants du
L'a conduit jusqu'aux étendues lumineuses des plateaux [Devoir
Au-dessus desquels brille notre Dieu lui-même, lune et soleil.
Ce fut le cas de ce héros : son œuvre est faite.

Mais tant que les races humaines dureront,
Puisse son grand exemple se dresser
Colossal, visible à toutes les terres,
Et inspirer au soldat la fermeté, la pureté à l'homme d'Etat,
Jusqu'au jour où dans tous les pays et à travers toute l'histoire
Le sentier du devoir sera le chemin de la gloire : [humaine
Et puisse la terre dont les foyers lui doivent d'être sauvés de la
Durant des siècles et des siècles proclamer [honte,
Dans ses fêtes civiques, ses pompes et ses jeux,
Et quand les illuminations flamberont au front des villes,
La renommée du chef loyal, du héros de fer,
Et dire honneur, honneur, honneur, honneur à lui,
Eternel honneur à son nom.

Un grand silence, et la neuvième strophe s'élève, calme solo où Tennyson entendait la voix d'une femme, une douce voix qui chante un chant de paix, d'amour et d'immortalité. Tendre et désolée d'abord, elle part d'un grand élan d'espérance, puis se fait solennelle et triste quand la tombe se ferme sur le cercueil, et termine dans le calme et la confiance, sur la victoire de la foi (1).

IX

Paix! son triomphe sera chanté
Par une bouche qui n'est pas encore formée,
Plus tard, dans des étés que nous ne verrons pas.
Paix! c'est aujourd'hui un jour de deuil
Où nous pleurons le patriarche qui sur ses genoux
Hier encore laissait grimper les petits enfants.

(1) Nous nous sommes inspiré, dans ce commentaire, des impressions de M. Henry van Dyke, qui a entendu lire le poème par l'auteur en août 1892 (*Poems of Tennyson*, Notes, pp. 439-440).

Oh paix! c'est aujourd'hui un jour de deuil
Où nous pleurons celui dont le bras et le cœur et la tête
Portèrent un instant le poids et le destin de l'Europe.
A nous le deuil, à lui l'orgueil!
Un sentiment qui dépasse l'homme
Doit être en nous devant le spectacle
Offert par cette grande solennité.
Celui que nous ne voyons pas, nous le vénérons,
Nous le révérons et nous retenons
Nos bruyants et vains propos de batailles
Et le tumulte de nos souvenirs
Pour la grave humilité
Qui convient à la majesté d'un temple :
Nous vénérons, et tandis que nous entendons
Monter comme une mer les flots d'or de la musique
Soulevés vers l'éternité,
Nos cœurs s'élèvent bien haut aussi et nos espoirs,
Jusqu'à ce que nous ne doutions plus que pour un homme si vrai,
Il doive y avoir une autre œuvre plus noble à accomplir
Que quand il combattait à Waterloo,
Et que sa victoire doive être éternelle,
Car les Ages Géants peuvent bien soulever la colline
Et ronger le rivage, et éternellement
Créer et détruire, et accomplir leur volonté : [riades
Les mondes ont beau rouler sur les mondes en myriades de my-
Autour de nous, chacun avec des pouvoirs différents
Et d'autres formes de vie que les nôtres, —
Que connaissons-nous de plus grand que l'âme?
Sur Dieu et sur les hommes qui ont quelque chose de Dieu nous [fondons notre confiance.
Silence! La marche funèbre sanglote dans les oreilles du peuple :
La foule en deuil avance avec des sanglots et des larmes ;
La foule entr'ouvre ses ténèbres béantes : le mortel disparaît :
Les cendres retournent à la cendre et la poussière à la poussière :
Il est parti celui qui paraissait si grand. —
Parti ; mais rien ne peut le priver
De la force qu'il a faite sienne
En étant ici, et nous le croyons

Dans des grandeurs plus hautes,
Et portant une couronne plus réelle
Qu'aucune des guirlandes que peuvent lui tresser les hommes.
Ne parlez plus de sa renommée,
Laissez tomber vos terrestres chimères,
Et dans la vaste cathédrale abandonnez-le,
Que Dieu l'accepte, que le Christ le reçoive !

R. L. Stevenson pensait que cette ode n'avait jamais été surpassée dans aucune langue ni aucun temps. L'âme anglaise y est tout entière, grave, reconnaissante, orgueilleuse, religieuse, — avec cette ferveur du sentiment national que cinquante ans plus tard exaltaient encore les *Chansons de caserne* de Rudyard Kipling ou le sublime et insolent orgueil de son *Recessional*. L'art de Tennyson, dont la traduction ne peut donner qu'une faible idée, a revêtu d'une suprême beauté cette inspiration nationale. On en pourrait dire autant des poèmes qu'il a consacrés à l'armée (1), à la flotte (2) ou à l'Empire (3). Lui aussi, comme son ami Lord Russell, il se glorifiait de l'*Imperii porrecta majestas* de l'Angleterre et tenait pour une union toujours plus étroite avec les colonies. Tennyson estimait que la fédération ainsi formée serait la force la plus puissante que le monde eût jamais mise au service du bien et de la liberté. Il allait

(1) *The charge of the Light Brigade* ; — *The Defence of Lucknow* ; — *Prologue to general Hamley* ; — *The charge of the Heavy Brigade, at Balaclava.*

(2) *The Revenge : a Ballad of the Fleet.*

(3) *Hands all round* ; — *Opening of the Indian and Colonial Exhibition by the Queen.*

jusqu'à dire qu'il ne lui paraissait pas chimérique d'imaginer l'adhésion de l'Amérique à une pareille ligue. Nous reconnaissons là l'idée impérialiste, et il est bien remarquable qu'Alfred Tennyson rejoigne ici Rudyard Kipling et que des vues identiques, un même sentiment se retrouvent chez deux poètes, si dissemblables et à vrai dire si opposés. Tant il est vrai que l'impérialisme est le fond du génie anglais et l'aspiration universelle de la race!

Par de tels poèmes, Tennyson élargissait, magnifiait, transformait la fonction du Lauréat. Son office n'était plus pour lui que l'occasion de véritables chants nationaux, qui ajoutaient au trésor de la littérature. Le plus beau peut-être, avec l'*Ode sur la mort du duc de Wellington* est celui dont il alla chercher l'idée dans le glorieux passé de l'Angleterre. Il y avait trop de particularités, un détail trop minutieux et, si l'on peut dire, trop authentique, dans les poèmes où il célébrait des exploits contemporains. Certes, ce caractère n'exclut point la beauté des pièces comme *The Charge of the Light Brigade* ou *The Defence of Lucknow*. Mais elles n'atteignent pas la grandeur héroïque et quasi-légendaire de l'incomparable poème *The Revenge : A Ballad of the Fleet,* où est célébré l'héroïsme de Sir Richard Grenville, le fameux marin du XVIe siècle, qui, avec un seul navire, *La Revanche*, combattit, dans les parages des Açores, cinquante-trois vaisseaux de ligne espagnols pendant quinze heures : « une extraordinaire histoire, surpassant Azincourt ». Trois ans plus tôt, sur ce même navire, Drake avait fait voile contre l'Armada. Dans un chapitre de son charmant ouvrage

Virginibus Puerisque, « Les Amiraux anglais », Stevenson s'excuse de raconter l'exploit de Sir Richard après la célébrité que lui a donnée « une des plus nobles ballades de la langue anglaise », et il ajoute : « Quand j'ai écrit mon abrégé en prose, je ne me doutais pas, je prie le lecteur de le croire, que le barde sacré avait rendu Grenville immortel. » Oui, c'est bien une des plus nobles ballades de la langue anglaise, en effet : il y a dans tous les détails un si tendre amour de la terre des aïeux, un si grand respect de toutes ses gloires, un si fidèle souvenir de tous ses serviteurs; l'inspiration reste toujours si loin du lieu commun patriotique, si près du sol et de la race ; tout est si anglais : le sentiment, l'imagination, le tour d'esprit et l'accent des moindres paroles, que cette poésie résonne comme l'hymne même de la nation, capable de faire battre tous les cœurs et de contribuer à l'éducation de toutes les âmes.

Les Drames

CHAPITRE XI

LES DRAMES

Tout en complétant et achevant sa grande œuvre, *Les Idylles du Roi,* où une légende à la fois nationale et humaine mettait son génie sur la ligne même du génie de la race et lui offrait les plus beaux thèmes lyriques, Tennyson se tourna vers le drame. Il avait toujours aimé à mettre en scène des personnages, à représenter des situations et des caractères, et son lyrisme, nous l'avons dit, n'était pas, comme celui de nos romantiques, l'expression d'une individualité penchée sur elle-même et incapable de se détacher de sa propre contemplation. Mais il semble qu'en un tel temps un grand poète ne puisse pas être un grand dramaturge. La poésie du XIXe siècle, — nous ne savons pas ce que sera celle du nôtre, — était à la fois trop intime, trop inquiète et trop haute. Elle avait à exprimer trop d'émotions et de pensées ; elle était tourmentée par trop de problèmes. On la vit tour à tour rêveuse, méditative ou prophétique ; elle puisa aux sour-

ces de la philosophie ou de la science, elle devint religieuse et sociale. Mais, sous toutes ces formes, elle demandait trop de recueillement pour prétendre aux suffrages d'une foule assemblée, avide de sensations agréables ou fortes, curieuse de péripéties, pressée de pleurer ou de rire, et exigeant enfin qu'on lui fît oublier ses préoccupations habituelles plutôt que de l'y entretenir et de l'y enfoncer.

Deux fois Coleridge s'était essayé au théâtre et deux fois il y avait échoué. *La Chute de Robespierre* n'est qu'une fastidieuse chronique, versifiée et taillée en scènes, des procès-verbaux de la Convention. Dans *Le Remords,* composé sur une donnée analogue à celle de *L'Orpheline*, d'Otway, « tous les personnages, même les plus secondaires, parlent le même langage, ou plutôt c'est le poète qui parle par leur bouche, c'est Coleridge qui rêve tout haut, qui analyse subtilement les mouvements de son âme, c'est Coleridge qui tressaille et frissonne au contact de la nature extérieure » (1). Et sans doute on ne saurait mieux montrer l'impuissance dramatique où le condamnait son lyrisme même. Shelley et Byron avaient écrit en vers pour le théâtre, mais *Les Cenci*, du premier, quoique la figure de Béatrice manifeste incontestablement une grande puissance tragique, ne parurent pas sur la scène, et Byron n'eut jamais l'idée d'y porter ni son *Don Juan*, ni son *Manfred*.

(1) Augustin Filon, *Histoire de la Littérature anglaise* (Hachette).

Lorsque Tennyson donna en 1875 sa *Reine Marie*, il renouait donc une tradition interrompue depuis la glorieuse époque des Elizabethains. A tout ce qui revivait en lui de Spenser et de Milton, comment n'aurait-il pas rêvé d'ajouter un peu de Shakespeare ? Peu à peu se précisa dans son esprit un grand dessein, celui d'évoquer, sinon sur les planches mêmes, du moins sur la scène idéale de son imagination, le passé de sa patrie aux moments les plus décisifs. Ses trois grands drames historiques sont comme trois actes de la destinée de l'Angleterre. *Harold* nous fait assister au grand conflit entre les Danois, les Saxons et les Normands : peuple et clergé anglais s'éveillent de leur sommeil, et l'on prévoit la grandeur de cette race composite. Dans *Becket*, c'est la lutte entre l'Église et la Couronne, une lutte qui continua pendant des siècles. Avec *Queen Mary*, nous voyons la chute finale du catholicisme en Angleterre et l'aurore d'un âge nouveau, l'âge de l'anglicanisme et du non-conformisme.

Tennyson n'a point suivi, dans la composition de ses pièces, l'ordre chronologique où nous les rangeons ici. Il alla droit, tout d'abord, au sujet de la *Reine Marie*, qui nous introduit dans la période la plus critique de l'histoire du peuple anglais, celle où, comme le dit Sir Alfred Lyall, des bouleversements religieux, l'incertitude de la succession à la couronne et les mariages étrangers avaient répandu la terreur, le soupçon et la discorde par toute l'Angleterre et l'Ecosse, « produisant cette fermentation de complots, de révoltes et de persécutions qu'engendre un mélange de religion et de politique à une haute

température » (1). Le grand soulèvement contre la papauté, les guerres religieuses de l'Europe occidentale, la rivalité de la France et de l'Espagne, coïncidant avec l'avènement de deux princesses aux trônes d'Angleterre et d'Ecosse, l'une d'elles, Marie Stuart, épousant le fils de Henri II et l'autre, Marie Tudor, le fils de Charles-Quint, ces deux reines catholiques gouvernant deux royaumes où la Réforme compte un fort parti dans les nobles et dans le peuple, — que de grandioses conflits et quel arrière plan pour le drame ! Mais n'est-il pas à craindre que la figure principale n'en soit comme accablée ? Il faudrait qu'elle eût en elle une singulière puissance dramatique pour rester le centre de l'action et en ordonner autour d'elle tous les éléments. Tel n'est point le cas de Marie Tudor. Sa vie n'offre ni les aventures romanesques, ni l'ardeur de passion, ni la tragique fatalité qui signalent aux poètes celle de Marie Stuart. Elle n'a point l'enchanteresse séduction de sa gracieuse cousine d'Ecosse ; elle n'a point, comme Elizabeth, le prestige de la souveraine. Sa destinée, qui avait déjà tenté pourtant Victor Hugo (2), fut ingrate et triste. Les évènements et les circonstances de son règne offrent plus d'intérêt que

(1) *Alfred Tennyson, p. 155.*

(2) On sait combien ce grand poète était indifférent à la vérité, et comme il modifiait et simplifiait les personnagss historiques pour donner une figure à ses antithèses et un corps à ses abstractions, — en l'espèce ici, pour « poser largement sur la scène, dans toute sa réalité terrible, ce formidable triangle qui apparait si souvent dans l'histoire : une reine, un favori, un bourreau ».

sa personne. Tout en lui prêtant plus d'énergie sans doute qu'elle n'en avait et en essayant de nous inspirer, sinon pour elle, du moins pour son infortune, quelque sympathie, Tennyson accepte sagement cette loi de son sujet ; il s'attache à nous rendre l'esprit du temps, les dispositions intérieures des personnages. Paget, Howard, Wyatt et Bagenhall représentent avec vérité l'Anglais de ce temps, pour qui la religion était une affaire de politique. Pole, Bonner et Gardiner sont des hommes d'église pour qui le pouvoir politique est un instrument au service de l'orthodoxie. Nous trouvons enfin, dans certaines scènes plus spécialement pittoresques du drame, la physionomie de la cour et de la rue. On peut même se demander si la couleur locale et le réalisme du détail ne nous cachent pas trop alors cette vérité universelle qui est l'essence du véritable chef-d'œuvre dramatique.

Harold nous transporte à une époque où l'histoire, moins exactement connue, laisse le champ plus libre à l'imagination. Le poète y est plus à l'aise, et, sans cesser de suivre les grandes lignes de la vérité, il répand plus largement sur les situations et les personnages une teinte de poésie. Nous voyons là surtout une noble figure de guerrier et de roi patriote, qui n'est pas indigne du chantre d'Arthur. Au dernier acte, le roi s'avançant au combat, la rencontre des deux armées, Edith et l'évêque saxon suivant les péripéties du combat jusqu'au moment où tombe Harold : ce sont là des scènes dont on ne peut méconnaître la grandeur.

La pièce de *Becket*, publiée en 1884, montre les débuts, sous les Plantagenets, de cette querelle entre Rome et l'Etat anglais qui amène la rupture sous les Tudors. Le célèbre historien J.-R. Green, l'auteur de la classique « Histoire sommaire du Peuple anglais » (*Short history of English People*). déclare que toutes ses recherches dans les annales du douzième siècle ne lui ont pas donné, du caractère de Henri II et de sa cour, une représentation plus vive que le drame de Tennyson. Il est certain que Henri II et Becket sont dessinés avec force et avec vérité. La figure du grand archevêque se tient au centre de l'action et en assure l'unité, tandis que l'élément romanesque trouve son compte à l'histoire de Rosamonde et d'Eléonore.

Sous la forme où elle est publiée, qui n'est pas celle de la représentation (car on sait que Sir Henry Irving y pratiquait des coupures et en donnait une version adaptée à la scène), la pièce est trop longue, trop lente. Elle abuse, si l'on peut dire, du droit à la digression que comporte ou que s'arroge trop aisément un genre aussi voisin de la « chronique ». L'action, étendue sur une longue période, ne se concentre pas. Le détail politique de la querelle entre l'Eglise et l'Etat, avec ses complications du dedans et du dehors, tient trop de place, et cette intrigue elle-même n'est pas le cadre le plus favorable pour l'histoire d'amour qui s'y déroule. Mais il y a de véritables beautés. Le conflit des deux sentiments dans le cœur de Becket — son amour pour le roi et son dévouement à l'Eglise — est exposé avec grandeur. Quelques

scènes entre Henry et Rosamonde sont pleines de tendresse et de pathétique ; enfin les superbes effets ne manquent pas.

Irving déclarait que *Becket* était un des trois plus grands succès de sa direction au Lyceum. Malgré le nom glorieux de l'auteur, *Queen Mary* ne tint l'affiche que trois semaines. *Harold* n'a pas, croyons-nous, été joué. A dire vrai, ce sont moins de véritables drames, avec intrigue, progression de l'intérêt, concentration des éléments autour d'une « crise », que de grandioses tableaux où se détachent des figures historiques, reconstruites avec le plus grand soin, pièce à pièce, selon toutes les ressources de l'analyse, soutenue par l'imagination. Après la publication de son premier drame, George Eliot et Browning pressèrent Tennyson d'en écrire d'autres. Ils avaient raison, et sans doute ne se préoccupaient-ils point de ce qui en pourrait advenir sur les planches. Ils y trouvaient un autre intérêt, et, en effet, en composant ces grandes pièces, Tennyson n'a pas seulement voulu répondre à ceux qui lui reprochaient de manquer de force, de ne pouvoir dépasser la poésie gracieuse, il n'a pas seulement obéi au noble désir de tenter à son tour un effort pour remettre en honneur un genre national et relever le théâtre anglais de sa déchéance : il a surtout suivi l'inspiration de son génie, et il est resté un très grand poète.

Et à côté des personnages illustres qui s'agitent au premier plan de l'histoire, Tennyson a voulu esquisser dans *Les Forestiers* « la condition du peuple à une autre période décisive de la formation de l'Angleterre », quand les barons se mirent du côté du peuple et lui conquirent

la Grande Charte (1). Il nous a surtout rendu, ranimées et rafraîchies, les figures bien connues de la tradition populaire, telles que nous les ont léguées les chanteurs et les ménestrels. L'histoire s'efface ici devant la légende, une légende qui reflète les sentiments et les sympathies de la race, et évoque le temps où le peuple anglais cachait dans les grandes forêts de l'intérieur ses rebelles audacieux, toujours en guerre contre le vainqueur normand et ses lois.

Un des spectateurs de la pièce en Amérique, où elle fut représentée avec succès (2), l'éminent critique shakspearien, M. Horace Furness de Philadelphie, en donne cette impression : « ... L'atmosphère est si réelle et nous nous y faisons si complètement, que, tout Américains que nous soyons, nous sommes tout prêts à chanter en chœur : *Il n'y a pas de terre comme l'Angleterre* et *Il n'y a pas de femmes comme les Anglaises*. Oui, pensez-y bien, ce chant a été bissé. Ce fut charmant, charmant du commencement à la fin... Je me réjouis, je l'avoue, d'une telle preuve qu'il y aura toujours un public pour ce qui est beau et bon, et que la pièce française à effet, nouvelle manière, n'est pas ce qui nous convient (3). »

Il faut ajouter aux grandes pièces de Tennyson trois fantaisies dramatiques : *Le Faucon*, *La Coupe*, et *La Promesse de Mai*.

(1) *Notes to Queen Mary*, VIII.

(2) Au théâtre d'Augustin Daly, le 25 mars 1892. Elle avait été écrite en 1881.

(3) *Notes on the Foresters*, by the editor, IX.

Le Faucon, joué en décembre 1879, et qui obtint au théâtre de Saint-James soixante-sept représentations consécutives, est un fableau du moyen âge, conté dans le *Décameron*, et repris par La Fontaine. Une noble dame vient à l'improviste chez un chevalier qui l'a longtemps courtisée sans succès. Il veut lui offrir une collation et, n'ayant rien d'autre, il tue son faucon favori. Or, elle est venue précisément le lui demander pour son fils :

> Hélas ! reprit l'amant infortuné,
> L'oiseau n'est plus : vous en avez dîné.
>
> (La Fontaine).

Un tel sacrifice à l'amour touche le cœur de la dame et elle épouse le chevalier.

La Coupe est d'une inspiration plus grave. C'est une histoire de Plutarque, que Tennyson a lue dans Lecky :

Un noble puissant avait sollicité la main d'une dame galate, nommée Camma, qui fidèle à son mari, résistait à toutes ses avances. Résolu à tout tenter pour réussir, il fit assassiner le mari, et quand elle se fut réfugiée dans le temple de Diane, où elle prit rang parmi les prêtresses, ce fut auprès d'elle un défilé de nobles, qu'il lui envoyait pour essayer de la fléchir. Au bout d'un certain temps, il s'aventura lui-même en sa présence. Elle feignit les dispositions les plus bienveillantes, mais lui dit qu'il fallait d'abord faire une libation à la déesse. Elle parut alors en prêtresse, devant l'autel, une coupe à la main, qu'elle avait remplie de vin empoisonné. Elle en but la moitié, et tendit le reste à son criminel adorateur. Quand il eut vidé la coupe jusqu'à la dernière goutte, elle fit éclater de farouches actions de grâces pour le loisir qu'elle avait eu de se venger, et elle alla rejoindre son mari assassiné.

La pièce, admirablement jouée au Lyceum, par Irving et Ellen Terry, y fit une brillante carrière de cent-vingt-huit représentations.

Enfin *La Promesse de Mai* est une sorte de pastorale sur le vieux thème de la séduction d'une jolie fille des champs, par les belles manières et les prétentieux discours d'un jeune bourgeois. La thèse morale — que les doctrines matérialistes conduisent logiquement à la sensualité — nuit au charme de cette tragédie de village où Tennyson a montré son sentiment si fort de la vie rustique et mis en scène ces paysans du Lincolnshire qu'il connaissait si bien. La première représentation, au Théâtre du Globe, le 11 novembre 1872, fut même quelque peu orageuse, le bruit ayant couru que l'auteur allait présenter une satire du socialisme, et la pièce ne fut jouée qu'une trentaine de fois.

Sans attacher donc plus d'importance qu'il ne convient à la production dramatique de Tennyson, il n'en faudrait pas méconnaître la haute valeur, ni même, on peut bien le dire, la place daus l'histoire du théâtre anglais au dix-neuvième siècle. Les œuvres dignes de durer, et que nous lisons encore, ne sont point si nombreuses. N'oublions pas, en effet, qu'en Angleterre, plus qu'ailleurs, l'époque en question a vu le divorce entre la littérature et le théâtre. Nous apprécierons mieux la contribution du grand poète, si nous nous rappelons le jugement du professeur Saintsbury : « Durant cette période, l'œuvre dramatique de ceux qui appartiennent vraiment

à l'histoire des lettres est en général très inférieure au reste de leur production ; et, sauf quelques cas très rares, l'œuvre dramatique de ceux qui n'ont pas excellé dans d'autres genres n'appartient pas à la littérature » (1).

(1) George Saintsbury, *A History of nineteenth century Literature* (1780-1900) chap. XI, p. 444.

Les Idylles du Roi

CHAPITRE XII

« LES IDYLLES DU ROI »

C'est à la poésie narrative, c'est aux poèmes qu'il faut revenir pour trouver l'imagination de Tennyson dans son domaine et lui voir épanouir pleinement ses plus beaux dons. Les *Idylles du Roi* furent, on peut le dire, le grand dessein du poète. Il en composa d'abord le dernier tableau, comme un poème se présente souvent par son dernier vers, et dès 1834, il écrivait, d'après le vieux Malory, *Morte d'Arthur*, qui parut dans le recueil de 1842. Mais ce ne fut qu'en 1855 qu'il se décida sur la forme définitive de l'œuvre, et en 1859 qu'il en publia la première portion : *Enid, Vivien, Elain, Guinevere*. L'ensemble n'est achevé qu'en 1889 (1).

(1) Sous cette forme définitive, l'œuvre est formée de douze poèmes : I. The Coming of Arthur. — II. Gareth and Lynette. — III. The Marriage of Geraint. — IV. Geraint and Enid. — V. Balin and Balan. — VI. Merlin and Vivien. — VII. Lancelot and Elaine. — VIII. The Holy Grail. — IX. Pelleas and Ettarre. — X. The Last Tournament. — XI. Guinevere. — XII. The Passing of Arthur.

Cinquante-cinq ans! Encore faudrait-il peut-être remonter plus haut, jusqu'aux années 1830 et 1832, où il touchait pour la première fois aux légendes arthuriennes avec *The Lady of Shalott*, *Sir Launcelot and Queen Guinevere*, *Sir Galahad*. Le thème que Tennyson appelait « le plus grand de tous les sujets poétiques » ne cessa donc de l'obséder. L'œuvre qu'il lui a inspirée embrasse et résume toute son activité poétique; elle représente son plus grand effort, elle reste la plus ample de ses réalisations.

C'est un merveilleux sujet, en effet, et qui semblait fait pour lui. Il sert à la fois les goûts du poète, sa pensée et son rôle. L'imagination peut se donner carrière dans ce domaine quasi féerique où la poésie des vieux contes accepte et appelle toutes les merveilles. De plus, comme tous les sujets ainsi élargis, et mieux encore qu'aucun autre, — grâce à la signification profonde de ces vieux mythes : la Quête du Graal et le Retour d'Arthur, — celui-ci est prêt à recevoir les significations les plus vastes, à revêtir le plus ample symbolisme. Il évoque toute une société dont les héros agrandis, éclairés et comme transfigurés par l'idée poétique, peuvent personnifier toutes les forces matérielles et morales. Il propose au poète un héros de sa propre patrie et lui permet de donner en poésie ses propres vues sur l'établissement ou la chute d'un royaume. Enfin cette évocation a pour théâtre la vieille île bien-aimée, la terre des ancêtres, pour décors ses paysages, pour horizon « la mer inviolée » qui l'isole et la défend.

On mesure aisément ce qu'une telle œuvre a de national.

Tennyson ne parcourt pas les âges, comme l'auteur de la *Légende des Siècles*, en quête de tableaux où se reflètent les civilisations les plus diverses. Son inspiration s'enroule autour d'une tige unique, profondément enracinée dans le sol du pays. Il ne s'est pas non plus proposé de faire revivre une époque disparue, d'en donner, si l'on peut dire, la sensation au lecteur, ou tout au moins d'y réaliser la vision qu'il en a : cette matière tant de fois remaniée, il en dispose librement à son tour ; il prête à ses personnages les sentiments et les pensées de ses contemporains. Ainsi en avait-on usé avant lui. Arthur et ses chevaliers appartiennent au VIe siècle. Mais Robert Wace et Chrestien de Troyes en firent des personnages du XIIe, et, chez sir Thomas Malory, ils deviennent des contemporains d'Edouard IV. Tennyson, comme tous les poètes épiques, comme Homère, comme Virgile, comme Dante, comme Milton, fait servir à l'expression des idées de son temps les héros et les événements de son poème. On lui a reproché cette liberté, on a crié à l'anachronisme. Un critique anglais entre autres, M. Harrison (1), blâme le poète d'avoir prêté à ses chevaliers un langage et des actions aussi impossibles chez eux qu'un tigre du Bengale ou un ours polaire dans un salon. Il se déclare abasourdi de la casuistique des nobles dames des *Idylles* qui lui rappellent les héroïnes de *Middlemarch* ou de *Helbeck of Bannisdale*. Il proteste enfin que les hommes de ce temps vivaient comme des forcenés sans plus de soucis du respect de la conscience que de ce qui fait la douceur de

(1) *Tennyson, Ruskin, and Mill.*

vivre. Il suffit de lire la compilation de Malory pour se rendre compte que Tennyson, s'il modernise et moralise à l'excès, ne mérite point, en tout cas, l'accusation d'avoir altéré ses sources en mettant de la noblesse, de la courtoisie et de la conscience là où ces belles choses n'ont que faire et ne sauraient se rencontrer. Sans doute le monde d'Arthur n'est pas un monde réel ; mais il ne pouvait pas l'être. Pendant plus de mille ans, des races et des époques différentes se sont emparées des vieilles légendes celtiques, les ont animées de leur esprit et façonnées selon leur propre idéal : Tennyson a repris, continué et achevé ce travail.

Il nous a indiqué lui-même l'intention et le sens de son œuvre. Ce n'est pas un morceau d'histoire en vers, ni un essai pour refaire le récit de Malory ou de Geoffrey de Monmouth, mais un conte « neuf et vieux, où les sens combattent avec l'Ame. » Chez le Roi, la victoire reste à l'âme : il est toujours fidèle à son noble idéal. Chez le preux chevalier Lancelot et la reine Geniévre, le conflit est incertain : la nature inférieure les détourne ; ils ne sont pas fidèles à leurs promesses et à leurs engagements. Au-dessous de ces personnages, il y en a de plus vils, en qui les sens l'emportent. Vivien, Ettare, Tristan, Modred, gouvernés par la nature inférieure, sont volontairement faux en toutes choses. La méchanceté de ces derniers, la faiblesse des autres, ruinent la noble institution de la Table Ronde, le beau rêve d'Arthur. Mais Arthur lui-même triomphe jusque dans la mort, par la force inébranlable de sa foi.

Chacune des *Idylles* reproduit en réduction ce même

combat entre les Sens et l'Ame. Par exemple dans « La Venue d'Arthur », *The Coming of Arthur,* la vilenie et l'indiscipline des chevaliers, qui mettent en doute sa naissance royale parce qu'il ne leur plaît pas d'accepter son autorité, se déploient contre les nobles chevaliers qui croient en lui et l'acceptent comme roi. Dans *Gareth and Lynette*, le conflit est contre une loyale ambition, qui honore l'esprit de chevalerie et qui veut s'élever par le plus humble service, et un faux orgueil soucieux surtout des atours extérieurs de la chevalerie, dédaigneux de tout ce qui n'est pas la naissance et le rang. Avec *Lancelot and Elaine* nous voyons en lutte un pur et naïf amour, comme celui d'Elaine pour Lancelot, et le nœud déloyal qui unit le preux à la reine, le mauvais sentiment où se glissent déjà l'orgueil, la jalousie et l'amertume. La même idée se poursuit à travers les autres pièces : le mal fait son apparition avec Viviane pour corrompre les cœurs et les mœurs des chevaliers, la superstition les égare à la poursuite de feux errants, dans la Quête du Saint-Graal; Ettarre et Tristan trahissent « la Loi du véritable amour; Guinevere est confondue et honteusement chassée de la cour; enfin les ennemis du roi triomphent et c'en est fait de la Table Ronde après « La Disparition d'Arthur ».

L'idylle qui porte ce titre est la dernière, *The Passing of Arthur*. Elle est la suprême expression de l'idée qui domine toutes les autres pièces. Dans l'ordre logique, elle termine l'œuvre. En réalité, c'est par elle que Tennyson avait commencé. Ce poème n'est, en effet,

que la réimpression de la *Morte d'Arthur*. Le poète y a ajouté 169 vers au commencement et 30 à la fin. Oui, la voilà bien, l'antique lutte, la lutte éternelle. Elle est figurée ici, d'abord par la grande bataille où les forces du mal et du désordre, sous Modred, combattent contre Arthur et ses loyaux chevaliers. Elle est figurée une seconde fois en sir Bedivere, le dernier de la Table Ronde, à qui Arthur ordonne de jeter son épée Excalibur dans le lac d'où elle était sortie jadis par magie. Bedivere, tenté par la beauté de la garde enrichie de pierreries, ne peut se résoudre au sacrifice : son amour du trésor l'emporte sur sa fidélité, et il cache l'épée dans les roseaux. Mais Arthur découvre sa désobéissance et lui impose enfin sa volonté. La même lutte est figurée une troisième fois dans la conversation entre le Roi mourant et celui qui l'a suivi le dernier, quand la barque noire apparaît sur le lac pour emporter Arthur. Bedivere est un brave homme, franc et loyal, mais il n'a pas la force d'âme nécessaire pour résister aux grands désastres qui ont renversé le royaume. Il juge avec les sens. Le vieux temps est mort à jamais : point d'autre perspective à ses yeux que le chagrin et un monde où tout est ténèbres. La foi d'Arthur et son espérance le soutiennent encore : il juge avec l'âme. L'ordre ancien a disparu, mais un ordre nouveau paraîtra, car Dieu a bien des manières de s'accomplir. Le Roi ne se sent point abandonné ni perdu : il lui reste encore la prière. « On fait plus de choses avec la prière que ce monde n'en peut rêver. » Il lui reste la vision d'un lieu de repos et de guérison dans l'île

d'Avalon. C'est ainsi que la barque l'emporte, sur l'eau brillante, vers l'invisible, au bruit lointain d'une musique victorieuse, « comme si une magnifique cité, tout d'une voix, acclamait un roi qui revient de ses guerres. »

Mais il ne faudrait pas réduire la richesse et la variété des *Idylles* aux limites de cette signification. L'allégorie de l'arrière plan, « an allegory in the distance », comme dit Tennyson, ne s'impose point et ne doit pas empêcher ces tableaux épiques de se suffire à eux-mêmes, sans autres ressources que leur vérité et leur beauté. *Lancelot and Elaine,* par exemple, est un admirable poème d'amour, indépendamment de toute idée philosophique ou morale.

D'exquises chansons se mêlent parfois au récit, comme, dans le poème *Lancelot and Elaine*, ces strophes d'une musique shakespearienne où la vierge d'Astolat exhale sa passion sans espoir :

Doux est encor l'amour, quand sa tendresse est vaine,
Et douce aussi la mort, qui finit toute peine ;
Je ne sais lequel est le plus doux, le plus fort.

L'amour est doux ? ô mort que d'amertume en toi !
Amour, tu m'es amer : douce est la mort pour moi,
Amour, je veux mourir : car plus douce est la mort.

Doux amour, en qui rien ne semble être fragile ;
Douce mort, qui de nous fait une informe argile,
Je ne sais lequel est le plus doux, le plus fort.

Ah ! je voudrais, amour, pouvoir suivre ton aile ;
Il faut suivre la mort, puisque sa voix m'appelle :
Appelle, et je te suis ! Je te suis, douce mort (1).

Sans doute Tennyson a voulu donner un sens général à son poème ; il ne s'en est pas tenu là. On pourrait dire de sa poésie ce qu'un héros de Shakespeare dit du ciel et de la terre : c'est un champ plus vaste que celui de notre philosophie. Ils comprennent bien mal les poètes en général, les poètes anglais en particulier, ceux qui, au lieu de leur abandonner toute leur âme, leur demandent des conceptions abstraites, traduisibles en formules. Tennyson leur a répondu lui-même ; il l'a déclaré aux plus scrupuleux de ses exégètes : « Je déteste être astreint à dire : Ceci signifie cela, — parce que la pensée revêtue d'une image déborde infiniment toute interprétation (2). » Croyez-en donc, plutôt que votre faculté raisonnante, les correspondances complexes, éveillées dans les profondeurs de l'être, entre l'intelligence, l'imagination et le sentiment, écoutez les accords de cette musique intérieure : les voiles de l'entendement se déchireront comme un brouillard qui se lève ; tous vos sens seront charmés, et l'esprit plus léger, plus subtil et plus pur, avancera derrière le poète dans la lumière...

Est-il besoin de conclure, après ce qui précède, que les *Idylles du Roi* ne sont pas proprement une épopée ?

(1) Léon Morel, *Poèmes divers*, d'Alfred Tennyson, traduits en vers français. Paris, Hachette, 1899.

(2) Voir, au t. v de l'Eversley Edition, la note p. 442.

L'unité d'inspiration, suffisante à en assurer la grandeur et la beauté, ne saurait remplacer l'unité de sujet, sans laquelle il n'y a pas de poème épique. Le ton même n'est pas celui de l'épopée. Tennyson hésita longtemps sur la forme qu'il donnerait à son œuvre. Il songea même un instant, avant 1840, à un « masque musical », comme en avaient écrit, sous les Tudors et les deux premiers Stuarts, Ben Jonson, Campion, Browne, Milton (1). Son fils a retrouvé dans ses manuscrits l'esquisse d'un scénario en cinq actes. Il devait finir par rencontrer la forme qui lui convenait, celle du récit lyrique. Son beau-frère, Edmond Lushington, appelait ingénieusement ces poèmes *Epylls of the King* ; il avait forgé, pour les désigner, un diminutif avec le radical du mot « épopée » et la terminaison du mot « idylle ». On conçoit que Tennyson ait reculé devant ce barbarisme. Son titre est délicieux et, à l'examiner de plus près, il n'est pas infidèle. Nous avons attaché au terme idylle une idée d'innocence et de « bergerie », — on pourrait dire, hélas ! de fadeur, — qu'il n'a point à l'origine et qui ne lui convient qu'incidemment. Oublions-nous *La Magicienne* de Théocrite, ce monologue ardent d'une amoureuse, et les *Dioscures*, l'*Epithalame d'Hélène*, l'*Héraclès tueur du lion*, l'*Héraclès enfant*, tous ces morceaux épiques et mythologiques auxquels il faudrait joindre, pour mesurer l'étendue et la variété du genre, *les Syracusaines*, cette charmante comédie ? Pourquoi le même nom d'idylles ne conviendrait-il pas à ces beaux épisodes, à ces scènes

(1) Voir Paul Reyher, *Les Masques Anglais*, étude sur les ballets et la vie de cour en Angleterre (1512-1640) 1 vol. in-8, Hachette, 1909.

détachées, à ces tableaux gracieux, colorés ou pathétiques, choisis par le poète dans la plus merveilleuse et la plus riche des légendes nationales, la Légende de la Table Ronde? Et n'est-il pas juste que nous pensions aussitôt à une fraîcheur, à une vivacité, à une perfection renouvelées de l'antique, devant ce génie pourtant si anglais, auquel notre mémoire française serait tentée d'associer les noms de Chénier et de Mistral?

Aldworth

CHAPITRE XIII

ALDWORTH

Les *Idylles du Roi* avaient beaucoup accru la popularité de Tennyson et ajouté à sa fortune. Dix mille exemplaires s'étaient vendus la première semaine, et pour la première fois la critique semblait unanime. Le 23 avril 1868, jour anniversaire de la naissance de Shakespeare, il posa la première pierre de son manoir d'Aldworth, en présence de quelques amis : Sir John et Lady Simeon et Mr Knowles. Sir John dit quelques mots très simples et bien appropriés quand la pierre fut mise en place. Le jour était splendide, Tennyson de joyeuse humeur. Il était content de l'inscription gravée sur la pierre : « Fais prospérer, ô Seigneur ! l'œuvre de nos mains ; ô Seigneur, fais prospérer notre ouvrage. » Dans le large lit creusé par le temps, cette vie heureuse et ce tranquille génie mêlent leur cours. A partir de 1874, la famille passe quelques mois d'été à Aldworth. « Il n'abandonna jamais Farringford, bien qu'il y eût ajouté un autre foyer ; et assurément nul poète avant lui n'eut jamais deux résidences comme celles-là... La seconde était aussi bien choisie que la première. De la hauteur où elle se dresse, elle

offrait à la contemplation du grand poète de l'Angleterre une vaste étendue de cette terre anglaise qu'il savait si bien aimer ; il la voyait étendre et chauffer au soleil son opulente beauté, et rien n'arrêtait ses regards jusqu'à « la mer inviolée ». Chaque année le ramenait de l'une à l'autre de ces belles terrasses, où se promenèrent à ses côtés les plus fameux personnages de leur temps, hommes d'Etat, hommes de guerre, hommes de lettres, savants, artistes, et d'autres de race royale, et d'autres célèbres dans les terres lointaines, et, bienvenus entre tous, les amis de sa jeunesse... » (1).

On restait à Farringford jusqu'à la fin de juin ou au commencement de juillet, puis on allait à Aldworth. Le poète se trouvait fort bien de ce bon air pour la fièvre des foins dont il souffrait chaque été, et il pouvait jouir pleinement alors de ses promenades à pied et en voiture, dans la belle contrée qui entoure Blackdown et Haslemere. A mesure que passaient les années, une force paisible croissait en lui. Il trouvait, à faire des plantations nouvelles et a surveiller les anciennes, un plaisir inépuisable. Sa vie était extrêmement régulière : il prenait son premier déjeuner à 8 heures, le second à 2 heures, le dîner à 7 heures. Son médecin, Sir Andrew Clark, ayant insisté pour qu'il marchât avant le lunch et se reposât après, il changea quelque peu les heures de son travail, qu'il plaça le matin, après sa pipe, ou le soir, après sa

(1) Aubrey de Vere, note manuscrite, publiée dans *Alfred Lord Tennyson*, A memoir..., t. II, ch. IX.

pinte de porto, suivie aussi d'une pipe. Vers la fin de la matinée, il aimait partir avec sa canne à la poignée recourbée, en compagnie d'un de ses fils ou d'un ami, suivi d'un chien, vagabonder par monts et par vaux, sans souci du bon ou du mauvais temps. Il coupait parfois sa marche rapide d'une réflexion ou d'une anecdote. Quand il était seul avec son fils Hallam, qui, depuis sa sortie de l'Université en 1875, lui servait de secrétaire, il récitait souvent le poème en cours de composition, et il ajoutait des vers nouveaux. Son œil était aussi perçant que jadis pour observer les oiseaux et les fleurs ; rien ne lui échappait, et, comme jadis, il se faisait un devoir de se renseigner, au retour, sur ses découvertes.

Toujours très timide, très ombrageux, très jaloux de sa solitude et de sa liberté, il fuyait les touristes qui reconnaissaient son feutre à larges bords (la coiffure aussi de Carlyle, de Sir Henry Taylor et d'autres de ses contemporains) et sa vareuse bleue au col de velours.

Il passait généralement ses après-midi sur une des petites pelouses, entourées de bouleaux et de différentes sortes de pins, de sapins et de cyprès qui en faisaient de petits cabinets de verdure. Là, il lisait les journaux ou quelques livres à sa femme étendue sur une chaise longue, ou bien recevait des amis du voisinage, ou causait avec les hôtes qu'il avait dans sa maison.

De 1875 à 1882, la famille eut chaque année un pied-à-terre à Londres, afin d'être près du second fils, Lionel, qui travaillait au Bureau de l'Inde, et aussi, disait le poète, « pour nous décrasser de notre rusticité. » On

passait toujours les fêtes de Noël à Farringford, et l'on venait à Londres en février pour y rester jusqu'à Pâques. Durant ces années, Tennyson fit nombre de nouvelles relations, notamment avec les Selborn, — qui devinrent d'intimes amis des Tennyson, et allèrent souvent les voir à Aldsworth dont leur propre résidence était voisine, — Ruskin, le général Gordon, Matthew Arnold, George Eliot, Lord et Lady Russell.

Renan lui rendit visite. Tennyson estimait sa bonne humeur, sa finesse, son esprit, et faisait grand cas d'un de ses mots : « La vérité est dans une nuance ». On raconta des histoires sur la Bretagne et les Bretons, et Renan fut ravi, quand l'auteur des *Idylles du Roi* lui apprit que « Monsieur Tennyson » n'était point un inconnu pour l'hôtelière de Lannion et qu'elle avait salué en lui le poète de « leur roi Arthur ». Tennyson déclara qu'il avait été désappointé à Carnac, et que Stonehenge était bien plus beau. Renan discourut sur Carnac : on avait découvert à Alger des pierres pareilles à celles de Carnac, et à son avis il fallait voir dans tous ces monuments des symboles d'alliances entre les tribus. La discussion tomba ensuite sur La Villemarqué, et Renan accorda à Tennyson qu'il était plus poète que savant. On en vint à parler du matérialisme et du réalisme d'aujourd'hui, contre quoi Tennyson se déchaînait. Renan dit : « Ah ! oui, il vaut mieux illuminer l'histoire avec génie, comme vous l'avez fait, vous et d'autres, que de se borner à l'explorer. » Tennyson riposta : « Vous êtes un poète en prose, Mon-

sieur Renan, et peut-être faites-vous, cette fois, la part trop belle à l'imagination. »

L'amitié de Lord Russell et de Tennyson se trouva sans doute renforcée par cette conviction commune que « la race anglaise était destinée à devenir la plus grande entre les races. »

« La lâche crainte d'être grand » semblait à Tennyson — car c'est lui qui parle ainsi, et ne croirait-on pas entendre Kipling ? — un des péchés d'habitude de certains hommes d'Etat anglais, Lord Russell se trouvait son interprète quand il s'écriait qu'il ne fallait point marchander sur les armements et que « l'Angleterre, au besoin, pourrait se suffire. »

Là encore, Tennyson représentait donc le caractère de sa race et de son pays ; il exprimait dans ce qu'elle a de plus profond, en même temps que dans sa variété et dans sa richesse, l'âme nationale qui se reconnaissait dans ses chants. Sa fonction officielle ne lui fut point lourde et ne le contraignit jamais à aucun artifice : elle ne faisait que reconnaître, consacrer et favoriser la fonction naturelle de sa poésie. Comme les antiques poètes constructeurs de la Cité, ce noble sujet de l'Impératrice-Reine qui commande aux îles de Grande-Bretagne et d'Irlande et aux territoires d'au-delà des mers, n'a d'autre souci que d'édifier, d'autre rêve que de soutenir tous les efforts de durée et d'harmonie. Son lyrisme, d'un pathétique émouvant ou d'une suavité délicieuse, reste en dehors et au-dessus de l'ironie, de la satire. Il chante non pour diviser, mais pour unir. Et c'est pourquoi Tennyson,

qui ne s'était adressé d'abord qu'à une très petite élite et qui avait vu s'agrandir peu à peu le cercle de ses admirateurs, devenait graduellement populaire, se révélant le poète de tous, comme ne l'avait point été son illustre devancier Byron, comme ne l'était point son grand contemporain Browning, comme ne le serait point le plus fameux de ses successeurs Swinburne.

De cette popularité, nous pourrions donner maints témoignages. Il en est deux qui nous semblent particulièrement significatifs et infiniment touchants. Tennyson avait écrit en 1880 un poème sur un épisode de la dernière guerre de l'Inde, *La Défense de Lucknow*. Quand son fils Lionel, que Lord Dufferin, le vice-roi, avait pris dans sa suite, visita Lucknow, le général Wilson fit hisser le vieux pavillon qui avait servi pendant la défense de la Résidence et les survivants du siège furent passés en revue de parade en l'honneur de ce poème. « A tribute overwhelmingly touching », dit avec simplicité Tennyson en notant ce fait. Oui, certes, l'hommage est touchant au-delà de toute expression et l'on ne pourrait que l'affaiblir par un commentaire.

Et voici l'autre fait.

Pour son 83e anniversaire, il reçut d'un ouvrier du Yorskshire, la lettre suivante, dont la traduction ne peut malheureusement reproduire la physionomie que d'une manière très imparfaite. On y verra du moins combien

était intime la communion entre ce grand poète et le peuple dont il avait su exprimer l'âme en ses chants.

87, Albert Road,
Middlesborough on Tees
Yorkshire, 5 août 1892.

My Lord Tennyson,

Salut à votre Seigneurie! Je vous envoie un vrai compliment du Yorkshire, venant d'un vieux travailleur, et c'est de tout mon cœur que je vous félicite à l'occasion de ce remarquable évènement : la célébration de votre 83e anniversaire. Que la bénédiction de Dieu soit avec vous! Je fais les meilleurs vœux pour votre santé et votre bonheur et je souhaite à votre Seigneurie que Dieu la favorise d'une santé vigoureuse et de la force, afin de jouir de la vie, car à la mûre vieillesse de quatre-vingt-trois ans il n'est pas encore trop tard pour jouir de la vie, et je ne vois aucune raison pour que, avec l'aide de Dieu, vous n'ayez pas le temps de célébrer votre centième anniversaire. Croyez-moi, quand je dis que mes pauvres félicitations et mes bons vœux sont aussi sincères et vrais, quoiqu'ils vous apportent l'écho d'une pauvre chaumière, que ceux qui vous apportent l'écho d'un palais, et j'ai confiance que vous passerez d'heureux moments avec toute votre famille, qui prend part à la fête, et j'ai l'espoir et la confiance que cette célébration ne sera pas la dernière et que cette liberté d'un pauvre vieux travailleur ne vous offensera pas.

Puisse Dieu sourire sur vous en ce jour de votre 83e anniversaire!

Votre fidèle,
Edward Wilkinson,

L'Amitié de la Reine

CHAPITRE XIV

L'AMITIÉ DE LA REINE

Une popularité si étendue trouvait son achèvement et comme sa consécration dans la sympathie profonde qui rapprocha, sur cette terre traditionnelle du loyalisme, le poète national et la personne royale. Il ne faut pas s'étonner que Tennyson ait sincèrement aimé la reine, image concrète de la nation, image vivante, qui unit à la grandeur du symbole l'humaine réalité. Et la reine, aussi, aimait le poète cher à son peuple, le poète dont la vénérable institution de la « Laureateship » lui avait permis de faire officiellement « son » poète. Entre eux, c'est comme un échange où l'âme de la nation semble en communication directe, en communion intime avec l'âme de la souveraine, et il y a dans ce dialogue une sublimité pleine de douceur. L'hommage de Tennyson est chargé de l'amour de tous et les lettres de Victoria s'expriment avec une simplicité délicieuse. C'est là un des plus beaux chapitres de cette noble vie de poète.

Dès l'année 1837, c'est-à-dire dès l'avènement de la reine, et à cette occasion même, Tennyson avait écrit un poème dont le refrain était, comme dans un « toast » :

A la santé de la Reine des Iles !

Son fils se rappelle lui avoir entendu réciter cette strophe :

Que la voix d'un peuple heureux puisse continuer
De résonner à ses oreilles comme résonne la mer,
Comme résonne la mer quand les vents sont endormis...
A la santé de la reine des Iles !

En tête de ses œuvres se trouve, depuis l'édition de 1851, une dédicace *A la Reine* : c'était l'hommage du nouveau Lauréat. Il y exprime son profond respect pour la souveraine qui l'honora de cette dignité et de son amitié. La vénération s'élève au-dessus des formes artificielles d'un respect imposé. Elle unit au sentiment d'une destinée supérieure, d'une mission bénie, la confiance et l'amour :

« Puissiez-vous nous gouverner longtemps,
Et nous laisser des chefs de votre sang,
Aussi nobles jusqu'au plus lointain des jours.
Puissent les enfants de nos enfants dire :
Elle fit à son peuple un bien durable ;
Sa cour était pure, sa vie sereine ;
Dieu lui donna la paix ; la terre le repos ;
Elle avait tous les titres au respect,
Comme mère, comme épouse et comme reine ;
Et des hommes d'État se rencontrèrent à son conseil,
Qui savaient le moment opportun de prendre

L'occasion par la main et de faire
Les limites de la liberté plus larges encore,
En élaborant quelque auguste décret,
Qui maintînt son trône inébranlable
Sur les larges bases de la volonté de son peuple
Et derrière les remparts de la mer inviolée.

Le sentiment de fidélité prend dans ces vers un accent personnel qui atteste sa force héréditaire. Plus curieuse encore, à cet égard, est la lettre que Tennyson écrivait à Victoria après sa première visite :

Chère et honorée Dame, ma Reine, —... Je ne parlerai pas de « mon loyalisme » ni de « Votre Gracieuse Majesté », car ce sont de vieilles banalités dont tous les courtisans ont usé et abusé ; mais je veux vous dire que, durant notre entretien, j'ai senti le contact de cette amitié vraie qui est un lien entre les êtres humains, rois ou savetiers...

Une sincérité si familière, loin de diminuer le respect, le fait plutôt participer à la noblesse des plus grands sentiments naturels, immerge en quelque sorte dans la vie même de l'individu le sentiment monarchique et lui donne une place intermédiaire entre les sentiments de famille et le sentiment religieux. Dès lors la poésie de Tennyson est mêlée à la vie de la souveraine ; elle apporte ses consolations aux heures douloureuses, ses paroles de joie dans les jours de fête. Elle est la voix de tous, plus sublime et plus pure ; elle exprime l'union du peuple et de la Reine, et en même temps elle la resserre, car elle en fait une relation personnelle, qui ne garde plus rien d'abstrait, un lien vivant, une « amitié » où l'ordre politique s'identifie à l'ordre naturel et humain.

En 1856, au moment où il venait d'acheter Farringford et où il y installait les meubles qu'il avait fait venir de son ancienne maison de Twickenham, le Prince Albert, parti d'Osborne en voiture, arriva à l'improviste, et sa visite tomba au milieu d'un beau désordre : livres épars, objets de toute sorte jonchant le plancher du salon, chaises et tables en désordre. La femme de chambre qui ouvrit la porte, en entendant annoncer le nom du Prince, restait effarée, et, ne sachant dans quelle pièce le faire entrer, demeurait immobile, si bien que l'écuyer, dit-on, la prit par les épaules, lui fit faire demi tour et lui ordonna de les conduire. Le Prince admira beaucoup la vue qu'on avait de la fenêtre du salon, et quelqu'un de sa suite cueillit un bouquet de primevères, que son Altesse Royale déclara vouloir offrir à la reine.

La mort du Prince Albert, en décembre 1861, affligea Tennyson comme une grande perte pour la Grande-Bretagne et pour l'Empire. L'édition de 1862 des *Idylles du Roi* parut avec une admirable « Dédicace à la Mémoire du Prince Consort », qu'il présenta à la Princesse Alice dans la lettre suivante :

Madame,

Ayant appris, il y a quelque temps, de Sir C.-B. Phipps [1] que votre Altesse Royale avait exprimé le vif désir de me voir en quelque manière « idéaliser » notre Prince regretté, et étant à ce moment-là très mal portant, je ne me trouvai pas en état de tenter cette tâche, parce que je craignais de ne pouvoir m'en acquitter dignement ; et d'ailleurs je ne voyais pas bien comment je pourrais idéaliser une vie qui fut en elle-même un idéal.

[1] Le secrétaire de la reine.

A la fin il m'a semblé ne pouvoir rien faire de mieux que de dédier à sa mémoire un livre dont il avait bien voulu lui-même me dire qu'il faisait cas. Je serais moins hardi à envoyer ces vers à votre Altesse Royale, si une Dame qui a connu et vraiment aimé et honoré le Prince, ne m'avait donné à entendre, en me faisant part de l'opinion que j'avais sollicitée, qu'ils étaient véridiques et dignes de lui. Le sont-ils vraiment ? Je ne saurais le dire ; mais si votre Altesse Royale ne les juge point tels, pardonnez-moi comme votre père m'eût pardonné.

Quoique ces vers se terminent par une adresse à notre Reine bien-aimée, j'ai le sentiment de ne pouvoir mieux faire que de m'en remettre, pour leur présentation, à la discrétion de votre Altesse Royale.

Croyez-moi, en toute sympathie avec votre chagrin,

De votre Altesse Royale
le fidèle et obéissant serviteur,

A. Tennyson.

La Princesse répondit par des remerciements enthousiastes. Elle transmettait aussi ceux de la Reine qui l'avait chargée de dire au poète « combien elle avait été émue en lisant ces vers : ils avaient adouci la souffrance de son cœur saignant. Elle savait aussi combien *il* les aurait admirés. » La Princesse Royale de Prusse (plus tard Impératrice Frédéric) écrivit le billet suivant :

23 février 1862.

La première fois que j'ai entendu les *Idylles du Roi*, c'était l'année dernière : je trouvai la Reine et le Prince tous les deux dans le ravissement à leur sujet. Le premier morceau que j'ai entendu est la fin de *Guinevere*, les deux ou trois dernières pages : le Prince me les lut et je n'oublierai jamais mon impression en entendant de sa bouche ces mots si grands et si simples ! Il les admirait tant ! Et je ne puis séparer l'idée du Roi Arthur et l'image de celui que je révérais le plus sur la terre.

Je sais presque les *Idylles du Roi* par cœur maintenant : elles sont vraiment sublimes !

Certes l'auteur doit trouver une satisfaction à penser que ses mots ont été des gouttes de baume sur les cœurs brisés et aimants de la Reine veuve et de ses enfants orphelins.

Victoria,

Crown Princess de Prusse, Princesse royale.

La première visite de Tennyson à la reine est du mois d'avril de cette même année, et se rattache aux mêmes circonstances. Il fut très ému de cet entretien, dont le journal de Mrs Tennyson nous a conservé le souvenir. La reine était devant lui, pâle et pareille à une statue, parlant d'une voix calme, inexprimablement triste. « Il y avait autour d'elle une sorte de majestueuse innocence ». Elle lui dit beaucoup de choses aimables, notamment : « Après la Bible, *In Memoriam* est mon réconfort. » Elle parla du Prince et de Hallam, et de Macaulay, de Gœthe et de son amitié avec Schiller, et elle dit qu'il y avait tant de ressemblance entre le Prince et le portrait d'Arthur Hallam dans *In Memoriam* : tout, jusqu'aux yeux bleus. Tennyson exprima la pensée que le Prince aurait été un grand roi. Elle répondit : « Il disait toujours qu'il n'importait pas que ce fut fait par lui ou par nous, pourvu que ce qu'il fallait faire fût fait. » Le poète dit : « Nous partageons tous l'affliction de votre Majesté », à quoi la reine répliqua : « Le pays a été bon pour moi et je suis reconnaissante. » Quand la reine se fût retirée, la Princesse Alice entra avec la Princesse Béatrice. Tennyson fut charmé par les deux jeunes filles. La pre-

mière lui parut « ce que Gœthe appelle *une nature*. Et ne dit-il pas que c'est le plus haut compliment qu'on puisse faire à une personne ? » Il trouva tout à fait séduisante la petite Béatrice avec ses longues tresses (1).

Le 6 mars 1863, Tennyson envoya sa *Bienvenue à Alexandra*. La Princesse de Danemark arriva le matin au château de Windsor pour son mariage. Le 8, Lady Augusta Bruce écrivait :

Château de Windsor, 8 mars 1863.

Cher Mr. Tennyson,

Hier au soir, quelques minutes après la venue de la charmante fiancée, quand j'avais le cœur encore tout enflammé de ce que je venais de voir, — cette confiance radieuse et cet air de bonheur avec lequel elle s'était élancée, pour franchir le seuil du château de Windsor et se jeter dans les bras de sa nouvelle famille, — on m'a remis votre lettre et les beaux vers de bienvenue qu'elle contenait.

Je ne puis vous rendre l'impression qu'ils firent sur moi, combien il me tardait de les mettre dans les mains de notre reine bien-aimée, de sentir le cœur de la nation ému et touché par eux, comme l'avait été le mien, et de voir les nobles et chaleureux sentiments, qui se sont manifestés à nous d'une manière si éclatante, y trouver leur expression. La réponse de la reine à vos paroles ne fut pas au-dessous de ce que j'attendais. Sa Majesté désire que je vous remercie très chaleureusement, et que je vous dise avec quel plaisir elle a lu les vers, et combien elle se réjouit que la douce et charmante Princesse ait reçu un tel accueil... J'aurais aimé que vous puissiez voir, ainsi que la chère Mrs Tennyson, la physionomie de Sa Majesté s'éclairer tandis qu'elle lisait vos vers et parlait de la joyeuse jeune fiancée, si joyeuse, mais si tendre et

(1) V. sa lettre à Lady Augusta Bruce, dame d'honneur de la reine, après cette entrevue. *Alfred Lord Tennyson, A Memoir...*, t. II, ch. XI.

si douce pour une mère en deuil, tandis aussi qu'elle parlait des sentiments manifestés par son peuple, et dans lesquels elle sait voir tout ce qu'ils contiennent en effet...

Au mois de mai, la reine lui demanda ce qu'elle pouvait faire pour lui : « Rien, Madame », répondit-il, « que de donner une petite tape à mes deux garçons. Cela pourra assurer leur fidélité dans les temps troublés de l'avenir ». Le 9, Sa Majesté les manda tous à Osborne. Ils déjeunèrent avec Lady Augusta Bruce, et firent avec elle une promenade en voiture dans les jardins. De retour au Palais, ils attendirent dans un salon, et la Reine vint à eux. Toutes les princesses entrèrent l'une après l'autre, le prince Léopold aussi (1). Mrs Tennyson écrivit :

La reine ne ressemble pas à ses portraits. Sa physionomie est pleine d'intelligence, très mobile et très sympathique. Alfred a été charmé de « sa largeur et sa liberté d'esprit ». Nous parlâmes de tous les sujets du ciel et de la terre. Des ombres de peine et de tristesse passaient souvent sur le visage de la reine...

En 1865, quand paraît le « Choix de Poèmes » (2), Victoria fait envoyer à l'auteur ses remercîments et lui exprimer sa cordiale satisfaction d'apprendre que cet « admirable choix de poèmes sera ainsi mis à la portée des plus pauvres parmi les sujets de Sa Majesté. »

Le 6 mars 1873, Tennyson vient à Windsor, sur le désir qu'en avait exprimé la reine. Il écrit à sa femme :

(1) Le Duc d'Albany, qui mourut en 1884. Tennyson composa des vers sur sa mort.

(2) SELECTIONS from the Works of Alfred Tennyson, D. C. L., Poet-laureate. London : Edward Moxon and Co., Dover Street, 1865. 16 mo (Dans la collection des *Moxon's Miniature Poets.*)

La visite à Windsor s'est très bien passée... La reine a été très bonne, s'enquérant de toute la maisonnée, s'apitoyant sur Lady Simeon (1). Nous parlâmes aussi du Catholicisme et du Protestantisme. Puis j'allai à pied avec le Doyen et Lady Augusta à Frogmore (2), où nous attendîmes, en faisant les cent pas, l'arrivée de la reine et de la Princesse Béatrice. La reine me fit entrer dans l'édifice et me donna toutes les explications.

A partir de 1883, les relations deviennent beaucoup plus étroites. Le journal de la reine, à la date du mardi 7 août relate une visite du « grand poète Tennyson. » Elle l'a reçu dans le cabinet de son « très cher Albert » où il est resté presque une heure. « Et cela a été très intéressant ». Il a parlé des nombreux amis qu'il avait perdus et de la bienfaisante nécessité de croire à une autre vie. Il a parlé aussi « de la pauvre Lily de Hanovre (3), avec tant de douceur, et demandé des nouvelles de ma filleule. Il a parlé de l'Irlande. La Reine lui a redit encore quelles consolations elle avait trouvées dans *In Memoriam.*

Quand je pris congé de lui, je le remerciai de son amabilité et lui dis que j'en avais besoin, car j'avais traversé bien des épreuves. Il me dit : « Vous êtes si seule à cette terrible hauteur ; c'est terrible. Je n'ai qu'une année ou deux à vivre ; mais je serai heureux de faire pour vous tout ce que je pourrai. Mandez-moi quand vous voudrez. » Je le remerciai chaleureusement.

(1) Elle venait de perdre son mari, Sir John Simeon.
(2) Sépulture du Prince Consort.
(3) La Princesse Frederica, fille du dernier roi de Hanovre.
(4) La Reine eut la touchante attention, quelques jours après la mort de Tennyson, de joindre à la seconde lettre de condoléances qu'elle envoyait à son fils cette page du journal.

Tennyson, qui serait incapable de travailler sur commande, s'associe spontanément aux douleurs et aux joies de la souveraine, vivifiant ainsi de la manière la plus heureuse la fonction du Poète-Lauréat. En mars 1884, il envoie quelques vers admirables sur la mort du Duc d'Albany et reçoit cette belle lettre de la reine.

Château de Windsor, 31 mars 1884.

Cher Lord Tennyson,

J'apprécie vraiment vos douces paroles. Mes chagrins sont nombreux et grands.

Presque tous ceux sur lesquels j'avais le plus besoin de m'appuyer — en qui je trouvais aide et réconfort — me sont retirés ! Mais quoique tout bonheur soit fini pour moi en ce monde, je suis prête à poursuivre le combat, priant que je puisse trouver du soutien pour porter ma lourde croix, et essayant d'être utile et secourable à cette pauvre et chère petite veuve de mon enfant chéri, dont la vie, qui a été si brillante et si heureuse pendant deux années à peine, a été entièrement brisée ! Mais elle supporte admirablement son épreuve, avec la plus douce patience, une résignation courageuse et sans murmures.

Tous ces terribles chagrins nous montrent véritablement et réellement que ce monde-ci n'est pas notre demeure.

... Ma santé est bonne et tant que je vivrai je me dévouerai au bien de mon cher pays, qui a, en toutes occasions douloureuses ou heureuses, mais spécialement dans les premières, montré tant de sympathie pour moi !

Toujours à vous sincèrement,

V. R. I.

Un jour elle lui envoie la seconde série de ses impressions d'Ecosse, *Journal of our life in the Highlands :*

Quoique bien humble auteur et bien dépourvue de prétentions, je vous envoie mon nouveau livre, où vous aimerez peut-être jeter un coup d'œil. Son seul mérite est sa simplicité et sa sincérité.

Elle l'invite au mariage de sa fille, la princesse Beatrice, avec le prince Henry de Battenberg, qui sera célébré dans l'église du village (1). Elle lui énumère les dix jeunes princesses qui seront demoiselles d'honneur. Et comme le vieux poète, qui a bien voulu envoyer des vers, s'est excusé sur son âge et ses mauvais yeux de ne pas venir, la Reine, en lui écrivant pour son 76e anniversaire, lui dit :

Je voudrais que vous eussiez pu voir la noce, car tout le monde dit qu'on n'en a jamais vu une si jolie. La simple, jolie petite église du village, toute parée de fleurs, la jeune et douce fiancée, la bonne grâce du jeune marié, les dix demoiselles d'honneur dont six, de vrais enfants, avec leurs beaux cheveux flottants, l'éclat du soleil et le bleu de la mer, tout cela formait un tableau qui ne se peut oublier.

Le second fils de Tennyson, Lionel, qui avait suivi le vice-roi des Indes, tombe gravement malade. La reine est une mère : elle connaît ces angoisses. A son tour d'offrir les douces paroles d'affection, de réconfort. Elle n'oublie pas Lady Tennyson, ni la jeune femme, « la pauvre petite Eléonore que je connais depuis sa plus tendre enfance ». Elle associe sa fille à ses douloureuses sympathies : « Béatrice partage mes sentiments, elle qui a si bien connu Eléonore. » Neuf jours plus tard, une nouvelle lettre. Lionel Tennyson est mort.

Osborne, 25 avril 1886.

Cher Lord Tennyson,

Je voudrais pouvoir vous exprimer avec des mots la profondeur et la sincérité de mes sympathies en cette heure d'accablante affliction !

(1) Whippingham, paroisse dont dépend Windsor.

Vous avez écrit des paroles si fortifiantes pour les autres que vous retrouverez en vous-même, j'en suis sûre, leur pouvoir de réconfort. Mais il est terrible de perdre les enfants qu'on a élevés, quand on n'est plus jeune soi-même, et de voir, comme je l'ai fait, si douloureusement frappée la jeune veuve de son fils bien-aimé !

Je ne veux point fatiguer ni importuner votre douleur par des paroles de consolation qui en fait n'en peuvent offrir aucune. Mais je vous le dis, du fond d'un cœur qui a cruellement souffert et perdu presque tout ce à quoi il était attaché avec le plus d'amour : je compatis à votre douleur ; je sais ce que vous souffrez, vous et votre chère femme, et je prie Dieu de vous soutenir.

Faites-moi, je vous prie, écrire par votre fils Hallam quelques mots qu'il donnera au porteur de ce billet, pour me dire comment vous êtes, ainsi que Lady Tennyson.

Ma chère Béatrice pense avec un profond chagrin à son ancienne compagne de jeux, la pauvre chère Eléonore, et elle est très anxieuse d'avoir de ses nouvelles.

Votre toujours affectionnée,

V. R. I.

Les plus graves évènements publics se mêlent aux évènements privés dans ces nobles lettres, si sincères, si touchantes, où le poète et la reine s'expriment avec la même simplicité. Victoria a laissé passer de trois jours l'anniversaire — le 80e anniversaire — de son vieux poète.

Mon temps a été tellement pris par la visite de mon petit-fils, l'Empereur d'Allemagne, qu'il m'a été presque impossible d'écrire ; mais mes pensées étaient avec vous en un jour qui m'est cher, puisqu'il est aussi l'anniversaire de mon second fils et de mon beau-fils Lord Lorne. La visite de mon petit-fils l'Empereur d'Allemagne s'est bien passée et il s'est manifesté des deux côtés beaucoup de cordialité entre les deux pays...

On a organisé à Osborne des tableaux vivants d'après *Elaine*, une des *Idylles du Roi*. Tennyson n'a pu assister

au spectacle ; mais son fils et sa belle-fille ont été invités, et la reine lui envoie des photographies. « J'espère qu'elles vous plairont. Naturellement l'absence des couleurs nuit à l'effet, qui était bien plus beau ; mais je crois qu'elles sont très bonnes. »

Pour le cinquantième anniversaire du mariage de la reine, ses enfants lui offrent un *Prayer-Book* avec quatre vers de Tennyson, dont le sens tout seul ne saurait rendre ce qu'ils empruntent à la beauté et à la musique des mots :

En souvenir de celui qui t'attend là-bas,
Et avec toi, mère, nous apprit nos premières prières,
Accepte en ce précieux jour de vos noces
Le Livre de Prière.

Et voici un nouveau deuil : la mort du duc de Clarence.

Tennyson écrit un court billet, digne de la beauté achevée de ses derniers « lyrics » et il envoie des vers, auxquels répondent en même temps le marquis de Lorne et la reine. C'est déjà l'année 1892. Quelques mois encore, et les deux dernières lettres seront des condoléances aux fils du poète.

La Reine pleure avec une profonde douleur son noble Poète Lauréat. Il sera universellement regretté ; mais il laisse après lui des paroles immortelles que nous conserverons comme un trésor.

Il était si bon et si plein de sympathie pour la reine, qui hélas ne l'a jamais revu depuis sa dernière visite à Orborne... (1).

Et un peu plus tard elle joignait à une seconde lettre le fragment de son journal intime que nous avons cité.

(1) En 1883.

Avions-nous tort de penser que ce chapitre a sa place dans une biographie de Tennyson, et que nous comprendrions moins bien la vie et l'œuvre du grand poète de l'ère victorienne, si nous ignorions l'émouvante histoire de ses relations avec Victoria ?

La dernière inspiration

CHAPITRE XV

LA DERNIÈRE INSPIRATION

A travers ces manifestations diverses, le génie de Tennyson n'avait peut-être pas trouvé sa suprême expression. Il est une petite partie de son œuvre, une poignée de poèmes immortels, où sa profonde humanité se suffit à elle-même et n'emprunte plus rien ni aux ornements de l'art, ni aux lumières de la pensée, ni au sens de la vie nationale, individuelle ou collective, ni aux prestiges de l'imagination : elle comble sa mesure et se révèle tout entière dans le plus simple et le plus émouvant pathétique. Pareillement, son lyrisme, dégagé de tout élément adventice, monte au ciel comme une flamme pure, comme un immatériel parfum. Tennyson dépasse alors son temps, son pays, et s'égale dans l'absolu aux plus divins poètes de tous les pays et de tous les temps.

Pour voir jusqu'où peut aller son pathétique, il faut lire *Rizpah* et *A l'hôpital des enfants*. Swinburne disait que, si toutes les autres œuvres de l'auteur étaient détruites, *Rizpah* suffirait à le placer parmi les premiers

poètes du monde, et le plus célèbre des critiques américains, M. E. C. Stedman déclarait y trouver une passion et une puissance lyrique qui n'a jamais été surpassée par l'auteur, ni, à son avis, par aucun autre poète de son temps (1). Tennyson a donné ce nom biblique au poème où il a mis en scène l'instinct maternel, plus fort que toutes les forces de la nature ou de la société, plus fort que la vie et que la mort. Le sujet et le titre même lui ont été fournis par un journal de Brighton qui recueillait les vieilles histoires du pays. Celle-ci rappelle un fait authentique de la fin du dix-huitième siècle. Mais qu'importe ? Le génie du poète lui a donné une réalité supérieure à celle que peuvent attester documents ou traditions : il en a élargi la signification humaine et manifesté l'éternelle vérité. C'est la lamentation d'une mère, d'une pauvre vieille femme dont le fils a été pendu pour brigandage. Elle raconte elle-même, — à quelque charitable bienfaitrice qui vient adoucir ses derniers jours, — elle rapporte dans son simple langage, prolixe et comme tremblant des émotions de son âme, tout coupé d'interrogations et d'exclamations et de divagations, toute l'aventure.

RIZPAH.

Plaintes, plaintes du vent sur la terre et la mer, [viens à moi. »
Et la voix de Willy dans le vent : « O mère, quitte ta demeure et
Pourquoi m'appelle-t-il cette nuit, quand il sait que je ne puis aller ?
Car les dunes sont aussi brillantes que de jour et la pleine lune
[pose ses regards sur la neige.

(1) *Victorian Poets*, p. 420.

II

On nous verrait, mon cher enfant ; on nous espionnerait hors de [la ville.
Il nous faut les sombres nuits d'orage, et la tempête faisant rage [sur la dune,
Quand je ne vois pas ma propre main, mais que je suis guidée par [le grincement de la chaîne,
Et que j'avance à tâtons, en rampant vers mon fils, jusqu'à ce que [je sois trempée de pluie.

III

Il n'y a rien de tombé aujourd'hui ? non — que restait-il à tomber ?
J'ai tout rapporté à la maison, j'ai compté les os, je les ai bien [cachés.
Mais qu'ai-je donc à raconter cela ? et qui êtes-vous ? Venez-vous [m'espionner ?
Tombé ? Quoi de tombé ? Qui sait ? Comme l'arbre est tombé, il [faut qu'il reste.

IV

Qui a laissé entrer cette femme ? (1) Depuis combien de temps est- [elle ici ? Vous, qu'avez-vous entendu ?
Pourquoi êtes-vous restée si tranquille ? Vous n'avez pas dit un mot.
Oh ! Prier avec moi — oui — une dame — non pas un de leurs [espions —
Mais la nuit s'est glissée dans mon cœur et a commencé à obscurcir [mes yeux.

V

Ah ! vous qui avez vécu si doucement, que pourriez-vous connaître [de la nuit,
De la rafale et de la honte brûlante et de l'âpre gelée et de l'effroi ?

(1) La vieille femme touche à son heure dernière. Elle a auprès d'elle une dame charitable, qui est venue la visiter, et à qui elle raconte son histoire, où se mêlent aux souvenirs les divagations de l'agonie.

J'ai fait cela pendant que vous étiez endormie — vous n'étiez faite
[que pour le jour.
J'ai fini par rassembler tous les morceaux de mon petit — et main-
[tenant vous pouvez aller votre chemin.

VI

Non — Car c'est aimable à vous, madame, de vous asseoir près
[d'une vieille femme à l'agonie ;
Mais pas un mot cruel sur mon garçon : je n'ai plus qu'une heure
[à vivre.
J'embrassai mon garçon dans la prison avant qu'on le menât à la
[mort.
« Ils m'avaient défié de faire le coup », qu'il me dit, et il ne m'a
[jamais dit un mensonge.
Je lui donnai le fouet pour avoir maraudé dans un verger jadis,
[quand il n'était qu'un gamin.
« Le fermier m'avait défié de faire le coup » qu'il me dit ; il a
[toujours été si emporté —
Et il ne faisait rien — et il ne pouvait pas rester sans rien faire,
[mon Willy — il ne pouvait jamais tenir en repos.
Le Roi aurait dû en faire un soldat, il n'en aurait pas eu de meil-
[leur.

VII

Mais il vivait avec un tas de mauvais compagnons, et on ne vou-
[lait jamais qu'il restât honnête ;
Ils jurèrent qu'il n'oserait pas dévaliser la diligence, et il jura
[qu'il oserait ;
Et il ne prit la vie de personne, mais il prit une bourse, et quand
[ce fut fait,
Il la jeta à la tête de ses camarades : — Je n'en veux pas, — dit
[mon gars.

VIII

Je vins au tribunal devant le juge et les hommes de loi. Je leur
[racontai mon histoire,

La vraie vérité du bon Dieu. — Mais ils le mirent à mort, ils le
[mirent à mort pour vol de diligence.
Ils l'enchaînèrent pour l'exposer — nous avions toujours porté un
[nom sans tache —
Avant qu'il soit pendu comme voleur, et puis ils l'envoyèrent au
[gibet — n'était-ce pas assez de honte?
La poussière doit retourner à la poussière — en bas, bien bas —
[cachée aux regards ! mais ils l'ont attaché si haut
Que tous les navires du monde pouvaient le dévisager en passant.
Dieu pardonnera au corbeau noir comme l'enfer et aux horribles
[oiseaux de l'air,
Mais non au cœur infernal de l'homme de loi qui l'a tué et qui l'a
[pendu là.

IX

Et le geôlier me jeta dehors. J'avais dit au garçon mon dernier
[adieu;
Ils avaient barricadé la porte de sa cellule. « Oh ! mère ! » que je
[l'entendais crier.
J'essayai bien de revenir, mais il n'y avait pas moyen ; il avait
[quelque chose encore à me dire,
Et maintenant je ne le saurai jamais. Le geôlier me jeta dehors.

X

Alors comme je ne pouvais plus m'empêcher d'entendre ce cri de
[mon garçon qui était mort,
Ils m'ont saisie et enfermée : ils m'ont attaché tout de mon long
[sur mon lit.
« Mère ! oh mère ! » les années passaient et il m'appelait toujours
[dans les ténèbres.
Ils me battaient pour cela ; ils me battaient — vous comprenez
[que je ne pouvais pas m'empêcher d'entendre ;
Et alors, à la fin, ils me virent devenue si stupide et si calme
Qu'ils me laissèrent sortir de nouveau. — Mais ces créatures-là
[avaient fait à leur volonté.

XI

La chair de ma chair était partie, mais il restait les os de mes [os.
Je les dérobai tous aux gens de justice. — Dites, appellerez-vous [cela un vol?
Mon petit, les os qui sucèrent mon lait, les os de celui que j'ai vu [sourire et pleurer,
A eux? oh non! Ils sont à moi, non à eux. — Ils ont remué dans [mon flanc.

XII

Croyez-vous que j'en aie eu peur, de ces os? Je les ai baisés, je les [ai ensevelis tous,
— Je ne peux pas creuser bien profond, je suis vieille — la nuit, [près du mur du cimetière.
Mon Willy se lèvera tout entier quand la trompette du jugement [sonnera,
Mais n'allez pas dire jamais que je l'ai déposé en terre bénie.

XIII

Ils gratteraient pour le déterrer, ils le pendraient de nouveau à [l'arbre maudit.
Péché? oh! oui, nous sommes pécheurs, je sais — laissez tout cela [tranquille,
Et lisez-moi un verset de la Bible sur la bonne volonté du Seigneur [envers les hommes :
« Plein de compassion et de miséricorde, le Seigneur » — Laissez [moi encore l'entendre ;
« Plein de compassion et de miséricorde — aux longues souffrances ». [Oui, oh! oui!
Car l'homme de loi n'est fait que pour le meurtre — le Sauveur [ne vit que pour bénir.
Il ne marquera jamais du signe des réprouvés que les pires d'entre [les pires,
Et les premiers peuvent être les derniers — je l'ai entendu à [l'église — et les derniers peuvent être les premiers.

J'ai souffert, oh! longtemps souffert, oui, le Seigneur le sait bien,
Des années et des années dans le brouillard et le vent et l'averse
[et la neige.

XIV

Avez-vous entendu? Quoi? Ils vous ont dit qu'il ne s'était jamais
[repenti de sa faute.
Comment le savent-ils? Sont-ils sa mère, eux? Etes-vous de son
[sang, vous?
Entendu! Avez-vous jamais entendu, quand la tempête s'élevait
[sur les dunes,
Le vent qui gémit comme un enfant et la mer qui pleure comme
[un homme?

XV

Election, Election et Réprobation — tout cela est bel et bon.
Mais je vais ce soir rejoindre mon garçon et je ne le trouverai pas
[en enfer.
Car j'ai été si fort en peine pour mon garçon que le Seigneur a jeté
[un regard sur ma peine,
Et il me fait entendre que je suis sûre d'être heureuse avec Willy,
[je ne sais pas où.

XVI

Et s'il est perdu, lui, — alors il reste à sauver mon âme, c'est
[tout votre désir :
Pensez-vous que j'aie souci de mon âme, si mon garçon est livré
[aux flammes :
J'ai été avec Dieu dans les ténèbres — allez, allez, vous pouvez
[me laisser seule.
Vous n'avez jamais porté un enfant, vous êtes aussi dure qu'une
[pierre.

XVII

Madame, je vous demande pardon! Je crois qu'il n'y a que de la [bonté de votre part,
Mais je ne puis pas entendre ce que vous dites à cause de la voix [de Willy dans le vent...
La neige et le ciel si brillants... elle n'appelait d'ordinaire que [dans les ténèbres,
Et elle m'appelle maintenant de l'église et non plus du gibet. — [Ecoutez!
Vous pouvez l'entendre vous-même — elle vient — en faisant [trembler les murailles...
Willy... Tenez! la lune est dans un nuage... Bonne nuit... J'y vais. [Il appelle.

Jamais la poésie n'a épuisé plus complètement un sentiment ni pénétré plus avant dans le cœur humain pour en montrer à nu les dernières fibres. Jamais le poète n'a mieux réussi à s'oublier et à disparaître devant la réalité de la vie et de l'amour. Ce n'est plus Tennyson que nous entendons : c'est la tendresse désolée et triomphante d'une mère. L'idée fixe a envahi cette pauvre vieille tête. Radotage et folie, si vous voulez, pour ceux qui la regardent du dehors; mais la vision intérieure est d'une vérité souveraine. Chaque pensée, chaque parole est ce qu'elle peut être, ce qu'elle doit être ; et, par un miracle du génie, ce langage si simple est immortel.

Lisez *A l'hôpital des enfants* : c'est un chef-d'œuvre du même ordre. Palgrave, l'auteur du célèbre recueil *Golden treasury of Songs and Lyrics*, affirmait ne pas connaître de poème « où le pathétique atteigne un tel degré. » Comme pour le précédent, l'auteur n'a pris

l'idée ni dans son imagination, ni dans les fictions antérieures. La littérature n'a rien fourni : tout appartient à la vie. Le sujet de *Rizpah* est tiré d'un écho du journal *Old Brighton*, qui contait cette histoire de la fin du XVIIIe siècle. L'autre pièce est écrite sur un fait rapporté à Tennyson par Miss Gladstone, la fille de l'homme d'État. Il est curieux de rapprocher les deux poèmes parce qu'ils montrent la largeur de sympathie du grand poète, qui embrasse tous les âges, qui fait parler avec une égale vérité la vieillesse et l'enfance. La petite Emmie, sur son lit d'hôpital, a entendu le vieux docteur pitoyable dire à l'infirmière qu'il l'opèrerait le lendemain, mais que sans doute, hélas ! elle n'en réchapperait pas. Que faire alors ? Elle le demande à sa voisine Annie. Annie lui conseille d'appeler à son aide le Seigneur Jésus, car c'est écrit en toutes lettres sur l'image, là : *Laissez venir à moi les petits enfants.* Oui, dit Emmie, mais si je l'appelle, comment saura-t-il que c'est moi ? Il y a tant de lits dans cette salle ! — En effet, c'était un problème. Annie réfléchit, et dit enfin : « Emmie, vous laisserez vos bras hors du lit et vous direz au Seigneur : C'est la petite fille qui a sorti ses bras sur la couverture. » Le lendemain, quand le docteur arriva avec ses instruments de torture, le Seigneur des petits enfants l'avait entendue et elle était morte (1).

Ces pièces appartiennent à la vieillesse du poète. A sa vieillesse aussi, celles où il atteint au plus pur lyrisme,

(1) *In the Children's Hospital : Emmie.*

où s'exhale cette musique intérieure, cette harmonie d'une âme qui a triomphé de toutes les discordances de la vie. C'est la plénitude de sa poésie ; c'est, si l'on peut dire, sa poésie à l'état pur. Il semble qu'elle se soit cherchée à travers les raffinements de l'art, dégagée à travers les interprétations sincères du réalisme, les combinaisons de l'imagination ; elle a tout animé, tout pénétré, tout transfiguré ; et maintenant, elle est libre, victorieuse, comme affranchie de sa matière et réalisée dans son essence. C'est donc en même temps la perfection suprême de son art. Déjà Tennyson l'avait atteinte chaque fois que l'éther subtil où baignent ses vers, consumant toute leur substance, spiritualisait assez les mots et les rythmes pour les rendre en quelque sorte transparents à l'émotion ou à la pensée. Nous avons admiré ces beautés dans *In Memoriam*. A mesure qu'il avançait dans sa vie et dans son art, Tennyson excellait davantage dans une poésie tout immatérielle, qui a réduit au minimum la part des mots et s'est faite évocatrice. Il donna alors « ces bijoux de cinq paroles qui brilleront à jamais au doigt du temps »,

> Jewels five words long
> That on the stretched forefinger of all time
> Sparkle for ever.

Ils sont, en effet, d'une substance incorruptible, ces diamants d'une eau si pure qui défient toutes les destructions. Ils concentrent en eux les richesses du sentiment et de la pensée ; ils y ajoutent le miracle d'un art poussé au point où il s'anéantit lui-même.

On conçoit que cette partie de l'œuvre de Tennyson soit celle dont il est le plus difficile de donner l'idée par des traductions. Que reste-t-il par exemple de ce petit chef-d'œuvre intitulé *La Grive* ? Comment rendre dans notre langue le vers exquis où palpitent ces syllabes si douces dont chacune est un mot qui désigne une des merveilles du printemps : *light, leaf, life, love ?* Le poète ne les a pas choisis seulement pour leur sens, mais pour leur son, pour ce qu'ils ont d'ailé, pour tout ce qu'ils évoquent, à côté de tout ce qu'ils disent. Dites à la place : lumière, feuille, vie, amour : le charme est évanoui. Et de même, quand l'oiseau gazouille : *new, new, new, new*, que nous sert d'écrire : nouveau, nouveau, nouveau ? Nous ne saurions pourtant nous résigner, pour ceux qui ne peuvent les y lire, à laisser de tels vers dans le texte. Cependant, comme une traduction littérale ne garderait plus rien de cette magique chanson où un poète de quatre-vingts ans trouve, pour célébrer l'éternelle jeunesse de la nature et le miracle toujours renouvelé de la vie, des paroles qui empruntent le gazouillement de l'oiseau et ses ailes, nous l'avons traitée, ainsi que le dernier poème, avec un peu plus de liberté.

LA GRIVE

« Voici venir l'été, venir l'été !
Oui, oui, oui, je le sais, oui, c'est lui ;
Avec lui la lumière et la feuille et la vie et l'amour... »
Oui, mon cher petit poète sauvage.

Voici les jours nouveaux ; chante-les dans l'azur ;
Tu chantais, l'an dernier, avec la même joie.
Ton cri jette : « merveille ! » Est-ce donc si nouveau,
Que tu sois à chanter ainsi, petite folle ?

« Amour partout, chansons et nids, partout jeunesse ! »
Petit prophète, en vérité, vous êtes fou.
A peine si l'on voit encor la pâquerette,
Voyez, il n'y a pas de pâquerette encor.

« Si ! oui, oui ! La voici, oui, la saison heureuse. »
Oh ! puisque tu le veux, gazouille en liberté.
Voici venir l'été, venir l'été, petite,
Et tous les hivers sont anéantis.

Peut-être restera-t-il davantage de cette pièce d'anthologie :

LE CHÊNE

Vis ta vie,
Jeune et vieux,
Comme ce chêne,
Brillant au printemps.
Or vivant,

Richesses d'été
Ensuite ; et ensuite
Automne changeant,
Teintes atténuées,
Or encore ;

Toutes ses feuilles,
Tombées enfin,
Vois, il se tient,
Tronc et ramure,
Force nue.

Le poète avait quatre-vingts ans. Et à quatre-vingt-un ans, un jour qu'il franchissait le Solent, sa vieillesse sereine exhala ce chant du cygne sur lequel il demanda que se ferment toutes les éditions de ses œuvres, ce chant que toute l'Angleterre répéta après qu'il eut retenti sous

les voûtes de Westminster aux funérailles du poète, et dont elle a fait un cantique :

EN FRANCHISSANT LA BARRE

Soleil couchant, étoile du soir !
J'entends un clair appel.
Puisse la barre ne point gémir,
Le moment venu de mettre à la mer !

Mais que le flot sommeille après la marée haute,
Sans écume et sans bruit,
Lorsque ce qui sortit des profondeurs sans bornes,
Y reviendra, l'exil fini.

Crépuscule et cloche du soir,
Et puis après, la nuit !...
Puisse l'adieu ne pas connaître la tristesse,
Lorsque j'embarquerai ;

Car au delà du Temps, au delà de l'Espace,
Si loin que m'emportent les flots,
Je verrai mon pilote face à face,
Lorsque j'aurai franchi la barre aux larges eaux.

L'Apothéose

CHAPITRE XVI

L'APOTHÉOSE

Cette poésie si pure exprime l'état d'une âme en paix sur les sommets de la vie, et y recueillant le fruit de sa longue vertu. Tennyson avait été patient, dévoué à une tâche unique, continûment appliqué à la réaliser et à lui sacrifier ou du moins à lui subordonner tout le reste. Ses dernières années connurent le double rayonnement de la sérénité et de la gloire.

Depuis 1850, nous l'avons vu, il était Poète Lauréat. Le 25 mars 1873, après sa première visite à Windsor (1), M. Gladstone lui offrait de la part de la reine, dans les termes les plus aimables, le titre de baronet. Il répondit en toute franchise à son vieil ami qu'ils aimeraient autant, lui et sa femme, rester simples Mr et Mrs comme devant (2), mais qu'ils verraient avec plaisir reporter cet honneur sur leur fils, quand son âge le permettrait. Sans doute, créer un fils baronet, du vivant de son père, était une innovation ; M. Gladstone répondit qu'elle pour-

(1) V. p. 186.
(2) On sait qu'un baronet est appelé *Sir* et sa femme *Lady*.

rait être tentée. Un peu plus tard (le 16 avril) Tennyson lui écrivait que, lui vivant, son fils n'aimerait pas porter le titre. L'année suivante les Conservateurs ayant remplacé au pouvoir les Libéraux, l'offre fut renouvelée par Disraeli. La lettre de l'illustre homme d'Etat, qui était lui-même un écrivain célèbre, mérite d'être citée :

Bournemouth, 28 décembre 1874.

Cher Monsieur Tennyson,

Un gouvernement doit reconnaître l'intelligence. Elle élève et soutient l'esprit d'une nation. Mais c'est un office qu'il n'est pas aisé de remplir, car s'il tourne au favoritisme et au patronage de la médiocrité, au lieu de hausser le sentiment national, il pourrait le dégrader et l'avilir. Sa Majesté, sur l'avis de ses Ministres, a témoigné à propos de l'expédition arctique, et le fera sous d'autres formes, sa sympathie pour la science. Mais il est désirable que les titres de la haute littérature puissent être également reconnus. Le cas ici n'est pas aussi facile, parce qu'il est dans la nature des choses que la preuve du mérite ne puisse être aussi facile dans les lettres, que dans les sciences. Cependant il y a parmi les vivants quelques noms, si peu nombreux soient-ils, qui, j'aime à le croire, atteindront la postérité, et le vôtre est au premier rang. Je serais donc heureux, si cela vous agrée à vous-même, de soumettre votre nom à la reine pour un titre de baronet, de telle sorte que, par un honneur héréditaire, il puisse y avoir toujours un témoignage vivant de l'estime où vos compatriotes tiennent votre génie...

Tennyson renouvela la réponse qu'il avait faite, dans les mêmes circonstances, à Gladstone, et Disraeli répliqua qu'une telle mesure serait contraire à tous les précédents.

Enfin, l'automne de 1883, sous un nouveau Ministère Gladstone, la reine offrit la pairie. Tennyson était très perplexe. Il n'avait nul souci des titres, mais il était touché de l'honneur qu'on faisait aux Lettres en sa personne, et d'autre part il se rappelait avec quelle amertume beaucoup de ses confrères lui avaient reproché ses refus successifs du titre de baronet. Ces considérations le déterminèrent à accepter. Il écrivit d'Aldworth à Gladstone :

Mon cher Gladstone,

Je ne puis qu'être sensible à votre désir amical de me voir conférer cette marque de distinction, et je me réjouis que vous qui avez montré un si sincère dévouement à la littérature, en lui restant fidèle parmi les occupations qui semblent à la plupart d'entre nous si écrasantes et si absorbantes, vous soyez ainsi le premier à proclamer publiquement la place que la littérature doit tenir dans l'activité du monde.

Quand tout fut réglé, Gladstone écrivit au fils du poète, qu'il était heureux d'apprendre que l'apothéose était consommée. « J'estime que nous avons réussi à ajouter un ornement à la Chambre des Lords, et je pense que votre père se plaira à penser qu'il a fait un vrai plaisir à la reine en acceptant cet honneur... »

Le 11 mars 1884, Tennyson, recevant à Londres l'hospitalité de son ami le Doyen de Westminster, vint prendre possession de son siège dans la Chambre Haute qu'il considérait comme la première du monde, *the greatest Upper chamber in the world.* L'admirable constitution anglaise et, chez la reine, le juste sentiment de la gran-

deur nationale, donnaient au vieux poète une place et, comme dit son fils, « une voix parmi les hommes de marque et les descendants de ceux qui ont fait l'Angleterre ce qu'elle est. »

Son élévation à la pairie (1) acheva de faire de lui, aux yeux de ses compatriotes et de l'Etranger, le représentant illustre et consacré des Lettres anglaises. L'Amérique, dans une circonstance officielle, lui demandait un poème, témoignant par là, comme le disait si heureusement Longfellow, qu'elle voyait en lui le Poète Lauréat, non pas seulement de la nation, mais de la langue.

Lui-même d'ailleurs s'était toujours appliqué, avec un juste sentiment de sa mission et de sa véritable grandeur, à s'élever au-dessus des divisions de partis ou de sectes. Il voulut être le poète de l'âme anglaise tout entière, depuis ses manifestations les plus humbles et ses affections les plus terre à terre, jusqu'à ses plus hautes aspirations morales et religieuses, et à ses visées impériales. Au mois de mars 1880, les étudiants de l'Université de Glasgow essayèrent de le déterminer à accepter le Recorat (2). Il avait compris que l'invitation émanait de l'ensemble des étudiants sans distinction de partis, et à cette condition il avait accepté. Quand il s'aperçut qu'il avait été mis en avant comme candidat du parti conservateur, il se retira aussitôt, en rappelant que quelques années plus tôt il en avait usé de même après une offre des Li-

(1) Avec le titre de baron d'Aldworth et Farringford.

(2) Le titre de Recteur, dans les Universités anglaises, est purement honorifique et conféré à un personnage qui n'exerce pas la fonction. C'est le Chancelier qui dirige effectivement l'Université.

béraux. A la Chambre des Lords il choisit sa place sur les « bancs de traverse », *cross-benches*, c'est-à-dire en dehors des deux partis. Sa conduite à cet égard est donc invariable, et on le voit s'y tenir avec un soin jaloux, qui atteste chez le poète national le haut sentiment de sa fonction et de sa destinée.

Sa vie et son œuvre s'achevèrent dans une admirable harmonie. Au printemps de 1892, il avait fait, comme chaque année, une croisière dans la Manche et visité son frère Frédéric à Jersey. Au moment des adieux, les deux frères pensèrent qu'ils ne se reverraient plus dans cette vie. « Bonsoir, frère fidèle, ici ; à demain là haut ! » Il s'arrêta quelques jours à Farringford. Il n'y avait jamais eu aussi splendide floraison des pommiers et des poiriers, des lilas blancs et des aubretia de pourpre qui bordaient les allées. Parfois il se promenait au fond du jardin potager, pour regarder les roses ou le figuier géant, « pareil à une vague qui déferle », disait-il, avec son jeune feuillage. Il protestait contre les jolis vers d'Emerson :

> Les enfants ne chantent que pour les enfants,
> Le printemps n'est le printemps que pour la jeunesse (1).

Sa conversation mêlait l'enjouement à la gravité. Au milieu des anecdotes il lui arrivait de s'arrêter court et de laisser parler le sentiment qu'il avait de la tristesse et

(1) Combien plus délicieux dans l'original :
> Only to children children sing,
> Only to youth the spring is spring.

du mystère de la vie. Son visage fortement marqué par la pensée s'éclairait alors, et dans ses paroles passait comme une flamme d'inspiration. Le 30 juin, la famille partit pour Aldworth. Il y reprit ses promenades favorites, plus courtes, coupées de plus de haltes dans les kiosques qu'il avait fait élever aux quatre points cardinaux. Au milieu de septembre, il reçut la visite de ses vieux amis Lord Selborne et Jowett, Principal de Balliol. Un de leurs sujets de conversation fut le discours de Max Muller au Congrès oriental : il en trouvait l'esprit admirable. De nombreux visiteurs se succédèrent au cours du mois, parmi lesquels M. Craik avec lequel il parcourut toutes les épreuves de son nouveau volume *La Mort d'Œnone...*, etc. (1). Il avait écrit pour sa femme cette admirable dédicace :

FOUGÈRE ET BRUYÈRE DE JUIN

Je marchais au sommet des dunes, [profondeurs de juin ;
La bruyère sauvage autour de moi et au-dessus de moi les bleues
Et tout en regardant la fougère si clairë et la bruyère si sombre
Je pensais vous offrir ce livre,
Ce livre et mon amour avec lui,
A vous qui avez soixante-dix-sept ans
Et une foi aussi claire que les célestes profondeurs de l'azur de juin,
Et dans l'âme un aussi jeune été
Que le vert de la fougère parmi les ténèbres de la bruyère.

Le dernier poème qu'il termina fut *Whirl and follow the sun*, et ses dernières lignes de prose sont celles qui précè-

(1) The Death of Œnone. Akbar's Dream and Other Poems. London and New York. Macmillan et Co. 12 mo. Le volume parut le 28 octobre, trois semaines après la mort du poëte.

dent *Kapiolani*. Il avait le sentiment que ce livre était son testament au monde, et c'est pourquoi sans doute on y retrouve l'écho des différentes notes qu'il avait fait entendre auparavant, et un résumé de la foi qui avait conduit ses pas. La poésie, la philosophie emplissent ses derniers entretiens : il parle de l'alexandrin français, de Béranger, de Victor Hugo, de Walt Whitman, qu'il trouve artificiel, de Giordano Bruno sur lequel on vient de lui envoyer deux discours d'Amérique, de Spinoza... Le 23 septembre, il se plaignit de faiblesse, et d'une douleur dans la mâchoire qui lui rendait difficile d'avaler la nourriture. Le mercredi 28, on télégraphia à son médecin, Sir Andrew Clark. Le matin, il fit avec son fils une promenade en voiture à Haslemere. Il montrait du doigt tous ses endroits préférés, disant : « Je ne m'y promènerai plus jamais ». Il lut Job, Saint-Mathieu et un livre nouveau sur *Les Poètes comme interprètes de leur temps* (1). Sir Andrew arriva et ne le trouva pas mal. Ils en vinrent à discuter tous les deux sur l'*Elégie* de Gray. Le jeudi et le vendredi (29 et 30) il sentit un violent mal de gorge. Il se fit lire pourtant un article du *Times* sur la colonisation de l'Ouganda. Il envisagea le jour où l'Afrique du Sud serait fondue en un puissant Etat étroitement rattaché à l'Angleterre par le lien fédéral. Le samedi et le dimanche il reste très assoupi, sa respiration devient fort irrégulière. Le lundi matin (3 octobre) il demanda son Shakespeare. Son fils lui apporta le volume de l'édition Steevens qui contient *Lear*, *Cymbeline*,

(1) Poets as the interpreters of the Age, de Miss Swanwick.

Troïlus and Cressida, trois pièces qu'il aimait entre toutes. Il en lut deux ou trois vers, et dit au médecin, le Dr Dabbs, qu'il ne se rétablirait pas. Le Docteur passa la journée à Londres où il vit Irving. A son retour Tennyson lui demanda : « Où en est-il avec mon *Becket*? Ce sera un succès au théâtre avec Irving dans ce rôle. » Puis insensiblement il commença à entremêler le réel et l'imaginaire. Le mardi, au milieu de la journée, il demanda : « Où est mon Shakespeare ? Il me faut mon Shakespeare. » Puis il fit relever les jalousies : « Je veux voir le ciel et la lumière ! » Est ce donc le cri de tous les poètes mourants ? Il répéta : « Le ciel et la lumière ! » C'était une glorieuse matinée et le chaud soleil inondait les bois du Sussex et la ligne des collines du sud que l'on voyait de sa fenêtre. A trois heures, il fut heureux du télégramme de la reine, mais il murmura : « Oh ! cette Presse ! Elle va s'emparer de moi maintenant ! »

Le dénouement est proche. Comme toujours il s'annonce par une détente du mal. Le poète est dans un demi-rêve. Il demande à l'infirmière combien de temps il a été malade. Il demande à son fils : « Est-ce que je ne me suis pas promené avec Gladstone dans le jardin en lui montrant mes arbres ? » De temps en temps il réclame son Shakespeare, puis ferme les yeux, qu'il ouvre parfois tout grands pour promener son regard autour de la chambre, jusqu'à ce qu'enfin il dise ses suprêmes paroles, un adieu béni à sa femme, à son fils... Le soir est venu, le dernier soir. Le clair de lune inonde la chambre et illumine au dehors la majesté du paysage. Autour du

poète rayonnait une sorte de sérénité sur ceux qui lui étaient le plus chers. Ils se rappelaient les beaux vers de consolation d'*In Memoriam* : son génie les défendait contre leur douleur, comme si, devant cet immortel, perdait de sa force l'idée de la mort. Lui cependant reposait, tenant la main de sa belle-fille. A 1 h. 35 du matin il rendit l'âme. Son fils prononça la belle prière de l'*Ode sur la mort du Duc de Wellington* : « Que Dieu l'accepte, que le Christ le reçoive ! *God accept him ! Christ receive him !* » Quelques amis et les serviteurs vinrent le voir. Le vieux pasteur du village, debout près de lui, éleva les mains et dit : « Lord Tennyson, Dieu vous a repris, Lui qui avait fait de vous un prince des hommes. Adieu ! »

On mit avec lui *Cymbeline*, une couronne de lauriers cueillis sur la tombe de Virgile, des guirlandes de roses, la fleur qu'il aimait entre toutes les fleurs, et un brin de son laurier d'Alexandrie, le laurier du poète. Le 11 au soir, le cercueil fut placé sur le break de la maison, décoré de mousses et de Lobelia Cardinalis écarlate ; le drap mortuaire disparut sous les guirlandes et les croix de fleurs envoyées de toutes les parties de la Grande-Bretagne. Le cocher, qui avait été pendant plus de trente ans le fidèle serviteur du poète, conduisait le cheval. La famille, les villageois et les enfants de l'école suivaient le convoi sur la lande, le long du sentier du domaine, en face d'un glorieux coucher de soleil, et plus tard à travers Haslemere sous un ciel brillant d'étoiles. Le cercueil fut déposé dans l'Abbaye de Westminster et, à la requête du Prince de Galles, couvert du pavillon anglais :

le drapeau avait été prêté par Lord Methuen et la Brigade de la Garde casernée à Londres. Le mercredi 12, le cortège funèbre se forma dans le cloître. Les cordons du poêle étaient tenus par le Duc d'Argyll, Lord Dufferin, Lord Selborne, Lord Roseberry, MM. Jowett, Lecky, Froude, Lord Salisbury, le Dr Butler représentant Trinity Collège de Cambridge, le ministre des Etats-Unis, Sir James Paget et Lord Kelvin. L'abbaye était remplie d'une immense foule en deuil. Dans la nef la haie était formée par des hommes de cette « Balaclava Light Brigade » que le poète avait illustrée, des « London Rifle Volunteers », des jeunes gens de l'Asile Gordon « Gordon Boy's Home », vivantes illustrations de son œuvre, rappelant ici combien son cœur avait été près toujours du cœur même de la patrie. On chanta deux hymnes qui étaient deux de ses poèmes : *Crossing the Bar* et *Silent Voices*. La musique de cette dernière était de Lady Tennyson, qui l'avait composée sur le désir formel de son mari. Rien, dans cette cérémonie magnifique et simple, qui n'eût une signification ; rien qui ne rappelât et ne symbolisât, comme en un dernier tableau d'une suprême harmonie, l'ordre et la plénitude et la perfection d'une longue, d'une belle vie.

Après ce service funèbre, d'une grandeur si simple, le corps fut déposé près de Robert Browning, en face du monument de Chaucer, dans le « coin des poètes », et durant des semaines la foule déroula devant cette tombe nouvelle un cortège ininterrompu. Contre le pilier contigu à la tombe a été placé le buste bien connu de Woolner.

Quatre ans plus tard, le 10 août 1896, la chère et digne compagne du poète, de quatre ans plus jeune que lui, s'éteignait doucement à son tour, juste au même âge. Elle est ensevelie dans le cimetière de Freshwater, la paroisse dont dépend Farringford. Une plaque commémorative, apposée dans la petite église, rappelle leurs deux noms et unit leur souvenir :

A la chère mémoire
de
ALFRED LORD TENNYSON
Dont les plus heureux jours se passèrent à Farringford
en cette paroisse
Né le 6 août 1809
Mort le 6 octobre 1892

Enseveli dans l'Abbaye de Westminster le 12 octobre 1892
« Parle, ô voix vivante ! avec toi la mort n'est pas la mort ;
Ta vie survit à la vie de poussière et à son souffle. »

A la chère mémoire aussi
de sa femme
EMILY LADY TENNYSON
Née le 9 juillet 1813
Morte le 10 août 1896

« Si tendre amie et si fidèle, qu'à vous rendre plus fidèle le temps lui-même ne peut rien, quoiqu'il vous fasse toujours plus tendre amie. »

Nous sentons bien tout ce qu'il manque à cette traduction, pour rendre la parfaite beauté de l'original :

Dear, near and true, no truer time himself
Can prove you, tho'he make you ever more
Dearer and nearer.

Conclusion

CHAPITRE XVII

CONCLUSION

C'est seulement à distance que l'on peut juger de l'œuvre d'un poète, en mesurer l'exacte relation avec son temps. Il devient facile alors de mettre au point les critiques des contemporains, qui n'en ont pas toujours embrassé l'ensemble ni perçu toute la signification. Combien ont vu soit en Angleterre, soit ailleurs — (et chez nous l'exemple de Taine, celui de Montégut, sont assez significatifs) — que si Tennyson était d'abord extérieurement le plus délicat, le plus exquis, le plus raffiné des artistes, il n'en exprimait pas moins, dans toute leur complexité et leur richesse, l'esprit de son temps et l'âme de sa race, avec quelque chose de plus profond, de plus universel et de plus durable encore : je veux dire, dans ce qu'elle a, sinon de plus intense, du moins de plus pur, l'éternelle poésie de l'humanité.

Tel est pourtant le magnifique privilège de cette destinée de poète.

Il n'en est point de plus haute, réalisée au cours d'une plus belle vie. Il n'est point de volonté plus obstinément fidèle à son idéal : jamais elle ne s'est démentie. Le doyen de Westminster, qui l'a bien connu et qui a écrit sur lui des pages d'une sympathie pénétrante, a laissé ce

témoignage : « Il était aisé de voir que la perception de la beauté dans tout ce qui nous entoure et la révélation de cette beauté à autrui était sa vocation poétique spéciale. » N'entendons point surtout qu'il fut un « esthète », épris seulement des subtilités raffinées de l'art pour l'art. Beauté, poésie, ces mots-là ont pour lui un sens plus profond et plus fort.

« Il était né poète, et n'avait aucune autre ambition que celle de mériter d'abord, et ensuite de recevoir la couronne du poète, ambition dont le caractère désintéressé est bien marqué dans le mot de Shelley : « La Renommée est un déguisement de l'Amour. » Il avait beau être courtisé, aucune séduction soit de l'esprit, soit de la beauté, soit de la mode, ne pouvait l'entraîner à fréquenter une société où il n'aurait pas été retenu par une cordiale sympathie ; et jamais ses propos n'y visaient à l'effet. Jamais non plus il ne se laissa, comme tant d'autres l'ont fait parmi nos meilleurs poètes modernes, détourner de la poésie par des formes inférieures d'activité : et pourtant, si la poésie y perd, le poète lui-même peut y trouver largement son compte, grâce à l'aptitude signalée que manifeste quelquefois la faculté poétique pour des tâches qui ne sont pas proprement les siennes, soit dans l'ordre littéraire, soit dans l'ordre pratique. Tennyson se plaisait à toutes les formes du savoir, mais il restait fidèle à son don propre et rangeait toutes ses autres ressources sous la suzeraineté de la poésie. A cette fonction du Poète le désignait spécialement sa large sympathie, qui aurait pu d'ailleurs tout aussi bien produire l'effet opposé, s'il n'avait joint une grande unité de dessein à une imagination que tout entraîne (1).

Oui, à travers sa renommée, nous devons voir transparaître son amour, cette « large sympathie » que se plaisent à signaler tous les critiques anglais. « Comme

(1) Aubrey de Vere : *Comment on accueillit les premiers poèmes* (The Reception of the Early Poems), en appendice au t. I de *Alfred Lord Tennyson, A memoir.*

Sophocle ou Virgile, en leur temps et dans leur pays, ou comme Shakespeare ou Gœthe, Tennyson a été et reste encore si populaire, parce qu'il a quelque chose, et quelque chose du meilleur, pour chacun, pour le savant et l'artiste, l'homme d'État et le théologien, l'homme qui aime et celui qui pleure, le soldat et l'homme de science, l'homme de la rue et l'homme des champs » (1). Voilà par où son lyrisme diffère essentiellement de celui de nos romantiques, si puissant dans l'expression des sentiments généraux, des larges thèmes universels, incomparable pour retrouver dans le cœur de l'individu ce qui peut faire battre le cœur de tous, élégiaque, oratoire, philosophique même, mais trop dédaigneux peut-être des variétés et des formes de la vie, trop indifférent à la diversité des conditions, « all sorts and conditions of men ».

Le lyrisme de Tennyson est à la fois ou tour à tour pittoresque, métaphysique, philosophique, social, religieux, scientifique, historique et légendaire, et s'il le cède au nôtre en intensité d'inspiration personnelle, il est bien davantage le miroir de la vie, où tout ensemble elle se reflète, s'épure et s'embellit.

C'est en ce sens que son œuvre est une œuvre d'amour et de beauté. Elle est la noble fleur d'une vie fervente et sereine, toujours respectueuse du vrai, du bien, et de toutes les grandes forces qui soutiennent où élèvent l'âme.

Des années d'enfance dans le presbytère de Somersby à la fin sereine dans le manoir d'Aldworth,

(1) T. Herbert Warren, Introduction aux *Poems of Alfred Lord Tennyson* (The World's classics, Oxford University Press.)

la vie de Tennyson suit le cours d'une évolution qui fait sa poésie toujours plus noble et plus riche. Des raffinements esthétiques où elle se cherche au pur lyrisme où elle s'achève, il y a une marche naturelle et un progrès continu. Cette vie est vraiment un poème et cette œuvre est vraiment un chant. L'auteur est un poète et n'est qu'un poète. Avec moins de curiosité intellectuelle que Browning, il a plus de sympathie et d'émotion ; avec moins de morale que Wordsworth, il a plus de curiosité ; avec moins de ferveur artistique que Keats, il a plus de vie morale. Si nous lui cherchions des analogies avec nos poètes, il faudrait mentionner plus d'un nom. Nous avons déjà cité Chénier, qu'il nous rappelait par son amour des sujets antiques, des vieux thèmes de la littérature grecque. D'autres poèmes nous rappelleraient le Hugo des *Orientales* et de la *Légende des Siècles*, le Vigny du *Cor* ou de *La Fille de Jephté* ; d'autres encore, le Lamartine du *Dernier chant de Childe Harold*, de *La mort de Socrate* et de *Jocelyn*. *Enoch Arden* est une nouvelle en vers où M. Augustin Filon se plaît à trouver, non pas comme dans nos romans dits réalistes ou naturalistes, l'odeur du peuple, mais son parfum comme dans *Geneviève*. J'ai pensé encore quelquefois, en lisant *In Memoriam* par exemple, à l'analyse précise, à la délicatesse savante, à l'élévation morale de notre Sully Prud'homme, à son effort aussi, d'autres fois, pour faire passer la philosophie et même la science dans le domaine de la poésie. Et beaucoup de vers enfin, beaucoup de poèmes, évoquent le souvenir de quelques-uns des meilleurs entre les plus

nobles ou les plus tendres de nos *poetæ minores :* un de Laprade ou un Brizeux.

Mais si divers que soient les accents de son génie, — et on lui a reproché qu'ils le fussent trop, — ils ne font jamais entendre qu'une seule voix : une voix anglaise. Son élargissement indéfini réussit à embrasser tout entière la tradition poétique de la race. Les Chansons de Geste et les Romans de la Table Ronde, Spenser, Milton, Shakespeare, Wordsworth, Shelley et Keats, on trouve dans son œuvre des échos de tous les chants qui ont exprimé avant lui le rêve de l'Angleterre, et durant les soixante-cinq années qu'a remplies la composition de cette œuvre, il y recueille toutes les pensées, toutes les aspirations, tous les sentiments, tous les souvenirs qui passent dans l'âme de son pays. Ses compatriotes se sont accoutumés à l'entendre parler pour eux, et ils lui ont emprunté ses paroles ; il s'est établi entre eux et lui une communion entière ; ses vers sont venus chanter sur toutes les lèvres ; il a été le poète de son temps et de sa race, le poète national, le poète officiel, comblé de gloire et tendrement aimé. Et cette œuvre, aussi anglaise que celle d'un Kipling, n'en garde pas moins une valeur universelle et humaine. La poésie de Tennyson, à force de sympathie, pénètre jusqu'à ces profondeurs de la vie intérieure où s'effacent les différences locales et les particularités. Cette « musique tennysonienne », qui a enchanté l'Angleterre, nous perdrions tous à ne pas l'entendre.

L'humanité demande à ses représentants les plus par

faits de l'aider à vivre. Qui nous donnera la force, et la foi, et l'espoir? Parlez-nous donc de la vie; parlez-nous de nos labeurs et de nos peines, parlez-nous de nos frères et de nous-mêmes. Soyez vrais : il faut que nous reconnaissions ces réalités dans vos paroles. Mais il faut que dans vos paroles elles soient toutes pénétrées de lumière, transparentes et « glorieuses ». Faites ce miracle... Devant son rayonnement, les défauts de votre œuvre disparaîtront. Ils tomberont comme une dépouille dont le corps sortirait plus jeune et plus brillant. Il s'agit ici de comprendre la grandeur de Tennyson: elle ne s'explique point par ses faiblesses. Oui, la parure est trop chargée : n'y attachez pas vos yeux; oui, le sens de la beauté tourne parfois au dilettantisme : voyez-y plutôt un effort de l'âme qui veut s'ouvrir davantage et s'assimiler toutes les richesses de l'art; oui, l'élégance est parfois trop soignée, mais elle trahit tant de respect de soi-même et des autres; oui, nous sentons ici ou là quelque froideur, mais elle cache tant de gravité...

Un critique illustre écrivait un jour d'un romancier fameux : « Il est de ces malheureux dont on peut dire qu'il vaudrait mieux qu'ils n'eussent pas vécu. » On ne saurait mieux résumer l'impression laissée par une lecture de Tennyson qu'en disant de lui tout le contraire. Il a lentement composé, dans les nobles loisirs d'une bellevie, une œuvre de vraie poésie, une œuvre de vérité, de respect et d'amour. Il a été un grand poète, — national et humain. Pour sa patrie et pour le monde, il vaut mieux qu'il ait vécu.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos. 7
Chapitre Premier. — Enfance et Adolescence. 13
— II. — L'Université 13
— III. — Les Débuts littéraires. 33
— IV. — La Préparation des chefs-d'œuvre. 45
— V. — Les poèmes de 1842. 59
— VI. — La *Princesse* 73
— VII. — *In Memoriam*. 87
— VIII. — L'aurore de la gloire et du bonheur. 101
— IX. — Les Idylles anglaises. 113
— X. — Le Poète-Lauréat. 125
— XI. — Les drames. 141
— XII. — Les Idylles du Roi. 155
— XIII. — Aldworth. 167
— XIV. — L'amitié de la Reine. 177
— XV. — La dernière inspiration. 193
— XVI. — L'apothéose. 209
— XVII. — Conclusion 225

Le Mans. — Imp. Monnoyer. — 6-1911.

BLOUD et Cie, Éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, PARIS

Volumes parus :

CHAUCER, par E. LEGOUIS, professeur à la Sorbonne.

LES SŒURS BRONTE, par E. DIMNET, agrégé de l'Université.

TENNYSON, par Firmin ROZ.

POUCHKINE, par E. HAUMANT, professeur à la Sorbonne.

Pour paraître prochainement :

NOVALIS, par H. LICHTENBERGER, professeur à la Sorbonne.

EDGAR POË, par E. LAUVRIÈRE.

GEORGES MEREDITH, par André CHEVRILLON.

KEATS, par E. HOVELAQUE, Inspecteur général de l'Université.

HERZEN, par E. HAUMANT, professeur à la Sorbonne.

IBSEN, par André BELLESSORT, professeur au Lycée Louis-le-Grand.

CALDERON, par P. MARTINENCHE, professeur à la Sorbonne.

CARLYLE, par L. CAZAMIAN, maître de conférences à la Sorbonne.

De nombreux volumes sont en préparation

J. Marich, imp., 17, villa d'Alésia, - Paris-14e. — 9843.